ANNÉE

NOVEMBRE 1948

NOV 11 1948

★

REVUE DE PARIS

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

PAUL REYNAUD : La Leçon d'une Crise
HENRI MONDOR : Sur une Lettre de Mallarmé
FRANCIS CARCO : L'Autre (I)
ANDRÉ BILLY : Carco, Dorgelès et Mac Orlan
GABRIEL VOISIN : Au Temps des Cerfs-Volants
JÉROME et JEAN THARAUD : Les deux Chérifs (fin)
LA VARENDE : L'Absolution
ED. GISCARD D'ESTAING : Une Expérience qui tourne mal
JEAN-LOUIS VAUDOYER : Vuillard
★★★ : Algérie 1948
PAUL GUTH : Maurice Chevalier
DENISE BOURDET : Images de Provence et d'Italie
GÉRARD BAUER : De Shakespeare à Steve Passeur
P. GAXOTTE et P. AUDIAT : Les Livres d'Histoire

★

LA LIVRAISON : 125 FRS

SOMMAIRE

		Pages
PAUL REYNAUD	La Leçon d'une Crise.	3
HENRI MONDOR	Sur une Lettre de Mallarmé	10
FRANCIS CARCO	L'Autre (I).	22
ANDRÉ BILLY	Carco, Dorgelès et Mac Orlan	51
GABRIEL VOISIN	Au Temps des Cerfs-Volants	66
JÉROME et JEAN THARAUD	Les deux Chérifs (fin).	90
LA VARENDE	L'Absolution	114
ED. GISCARD D'ESTAING	Une Expérience qui tourne mal	125
JEAN-LOUIS VAUDOYER	Vuillard	135
★ ★ ★	Algérie 1948	140
PAUL GUTH	Maurice Chevalier	148
DENISE BOURDET	Images de Provence et d'Italie	155
GÉRARD BAUER	De Shakespeare à Steve Passeur	162
P. GAXOTTE et P. AUDIAT	Les Livres d'Histoire	167
	Notes	174

★ ★

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS

publiera prochainement

SOUVENIRS SUR GEORGES CLEMENCEAU

par **Maurice BARRÈS**

L'HERBIER

par Georges DUHAMEL

de l'Académie Française

LE PREMIER DÉBARQUEMENT DE LA GUERRE : NARVIK

par le Général BÉTHOUART

NOUVEAUX TARIFS

La nouvelle élévation de nos prix de revient résultant des hausses des prix d'imprimerie, du papier, etc. nous oblige, à notre grand regret, à modifier le prix de vente de nos livraisons et le prix des abonnements.

NOUVEAUX TARIFS : Prix de la livraison : 125 francs

Abonnements : Un an (12 numéros) : **1.250 francs**
Six mois (6 numéros) : **625 francs**

Étranger : Un an : **1.500 francs;** Six mois : **750 francs**

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Elysées (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux 360-50 Paris.

Au Brésil : s'adresser à l'Agencia Franceza de Assinaturas
R.-F. Besnard, 38 Teofilo Otoni, Rio-de-Janeiro.

Prière de joindre la somme de dix francs et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : Société à responsabilité limitée, capital 75.000 francs.
Propriétaires : Edmée de La Rochefoucauld - André de Fels.

Copyright by Revue de Paris *1948*

LA LEÇON D'UNE CRISE

Le troisième séjour de M. Paul Reynaud rue de Rivoli fut le plus court, mais il fut marqué par quatre faits importants : redressement du crédit public marqué notamment par une hausse des fonds d'Etat qui atteignit 25 p. 100 pour la rente 3 p. 100 ; vote d'une loi accroissant les pouvoirs de l'exécutif aux dépens du législatif ; avertissement solennel à la nation française sur la situation tragique qui sera la sienne le jour où cessera l'aide américaine si elle ne s'y est pas préparée et, enfin, plan de redressement du pays comportant notamment une réforme monétaire.

Le 28 août, on apprit que le Cabinet Marie dont M. Paul Reynaud était le ministre des Finances avait démissionné dans la nuit. L'effet de cette nouvelle sur le crédit de l'Etat ne se fit pas attendre. Le napoléon qui était tombé de 4 700 à 4 000 francs le 26 juillet, lorsque l'on annonça le retour de M. Paul Reynaud aux affaires dépassa 5 000 francs le 30 août et devait atteindre 6 150 francs le 11 octobre. Les cours des rentes françaises baissèrent profondément. L'espoir qui venait de naître s'était évanoui.

Quelle fut la cause d'une dislocation gouvernementale aussi lourde de conséquences ? A qui en revient la responsabilité ? Des versions contradictoires ont paru dans la presse. M. Paul Reynaud a bien voulu donner à nos lecteurs la primeur de ses révélations sur cette crise dont l'importance s'avérera peut-être capitale dans l'histoire de la IVe République.

Mesurons, d'abord, la gravité du mal.

On entend répéter que l'instabilité ministérielle dont nous souffrons est due à notre régime politique et singulièrement à la toute-puissance des partis qu'engendre le mode d'élection des députés. S'il suffisait de

modifier la Constitution et la loi électorale, si imprudemment substituées à celles qui nous régissaient avant la guerre pour résoudre le problème français, ce serait trop beau!

On paraît avoir oublié que, pendant les dix-sept dernières années de l'ancien régime, la France a eu quinze ministres des Finances. A elle seule, l'année 1776 vit passer Turgot, Clugny, des Réaux et arriver Necker. Il n'y avait pourtant alors ni « régime des partis », ni Parlement. Mais le problème financier n'était soluble qu'à la condition de faire des réformes contre lesquelles se coalisaient les profiteurs du régime. Le débonnaire Louis XVI faisait ce qu'il pouvait. Il alla même jusqu'à nommer directeur général des Finances un banquier étranger et, qui plus est, un protestant! Voit-on M. Vincent Auriol faisant appel à M. Morgan? Mais quand le roi appelait un réformateur comme Turgot ou Necker, les profiteurs l'obligeaient à le chasser et quand il appelait un opportuniste, il était si clair que ledit opportuniste laissait le pays glisser à l'abîme, qu'il partait le plus souvent de lui-même, dans le discrédit public.

« Oh! bienheureux déficit! Oh! mon cher Calonne! » s'écriera Camille Desmoulins. En effet, le régime en mourut. Desmoulins aussi, d'ailleurs. Le problème des privilèges que les hommes n'avaient pas su résoudre fut réglé par la tourmente révolutionnaire.

Et si, après les assignats, le Premier Consul rétablit nos finances, c'est autant parce qu'il sut choisir deux hommes qui lui expliquèrent que l'on ne peut pas faire monter à volonté le cours des rentes que parce qu'il exerça une dictature.

De même, lorsqu'avant la guerre la France s'enlisa dans la crise économique mondiale d'où les autres pays s'étaient évadés, les commerçants parisiens ruinés et exaspérés brûlèrent un autobus place de la Concorde et suivirent ceux qui dénonçaient le régime, parce que nos ministres des Finances n'avaient pas compris le problème monétaire posé, chez nous comme ailleurs, par la crise mondiale. Les ministères n'étaient pas renversés mais se disloquaient parce qu'ils échouaient [1]. La situation ayant été rétablie peu avant la guerre, la question du régime ne se posa plus.

Ce qui ne signifie pas que le régime soit indifférent mais qu'on le charge souvent des péchés des hommes. Son amélioration peut être nécessaire; elle n'est pas suffisante.

La situation présente ressemble à celle de la fin de l'ancien régime, avec cette différence que le problème est plus difficile à résoudre. « Deux bonnes récoltes et tout s'arrangera », répète-t-on depuis quatre ans. Cruelle illusion! Les Français marchent en aveugles. Ils se plaignent de leur niveau de vie. Or, ce niveau de vie est artificiel. Il s'effondrerait si l'aide américaine cessait. Ce qui peut arriver beaucoup plus tôt qu'on

1. De la fin de 1932 à mars 1940, la Chambre ne renversa que le ministère Flandin, en mai 1935, pour ne rien dire d'un ministère Bouisson qui ne dura qu'un après-midi.

ne pense. Dès lors, gouverner le pays en s'appliquant seulement à essayer d'élever, sur cette base croulante, le niveau de vie des Français mécontents serait trahir.

Le problème est de mettre la France à même de vivre en se passant de la charité d'autrui. Il ne peut être résolu que par la mise en ordre de l'État et de ses industries, par un effort plus grand des Français, par la mise au travail des capitaux qui se terrent ou qui ont fui et par la mise en circulation des produits agricoles ou industriels que leurs détenteurs refusent de livrer contre une monnaie à laquelle ils ne croient pas. Ce qui implique des réformes profondes. Celles-ci heurtent les idéologies de certains partis et les intérêts des grands féodaux d'aujourd'hui fortifiés par l'État depuis la Libération et qui agissent sur le gouvernement comme les grands seigneurs et les corporations agissaient sur Louis XVI. Telle fut la cause de la dislocation, le 28 août, du ministère André Marie.

De retour d'un voyage en Europe, M. Léon Blum écrivait, le 14 octobre dernier, que personne n'a rien compris à l'« imbroglio » des récentes crises ministérielles qui, en France même, dit-il, « manquait un peu de clarté ». Ce serait une première raison pour faire la lumière. Ce n'est pas la seule, car le problème reste posé. Sa solution dépendra, demain comme hier, de l'attitude du parti socialiste. Depuis quatre ans, il a eu trois fois le pouvoir et il n'a cessé d'y participer. Quoiqu'il ne soit pas représenté à l'Assemblée par le groupe le plus important de la majorité, il est un élément nécessaire de celle-ci, du fait de l'opposition systématique à tout gouvernement des membres de l'Intergroupe gaulliste. C'est le fait nouveau par rapport aux législatures d'avant guerre qui opéraient régulièrement un redressement après deux ans d'erreurs.

Dès lors, le parti socialiste peut mettre son veto à tout changement de la politique qu'il a dirigée ou à laquelle il a participé depuis quatre ans. C'est son opposition à mon plan ou plutôt à la première partie de mon plan qui a provoqué la démission du ministère André Marie. C'est lui qui a provoqué ensuite la démission de M. Robert Schuman dont il a trouvé les déclarations devant l'Assemblée, le jour de son investiture, trop semblables pour ne pas dire identiques à ma politique. La démission de M. Robert Schuman refusée par le président de la République, c'est lui qui l'a contraint à des concessions qui l'ont fait renverser par l'Assemblée.

Voilà tout le mystère de ce que M. Léon Blum appelle un « imbroglio ». Il réside dans l'opposition de son parti à une politique nouvelle.

L'incompréhension du parti social-démocrate en face de la crise économique mondiale a fait sombrer la République de Weimar. De même, aujourd'hui, le sort de la IVe République dépend de l'attitude du parti socialiste français en face du problème de reconstruction économique avec lequel la France est confrontée.

Cette similitude est la préoccupation majeure des socialistes clairvoyants.

C'est à l'opposition de ses membres socialistes et à elle seule, quoi qu'on en ait dit, qu'est due la crise du 28 août.

Dès le débat, en Conseil, sur l'accroissement des pouvoirs de l'exécutif, j'indiquai que les témoignages de satisfaction que nous nous décernons à nous-mêmes, en prenant pour terme de comparaison 1938, année catastrophique, ne sont pas fondés, je montrai les conséquences qu'aurait pour nous l'arrêt du plan Marshall et je conclus qu'il fallait demander à tous les Français un plus grand effort. Il me fut répondu que c'était là « une politique de régression sociale ». Premier désaccord fondamental. Je dus réserver la question et je déclarai à l'Assemblée que le Gouvernement en discuterait avec les syndicats. Pour le reste, la lettre suivante, encore inédite, que j'adressai d'Aix-les-Bains, le 9 septembre dernier à M. Léon Blum, précise la nature exacte du conflit. Il est équitable d'observer que la fixation du prix du blé — la seule à laquelle nous ayons procédé — au cours déjà arrêté par nos prédécesseurs et la hausse du prix de la viande consécutive à l'initiative prise par M. Coudé du Foresto de lui rendre la liberté [1], provoquèrent une vive irritation dans les milieux syndicaux à qui mes contradicteurs socialistes avaient imprudemment promis la baisse des prix et qui leur avaient fait confiance au point de constituer un « Cartel de la baisse ». Voici cette lettre :

« Mon cher directeur et ami,

» *Le Populaire* du 7 septembre a publié, en première page et en caractères gras, la double affirmation suivante : « C'est parce que les projets » Reynaud-Marie ne tendaient pas à rétablir le pouvoir d'achat des tra- » vailleurs que les socialistes se refusèrent à les contresigner. C'est parce » que les radicaux n'ont pas voulu lui permettre de s'engager dans la » voie de la justice sociale que Paul Ramadier a dû décliner la mission de » constituer un gouvernement. »

» Ce conflit a déjà eu et aura peut-être encore des conséquences trop graves dans l'histoire de la IVe République, l'accusation dirigée contre le président André Marie, le groupe radical et moi-même est trop insupportable pour que ce point d'histoire ne soit pas éclairci.

» Les divers chapitres du plan que je soumettais au Conseil avaient été acceptés sous des réserves insignifiantes par les ministres socialistes. Il en fut de même de mon projet de sanctions effectives contre les délits en matière de ravitaillement. Le conflit ne porta que sur un point, mais d'importance capitale.

» Après avoir fait un inventaire de la situation, je n'avais pu prendre devant l'Assemblée, dans mon discours sur les décrets réglementaires,

1. La hausse de la viande fut due au fait que les pâturages étant gras, après un été pluvieux, les éleveurs pouvaient garder leurs animaux, ce qu'ils n'avaient pu faire l'an dernier et aussi aux 1 500 000 touristes étrangers qui, fort heureusement, envahirent notre pays au cours de l'été. Les éleveurs ne pouvant garder indéfiniment leurs bestiaux, ceux-ci devraient maintenant affluer sur le marché.

que l'engagement de maintenir le pouvoir d'achat des salariés. Ce pouvoir d'achat était, d'ailleurs, à la fin de juillet, de 9 p. 100 plus élevé qu'au début de 1947.

» Ayant pris cet engagement, je le tins. Je fis calculer par les Services de l'Économie nationale et des Finances la hausse du coût de la vie qui serait due soit aux majorations des prix des denrées alimentaires, soit aux augmentations diverses (impôts, tarifs, etc.) que rendait nécessaire l'assainissement des finances publiques. Contrairement à l'affirmation de votre journal, la préoccupation de maintenir le pouvoir d'achat était donc à la base de mon plan.

» Le conflit est né du fait que mes collègues socialistes m'ont demandé de tenir, non pas l'engagement que j'avais pris moi-même de maintenir le pouvoir d'achat tel que je l'avais trouvé, mais celui qu'ils avaient pris, auparavant, de revenir au pouvoir d'achat du mois de janvier précédent. Ils avaient, dirent-ils, pris l'engagement de faire baisser les prix au point de rétablir ce pouvoir d'achat. C'est pourquoi votre collaborateur Henri Noguères intitula son article du lendemain de la crise : *La parole donnée.*

» Je leur répondis par le mot connu : « Tout n'est pas possible ». La parole donnée ne pouvait être tenue et ne sera tenue par personne. Je leur fis remarquer que la hausse de 35 p. 100 des salaires qui avait eu lieu en décembre avait finalement été, pour les salariés, la même duperie que les précédentes hausses massives de décembre 1944, janvier 1945 et de juillet 1946. En effet, cette hausse des salaires avait été suivie d'une telle hausse des prix que le pouvoir acheteur des salariés était retombé au-dessous de ce qu'il était à la veille de l'augmentation des salaires. Je montrai à mes collègues le graphique qui exprime le *pouvoir d'achat* des salariés. Il en résulte que, parti de l'indice 100 au début de 1947, il était de 110 en novembre 1947, avait un instant touché 118 en janvier 1948, après l'augmentation des salaires et était immédiatement retombé pour se retrouver à 110 dès mars dernier et à 109 à la fin du mois de juillet. Ce qui prouvait, une fois de plus, que le Gouvernement peut augmenter, à son gré, la quantité de papier-monnaie distribuée aux salariés mais qu'il ne peut, à son gré, augmenter leur pouvoir d'achat. Une seule chose peut l'augmenter durablement : l'augmentation de la production.

» Quant à l'engagement qu'auraient pris les membres du Gouvernement précédent de faire baisser les prix au point de rétablir le pouvoir d'achat atteint un instant après la hausse des salaires de décembre, je fis remarquer que, s'ils ne l'avaient pas tenu, ce n'était pas faute de bonne volonté, c'était parce qu'ils s'étaient heurtés d'une part à la difficulté d'agir sur les prix qui résulte de l'imprudente destruction des instruments du contrôle économique et, d'autre part, à l'effet convergent des trois mesures prises par eux en décembre et en janvier dernier : hausse des salaires de 35 p. 100, hausse verticale des prix industriels et deuxième dévaluation du franc depuis la Libération, qui accroissait de 80 p. 100 le prix des matières premières importées.

» Dès lors, la question qui se posait était de savoir si nous allions, comme le demandait la C.G.T., procéder à une nouvelle hausse massive des salaires qui aurait trois effets : elle constituerait une nouvelle duperie dont les ouvriers seraient les victimes, elle aggraverait la misère des épargnants qui avaient fait confiance à l'État et elle rendrait impossibles nos exportations à moins que nous ne procédions à une troisième dévaluation, si profonde cette fois, qu'elle poserait des problèmes très graves au sein même de l'Union française [1].

» Voilà ce à quoi je m'opposai.

» Votre Comité directeur m'a reproché mon « inébranlable volonté » de maintenir mon plan. Ce sont les faits qui sont inébranlables. Au surplus, mes contradicteurs ne contestèrent aucune de mes affirmations sur la vanité et le danger d'une hausse massive des salaires, mais ils déclarèrent qu'ils ne pouvaient se séparer des dirigeants de *Force ouvrière*. C'était poser la question de savoir si, dans des circonstances aussi graves, l'homme d'État doit guider ou s'il doit suivre. Je fis observer que la doctrine républicaine veut que le Gouvernement obéisse au Parlement qui représente la Nation tout entière et non à un organisme qui ne représente qu'une fraction de l'une des classes sociales.

» Si le parti socialiste avait travaillé, avec les autres partis représentés au Gouvernement, à faire comprendre la vérité au pays, nous aurions stabilisé le franc et opéré le redressement français dont les observateurs, dans le monde entier, estiment qu'il a trop tardé. En identifiant à la justice sociale une politique qui se traduirait dans les masses par une déception amère, il a pris, à mon avis, une lourde responsabilité.

» La « justice sociale » consiste-t-elle à ne tenir aucun compte des leçons répétées que nous ont values les erreurs commises depuis la Libération ?

» Consiste-t-elle à rendre impossibles nos importations de matières premières, et, par là, à jeter nos ouvriers au chômage et à la misère ?

» Cette politique serait-elle de nature, au surplus, à nous assurer la continuation de l'aide Marshall qui, pour n'être pas à la hauteur de nos besoins, n'en est pas moins d'une importance vitale pour nous ?

» Je ne l'ai pas pensé et ceux que *le Populaire* met en cause avec moi ne l'ont pas pensé non plus.

» Je conçois les divergences d'opinions mais je ne crois pas, qu'en l'espèce, celle que nous avons défendue, mes collègues non socialistes et moi, mérite l'accusation d'avoir délibérément tourné le dos à la justice sociale.

» Au surplus, entre les hommes politiques, il y a un arbitre : l'événement. Mais l'expérience d'un passé récent nous a prouvé que ses leçons sont cruelles.

» Veuillez agréer... »

1. Ou à la création d'un franc flottant.

Faisant allusion à cette lettre qu'il n'a pas publiée, M. Léon Blum se contenta d'écrire qu'il y a entre la situation des Anglais et la nôtre une différence que personne n'a jamais niée et que la réforme fiscale eût, d'ailleurs, atténuée. Chacun sait que l'Anglais est un bon contribuable et un mauvais épargnant, tandis que le Français a le défaut et la qualité inverses. Au moins faut-il se servir de la qualité.

Du fait du départ du ministère André Marie, il devenait impossible d'exécuter le plan que j'avais arrêté puisqu'il supposait le retour de la confiance, condition du redressement économique et d'une réforme tendant à donner à la IVe République une monnaie. Faute de pouvoir emprunter, il fallut asséner des coups de massue fiscaux sur la nuque des producteurs.

Mes contradicteurs peuvent-ils du moins espérer que, du fait de mon départ, la « parole donnée » sera tenue ? C'est bien peu s'aventurer que de prédire qu'après une hausse éphémère, loin d'atteindre le niveau de janvier 1948, le pouvoir d'achat des salariés tombera au-dessous de celui du mois de juillet dernier que je voulais maintenir. Il baissera aussi longtemps que nous aurons une monnaie fondante.

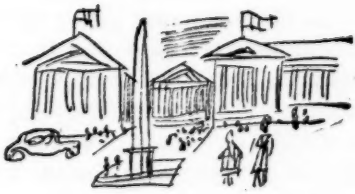
Le développement des entreprises et le relèvement de nos ruines devront attendre, désormais, un retour de la confiance dans la monnaie.

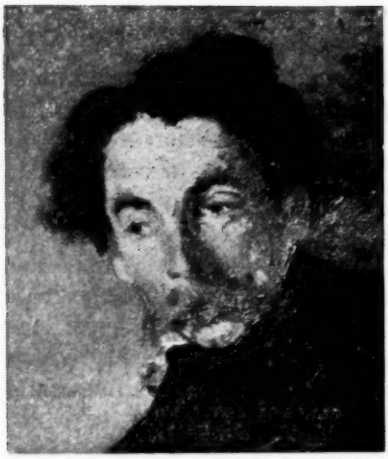
Le jour viendra-t-il où les ouvriers seront las de voir diminuer leur pouvoir d'achat au fur à et mesure que leur salaire augmente, où les bourgeois seront las d'achever de se ruiner en dévorant les dernières bribes de leur capital, où les yeux de tous s'ouvriront au péril d'un arrêt du plan Marshall pour une France non préparée ?

Ce jour-là, l'état d'âme de la nation changera.

Les élections au Conseil de la République pourraient bien montrer qu'il a déjà changé.

PAUL REYNAUD





SUR UNE LETTRE DE MALLARMÉ

Entre certains bibliophiles et bibliographes semblent exister d'aimables dispositions de sympathie et de solidarité, surtout si leurs dilections et leurs opiniâtres poursuites ne sont pas tout à fait les mêmes. Chacun peut aisément deviner les attentes, les paroxysmes de la passion voisine, non concurrente, d'après les impatiences, les ravissements de la sienne, et se réjouir des occasions de pouvoir combler un jour celui qu'il peut croire, à bon escient, et sur un point, son semblable.

Éprouver, en soi, ce que les prudents ou les sages appellent quelquefois manies et même lubies, conduit à mieux comprendre ces attirances, à les encourager et les secourir volontiers chez autrui. Il serait assez facile, sans expédient humoristique, de multiplier les exemples de cette généreuse réciprocité et d'inventorier certains des bénéfices que l'histoire littéraire a pu retirer de ces partages délicats ou de ces abandons prévenants.

Si le bibliophile est poète, éventualité un peu plus rare, semble-t-il, qu'on ne le croit, ses libéralités seraient-elles plus spontanées, ses appropriations moins précautionneuses? Je dois à un poète [1], seigneur de la bibliophilie baudelairienne, l'une des heures privilégiées et préférées d'une longue recherche des reliques et textes mallarméens : cette idée fixe ayant joué sur les claviers de l'étude et du sentiment et ne s'apaisant, après trente ans de fidélité, que par capricieuses intermittences.

Au prix de bien des vérifications et interrogations, un nouveau parcours des étapes de l'histoire du *Faune* de Mallarmé avait conduit à la nécessité et au moment de se préciser, le mieux possible, si la mort de Charles Baudelaire, en même temps qu'un événement très douloureux, pour le

1. Armand Godoy.

sensible auteur d'*Hérodiade*, n'avait pas été une date importante de la vie littéraire de ce dernier, peut-être un tournant, une impulsion, le signal d'une moins timide évaluation de soi-même.

La lettre de Stéphane Mallarmé qu'apportait, en ce jour récent de juillet, le cher prodigue, était fixée entre les premières pages de garde d'un exemplaire des *Poèmes* d'Edgar Poe, traduits par S. Mallarmé, édités par Vanier et dédiés à la mémoire de Charles Baudelaire. Elle était sous son enveloppe d'expédition, sans nom de destinataire ; mais sa date, par bonheur inscrite, fascinait aussitôt : 30 septembre 1867 ; c'est-à-dire un mois exactement après la mort de l'auteur des *Fleurs du Mal*.

Cette lettre, toute entière inédite, venait si opportunément s'insérer dans les occupations et les acquisitions actuelles que le nom du correspondant de Mallarmé, jusque-là insoupçonné, nous parut tout de suite incontestable et par surcroît providentiel : c'était assurément Villiers de l'Isle Adam.

Pendant la seconde lecture de cette lettre de quatre pages, écrites vite au crayon, l'intérêt documentaire augmentait de minute en minute, presque de ligne en ligne, et enthousiasmait autant que le faisait le charme reconnaissable des mots. L'on pouvait penser, pendant ce plaisir initial, que le hasard arrange quelquefois si bien les choses qu'il fait alors douter de son nom commun, rêver pour lui de majuscule ou soupçonner cette discrétion de pseudonyme.

Le texte que j'avais sous les yeux se pouvait, dès ces premiers rapprochements tout momentanés, rattacher à bien des problèmes et se révélait susceptible de les éclaircir et embellir.

D'abord, il apportait une nette et amène réponse, un éclaircissement aussi, à une suggestion d'étrange pudicité qu'avait cru devoir faire, quelques jours plus tôt, dans ce mois de septembre 1867, à Mallarmé, professeur à cette époque, du lycée de Besançon, un Villiers de l'Isle Adam inhabituel : par trop guindé, pour quelque temps, sous un masque de circonspection, dans la dignité nouvelle et vraisemblablement précaire de Rédacteur en Chef de la *Revue des Lettres et des Arts*.

La lettre faisait connaître, en outre, plusieurs intéressants projets littéraires de Mallarmé dont on n'avait rien su, jusqu'à elle, d'aussi précis. Elle montrait le poète prenant hardiment, dans un des domaines de son activité poétique, la suite directe de Charles Baudelaire : que ce fût par désir et certitude de brusque ascension, d'équivalence ou, au contraire, par fidèle observance de disciple.

Enfin, grâce à ces pages inattendues, l'on surprenait Mallarmé et Villiers, artistes maudits mais particulièrement fidèles à eux-mêmes, se décidant, non sans de comiques précautions, à entreprendre ensemble et à mener tambour battant une allègre offensive contre les Bourgeois ; une fois assurés quelques abonnements, nécessaires aussi aux revues les moins conformistes.

Mais, en cours de lecture, une ligne de la première page de la lettre

nous paraissait prendre, de plus en plus, une importance primordiale; moins facile, il faut bien le dire, à mesurer vite qu'à présumer. Elle conduisait à de longues rêveries et, sur une question importante, suggérait d'inachevables élargissements.

Dans les jours suivants, nous essayions d'évaluer la portée exacte de cette ligne bouleversante, lorsqu'un second bibliophile qu'il nous était arrivé d'obliger, une ou deux fois, dans sa poursuite passionnée mais experte des souvenirs et des autographes de Chateaubriand, nous rappela, un peu fiévreux de notre fièvre, et plus libre de ses heures, le texte complet d'une note posthume de Baudelaire, connue depuis quelques années, et dont deux lignes eussent pu paraître, au premier abord, avoir simplement provoqué la franche réponse de la ligne énigmatique de Mallarmé et son engagement presque solennel. Mais ce dernier, selon toute probabilité, n'avait pas pu prendre connaissance de cet « avis » de Baudelaire. Comment résoudre le problème de l'extraordinaire concordance des pensées et des termes? L'analogie des mots ne révélait-elle que la rencontre fortuite de deux esprits, miroirs presque jumeaux, ou bien, la surprise ne cessant, dans ce cas, de grandir, la déclaration étonnante de Mallarmé se trouvait-elle traduire, hypothèse plus familière aux poètes qu'à leurs biographes, un phénomène frappant de voyance? D'autres suppositions viendront un peu plus loin; ne retardons pas celle, toute simple, d'un mouvement intuitif du cœur, chez l'inconsolable.

Avec deux ou trois de leurs lettres, l'on peut maintenant, avec quelques détails, faire paraître Villiers et Mallarmé dans les préparatifs pittoresques de leur soudaine et belliqueuse alliance. Certes, la haine ou le mépris de l'artiste contre le bourgeois a été l'un des thèmes favoris, presque lassants et parfois aisément réversibles, du XIXe siècle; mais le bourgeois typique et thématique semble avoir toujours veillé, avec des soins assez adroits, à s'assurer une ressemblante progéniture et une provocante perpétuité. D'autre part, il n'est pas très fréquent de rencontrer, parmi les protagonistes de l'interminable et sans doute nécessaire conflit, des combattants qui, par les souffrances supportées, la vaillance et le génie, aient égalé les deux intimes amis, qu'on va voir se concerter en un projet mi-fantaisiste, mi-impératif.

La première lettre de Villiers de l'Isle Adam, qui avait appris à son très cher Mallarmé cette décision d'entrer en guerre contre les philistins, était déjà vieille d'un an; exactement : 11 septembre 1866. Dans ce message tout ensemble véhément et badin, il avait annoncé l'envoi de *Morgane*, de *Claire Le noir*et l'insertion imminente, dans le *Nain jaune*, de ce qu'il proclamait, avec une superbe, tant de fois appelée, chez les méconnus, à se faire compensatrice, « sa fameuse *Réhabilitation du Tiers Etat en France*, une chose à faire sauter les bourgeois de rage et d'étonnement ». Quelques lignes de cette longue lettre que nous avions déjà fait connaître, il y a sept ou huit ans, suffiront : « *Claire Lenoir* et *Yseult*

sont des contes terribles écrits d'après l'esthétique d'Edgar Poe. Et j'ai obtenu de tels succès de fous-rires chez Leconte de Lisle (Ménard se cachait sous les sofas à force de rire, et les autres étaient malades) que j'ai bon espoir. Le fait est que je ferai du bourgeois, si Dieu me prête vie, ce que Voltaire a fait des « cléricaux », Rousseau des gentilshommes et Molière des médecins. Il paraît que j'ai une puissance de grotesque dont je ne me doutais pas. Enfin nous rirons un peu. On m'a dit que Daumier les flattait servilement en comparaison. Et naturellement, moi j'ai l'air de les aimer et de les porter aux nues, en les tuant comme des coqs. Vous verrez mes types Bonhomet, Finassiet et Lefol ; je les énamoure et les cisèle avec toute ma complaisance. Bref, je crois que j'ai trouvé le défaut de la cuirasse et que ce sera inattendu. » Et voilà ce qui aidait provisoirement l'un des plus malheureux artistes, dans une courte ivresse de victoire espérée, à oublier la pauvreté et l'épouvante !

Après deux pages consacrées, l'une à l'amicale thérapeutique de quelques maux de Mallarmé, l'autre à la gloire de Hegel, Villiers, avant de terminer sa lettre, entraîné par ce qu'Eugène Lefébure appelait sa puissance balzacienne d'illusion, écrivait cette phrase dont le comique est vite éteint par le souvenir qu'on a de l'invariable misère de l'écrivain : « Écoutez, je ne puis aller maintenant là-bas : outre que je suis sur le point d'avoir une immense fortune, ce à quoi je ne trouve pas inutile de veiller, ne fût-ce que par intérêt général, je suis engagé avec des journaux. »

C'est un an plus tard que Villiers, promu en effet dans le journalisme littéraire, s'affairait un peu et souhaitait, non sans quelques appréhensions presque bourgeoises pour sa revue, la collaboration de Mallarmé : « J'attends votre copie des *Poèmes en Prose* et des *Poésies* de Poe. Je n'ose vous demander des vers pour le premier numéro ni le second numéro, à cause de la *beauté*. Vous me comprenez — vous tueriez tout bourgeois. Mais quand ils seront une fois abonnés, nous rirons bien.

» Je suis nommé rédacteur en chef de la *Revue des Lettres et des Arts* : cela paraît le 1er octobre, comme les journaux ont dû vous l'apprendre. Cette fois nous serons entre nous, et sans le moindre Fertiault, ni le plus petit Piedagnel [1].

» Vite, vite, mon cher ami, votre sublime et merveilleuse copie. Je l'attends avec une impatience partagée par Armand Gouzien, mon directeur. *Nous nous entendrons sur les conditions*, fixez-les vous-même, bien que nous ne soyons pas très riches. »

Cette lettre était du 20 septembre 1867. Le 25, le Rédacteur en chef, plein de zèle, écrivait aux Goncourt. Il ne jugeait pas bon, reconnaissons-le, de se vanter déjà de la collaboration de Mallarmé.

1. Fertiault et Piedagnel venaient d'être des collaborateurs du *Parnasse contemporain*, anthologie parue depuis peu. Leurs vers y encadraient assez tristement ceux de Villiers.

Celui-ci répondit sans doute très rapidement, puisque sept jours après l'affectueuse sollicitation de Villiers, celui-ci pouvait déjà complimenter et remercier son ami ; mais, rendu pusillanime par sa promotion ou l'espoir du succès, il le priait en même temps d'enlever, dans un poème en prose, une locution qui semblerait aujourd'hui très anodine au lecteur le plus facile à choquer. Cette fois, malgré son étendue, la lettre mérite d'être relue de sa première à sa dernière ligne [1]. Avec la réponse inédite de Mallarmé qui la suit, et dont nous ne croyons pas nous exagérer l'importance, elles éclairent l'une des phases notables d'une amitié et d'un accord qui, entre 1864 et 1889, ont consolé parfois de leurs déboires deux hommes exceptionnels.

« Chère âme tendre et charmante que vous êtes, mon cher Mallarmé, vous voilà malade! C'est juste! Que faire ici, et quel serait notre prétexte de rester si nous n'étions pas percés, traqués, volés, vilipendés et saignants? Il faut être malade : c'est le plus beau de nos titres de noblesse immémoriale : de quel droit serions-nous bien portants, nous autres! Allons! mourons le plus tôt possible : c'est ce que nous avons de mieux à faire. Et n'ai-je pas lu à propos de notre Baudelaire cette ligne d'un petit polisson à maximes : « Heu! c'est un homme qui a, toute sa vie, couru après la folie, et (mon Dieu, heu! heu!) — qui a fini par la rencontrer. » Il est bon de pirouetter sur son talon après avoir dit cela, les pouces dans les entournures du gilet. Vous voyez : nous n'avons que faire de rester avec ces messieurs.

» Cependant ne mettons mon conseil à exécution que lorsqu'il n'y aura plus un seul, un seul capable d'échanger une idée avec nous.

» Le guignon qui m'a poursuivi dans tout ce que j'ai tenté a été vraiment sans pareil et je l'en loue : aujourd'hui cela entre, je l'espère, dans une série propitiatoire.

» Je viens de lire vos admirables poèmes en prose! je lirai samedi, c'est-à-dire demain soir, à neuf heures, chez de Lisle, le *Démon de l'Analogie*, que j'étudie profondément, mais c'est une chose qui, pour le bourgeois, me paraît encore plus terrible que vos vers, mon pauvre cher ami! celle-là est vraiment sans pitié! jamais on n'a vu ni entendu sa pareille, et il faut absolument être au diapason du « violon démantibulé » de Louis Bertrand pour saisir la profondeur de votre idée et le talent excellent de la composition.

» Ma foi, tant pis pour le bourgeois, — n'ayez pas peur : la ponctuation sera, je l'espère, irréprochable. Il n'y a que trois mots pour lesquels je vous demande, en tremblant moi-même, une risible concession : et cela parce qu'ils sont de nature à épouvanter les grandes dames et les jeunes demoiselles, d'abord, et ensuite parce qu'ils ne sont pas, — ou je m'abuse comme un niais, — indispensables à la clarté et à l'image de la phrase :

1. Je n'en avais donné, faute de place, que des fragments, dans la biographie de Mallarmé. Elle a été intégralement publiée par G. Jean-Aubry dans son précieux ouvrage : *Amitié exemplaire*.

ce sont les mots « dans le derrière », qui se trouvent dans l'*Orphelin*. Il est assez naturel que ce soit dans cette triste partie de nous-même que le paillasse, individu sacré à titre de prototype de ce siècle, reçoive une ration de coups de pied nécessaire au rire de la foule. Cela est reçu : c'est le dû. Et personne ne s'y trompera. Je crois qu'il vaudrait mieux, soit le renforcer à l'aide de quelque épithète affreuse et innommée, soit, simplement, effacer les trois mots à l'aide d'une plume?... mais je vous soumets cela, car la chose est digne de longues réflexions : et il en sera comme vous voudrez. (Ceci tout entre nous.)

» Maintenant, mon cher ami, je ne vous ai pas demandé des nouvelles d'*Hérodiade* ni du *Traité des Pierres précieuses*. Vous savez qu'aussitôt que nous aurons quelques abonnements, il faudra affoler le lecteur, et nous avons fondé sur vous nos principales espérances pour arriver à ce résultat et le parachever. Quel triomphe, si nous pouvions envoyer à Bicêtre quelque abonné! Positivement, Mallarmé, ce serait le comble de l'Art, ce serait sublime! — et on ne nous oublierait pas. Vous devez en sentir, comme moi, l'impérieux besoin, et vous verrez d'ailleurs, *dès le premier numéro*, que je ne suis pas indigne de travailler à vos côtés : oui, je me flatte d'avoir enfin trouvé le chemin de son cœur, au bourgeois! Je l'ai incarné pour l'assassiner plus à loisir et plus sûrement. Et vous lirez une chose qui fait déjà quelque bruit parmi nous, ce qui m'encourage dans ma noble idée, — et cette chose est plus sinistre, dans sa douceur, que le chat noir de Poe : vous voyez, je m'engage beaucoup. A propos de Poe, je regrette que vous n'ayez pas envoyé *le lac d'Auber* ou telle autre chose de lui! mon cher ami, ce serait rudement bien, et avec votre traduction translucide, ce ferait ma fortune! Envoyez, je vous prie, la moindre chose de lui : d'abord cela prédisposera le lecteur à faire attention, et à ne pas condamner sans lire ce que vous lui direz vous-même ultérieurement, si tant est qu'un « lecteur » soit capable d'une attention quelconque pour quoi que ce soit, — et ensuite c'est un service terrible que vous nous rendrez pour poser un numéro. Je dois avoir l'air en ce moment d'un courtier vieilli dans le dol et la rapine, mais c'est Gouzien qui a déteint sur moi. A bientôt, mon cher Stéphane, à l'un de ces jours! Je me suis brouillé avec Catulle : depuis six mois, nous ne nous écrivons plus. — Ah! voyez-vous, il est bien, mais il est trop froid.

» Cher ami, soignez-vous : mon Dieu! je ne sais que dire à cela : mais soignez-vous : le guignon finira! moi j'ai l'espérance dure.

» Merci donc, bien du cœur à vous

» VILLIERS. »

Voici, datées de Besançon, rue de Poithune 36, le mardi 30 septembre 1867, la prompte réponse et les confidences de Mallarmé : « *Votre bonne sympathie m'a été très chère. Vous êtes un magicien, et ne puis rien vous refuser.*

» 1° *Effacez « dans le derrière » à cause des grandes dames et des petites*

filles — c'était une gaminerie du jeune personnage, simplement, et, à la rigueur, inutile ;

» 2° *Vous aurez dans l'un des premiers numéros quelques poèmes de Poe auxquels je me remettrai : j'accepte cette tâche comme un legs de Baudelaire ;*

» 3° *Mais pas immédiatement (du reste ils seront continués, jusqu'à leur traduction intégrale) parce que je veux, dans un mois ou deux, vous envoyer une nouvelle, j'en avais un vague plan, mais le conservais pour l'avenir, dans plusieurs années, alors que mon livre de* « Beauté » *serait achevé. Cela s'appelle en effet* « Esthétique du Bourgeois », *ou* la Théorie universelle de la Laideur ». *Je commencerai donc par ce qui devait être la fin, par le Laid et non par le Beau, dont il devait être l'appendice.*

» *C'est simplememt* « la symbolique du bourgeois ou ce qu'il est par rapport à l'Absolu ». *Lui montrer qu'il n'existe pas indépendamment de l'univers — dont il a cru se séparer, — mais qu'il est une de ses fonctions, et une des plus viles et ce qu'il représente, dans ce Développement. S'il le comprend, sa joie sera empoisonnée à jamais. Ne parlez pas de ce travail, car je ne veux pas vendre la peau de l'âne avant l'équarrissage. Et il m'est bien difficile, malade comme je suis, et accablé de fatigue comme je vais l'être en plus par les collégiens revenus de vacances —* Ses fils ! *— de travailler : enfin je tâcherai de compenser le mauvais état de mes facultés par la ruse et le temps.* Il faut *que nous affolions le monstre, et je crois que mon plan est parfait. J'attends avec bien de l'impatience votre mixture doucereuse qui lui causera des nausées à se vomir lui-même : vous avez raison, évitons les tribunaux, l'art sera qu'il se juge lui-même indigne de vivre. Au revoir donc, cher ami, et à bientôt* « le lac d'Auber ». *Ah ! si j'avais l'édition complète de Poe, comme l'a eue Baudelaire, je traduirais les* « marginalia », *les articles d'Esthétique et que de surprises. Ce serait de la copie préparée pour chaque numéro de la revue, et inspirant l'idée de la collectionner. Mais je n'ai jamais été plus pauvre que depuis un an. Cher ami, remplacez-moi, par vos bonnes paroles, près de tous vos amis, notamment près de Banville, que j'adore plus et plus, mais à qui je* ne puis écrire, *et de monsieur de Lisle. Serrez les mains de Gouzien, mais les vôtres surtout.*

» *Votre*

Stéphane MALLARMÉ. »

La vilenie du monstre, contre lequel s'exaspéraient un instant, avec des rires, deux maîtres de l'ironie, n'a jamais suffi à l'empoisonner, à le faire se vomir lui-même, pas même à le priver de délectables revanches. L'âne sait défendre sa peau, sauvegarder sa permanence ; mais les deux poètes payaient assez cher leur droit d'aspirer à quelque sécurité pour avoir celui de communier, avec une symétrique éloquence de brocards, en cet innocent romantisme de rébellion.

Malgré ses prétentions dynastiques et sa candidature tenace au trône de Grèce, Villiers de l'Isle Adam n'était pas beaucoup plus tendre pour sa famille que pour les pharisiens. On se rappelle son billet à Flaubert :

« Je ne sais comment vous remercier de votre visite. Vous avez rencontré mes augustes parents ; mais comme ils ne connaissent, en fait de littérature moderne, que Riquet à la Houpe, Nostradamus et, sauf votre respect, M. Belmontet, vous avez dû vous trouver dans la surprise. N'allez plus par là, c'est un coupe-gorge : on assassine les voyageurs dans l'escalier. »

Quant aux mots sacrifiés, « dans le derrière », ils avaient été, pour peu de temps, la fin d'une phrase du beau poème en prose, intitulé à cette époque l'*Orphelin*, aujourd'hui *Réminiscence* [1]. Les deux états sont par ailleurs assez différents pour instruire qui s'applique à les comparer. On peut regretter, par exemple, qu'au moment d'écrire, une fois de plus et par imitation, une incongruité contre Mallarmé, le chroniqueur chevronné ou épisodique, qui préfère, encore aujourd'hui, dénigrer à s'informer, ne prenne pas simplement, une fois, le temps de cette facile confrontation et de cette émotion. Celle-ci, en particulier, apaiserait probablement sa hargne d'impatient ou de professionnel de l'outrage.

Puisque la version du poème en prose la moins connue est celle que reçut Villiers et qu'il inséra dans la *Revue des Lettres et des Arts*, le 24 novembre 1867, c'est elle qu'il vaut mieux rappeler. Le poème commençait ainsi : « Orphelin, déjà, enfant avec tristesse pressentant le Poète, j'errais vêtu de noir, les yeux baissés du ciel et cherchant ma famille sur la terre. Une fois s'arrêtèrent sous les arbres dont le vent cassait le bois mort, près de la rivière, des baraques de foire. Devinais-je ma parenté et que je serais des leurs, plus tard, mais j'aimais à vivre de la vie de ces comédiens et vers eux j'allais oublier mes hideux camarades. Par les planches m'arrivaient, brise ancienne des chœurs, des voix d'enfants maudissant un tyran, avec de grêles tirades, car Thalie habitait la tente et attendait l'heure sainte des quinquets... »

L'orphelin rencontrait d'abord, près de la tente, un enfant « coiffé d'un bonnet de nuit taillé comme le chaperon de Dante » et qui lui parut manger « sous la forme d'une tartine de fromage blanc, les lys ravis, la neige, la plume des cygnes, les étoiles, et toutes les blancheurs sacrées des poètes... » Arrivait ensuite, auprès des deux enfants, un petit saltimbanque de la baraque voisine, nu dans son maillot et pirouettant avec turbulence. C'est lui qui s'adressa à l'orphelin : « Si tu savais comme c'est amusant un père, ça rit toujours... même l'autre soir où l'on a mis en terre mon petit frère, il faisait des grimaces plus belles quand le maître lui lançait des claques et des coups de pied... »

Il était assez inutile, en effet, de préciser la destination de ces coups de pied, mais peu inconvenant de l'avoir fait avec les trois mots que le rédac-

1. Dans le numéro du 20 octobre 1867 de la *Revue des Lettres et des Arts* avaient paru deux poèmes en prose de Mallarmé : *Causerie d'Hiver* et *Pauvre Enfant pâle* ; la semaine suivante l' *Orgue de Barbarie*. Dans le numéro du 24 novembre, l'*Orphelin*, dans le numéro du 12 janvier 1868, *la Pipe*.

teur en chef, prenant brusquement charge d'âmes, venait de condamner. Une autre question évoquée dans la lettre a plus d'importance.

La traduction des *Poèmes* d'Edgar Poe avait été envisagée et sans doute commencée par Mallarmé dès 1862. Bien plus tard, dans une courte autobiographie demandée par Verlaine, il devait se plaire à écrire à celui-ci, avec une légère intention de singularité : « ... Ayant appris l'anglais simplement pour mieux lire Poe, je suis parti à vingt ans en Angleterre... »

Malgré de pressants encouragements d'amis et les demandes de directeurs de revues, Mallarmé se refusa, pendant dix ans, à toute publication de l'un de ses essais. Ses premiers consentements ne furent accordés qu'en 1872, à Émile Blémont pour la *Renaissance artistique et littéraire* et à Catulle Mendès pour la *République des Lettres*. La Revue de Villiers avait disparu si tôt que les traductions promises par Mallarmé ne purent y être insérées [1].

La mort de Baudelaire semble avoir fait renaître brusquement, dans l'esprit de Mallarmé, cet ancien projet de traduction intégrale des *Poèmes*. Peut-être, pendant que vivait l'auteur des *Fleurs du Mal*, son admirateur le plus courtois n'avait-il pas voulu afficher ses premières traductions ou montrer accompli ce que Baudelaire avait dit impossible ou s'exposer au jugement d'un aîné qui méprisait tant les jeunes et s'était dit l'ennemi farouche de son siècle [2].

Il fallut encore bien des années et sans doute bien des reprises avant et après leur dispersion dans maintes revues, pour que Mallarmé songeât à réunir en un livre ses traductions de tous les Poèmes de Poe; d'abord chez Vanier à Paris, puis chez Deman à Bruxelles. Cette seconde édition fut dédiée à la mémoire d'Édouard Manet. La première, chez Vanier, avait été dédiée à la mémoire de Charles Baudelaire « que la mort seule, ajoutait le disciple avec délicatesse, empêcha d'achever, en traduisant l'ensemble de ces poèmes, le monument magnifique et fraternel dédié par son génie à Edgar Poe. »

A son tour, le génie de S. Mallarmé se trouvait offrir à la fois, à la mémoire de ses deux maîtres préférés, Poe et Baudelaire, sa pieuse traduction. Dans les « scolies » qu'il avait pris soin d'assembler à la fin

1. A la fin de mars 1868, sixième mois de son existence, la *Revue des Lettres et des Arts* cessa de paraître.

2. Mallarmé avait peut-être lu dans le *Moniteur universel* du 9 septembre, quelques jours avant d'écrire à Villiers, ces lignes de Théophile Gautier : « Edgar Poe n'était pas seulement un conteur d'histoires extraordinaires, un journaliste que nul n'a dépassé dans l'art de lancer un canard scientifique, le mystificateur par excellence de la crédulité béante, c'était aussi un esthétitien de première force, un très grand poète, d'un art très raffiné et très compliqué. Son poème du *Corbeau* arrive par la gradation des strophes et la persistance inquiétante du refrain à un effet intense de mélancolie, de terreur et de pressentiment fatal dont il est difficile de se défendre. Ce n'est pas faire tort à l'originalité de Baudelaire de dire qu'on retrouve dans les *Fleurs du Mal* comme un reflet de la manière mystérieuse d'Edgar Poe sur un fond de couleur romantique. »

de ces livres, Mallarmé, en des notes brèves et savoureuses, avait tenu à définir une conception de la poésie commune aux trois auteurs, à dire leur préférence pour les courtes pièces, à louer généreusement ses aînés. Il ne s'était avancé en premier traducteur de ces Poèmes réputés difficiles que timidement, presque craintivement.

Trois de ses fines remarques sont utiles à relire :

« L'œuvre lyrique *(de Poe)* tient seule et toute dans ces pages, fermées à des poèmes narratifs ou de longue haleine : essais d'un esprit avant que sur lui ne régnât une esthétique suprême, d'inévitable tyrannie. »

« Voilà bien pour la première fois montré et réduit à soi-même, cet ensemble dont le traducteur des *Histoires extraordinaires* a pu dire : « C'est quelque chose de profond et de miroitant comme le rêve, de mystérieux et de parfait comme le cristal. » Il ajouta (pour notre peur) : « Une traduction de poésies aussi voulues, aussi concentrées, peut être un rêve caressant, mais ne peut être qu'un rêve. »

« Nul doute que le poète français n'eût à quelque heure tenté ce rêve et donné à notre littérature un recueil prenant place entre la traduction de la prose et son propre livre des *Fleurs du Mal.* Chaque fois, du reste, qu'un des poèmes se trouve encadré, soit en quelque dissertation, soit en un conte de Poe, nous en possédons une version magistrale de Baudelaire : exception dans l'interdit qu'il porte. »

Le traducteur intrépide avait donc la grâce de paraître indirectement devoir à Baudelaire lui-même l'autorisation de s'être attaqué au problème complexe. Mais ses tout derniers mots : « exception dans l'interdit qu'il porte » importaient, est-il nécessaire de le souligner, autant à son humeur lucide qu'à sa révérence.

Peut-être, à ses premières tentatives de traduction, à vingt ans, Mallarmé n'avait-il ambitionné, avec le défi ordinaire de la jeunesse, que de réaliser un rêve dit irréalisable par le maître le plus apte à y réussir. Plus tard, quand ce dernier ne fut plus, le sentiment de son jeune suivant devint certainement tout autre ; la lettre qu'on a lue l'indique. Traduire les poèmes de Poe permettait désormais, à Mallarmé, de poursuivre l'effort exemplaire, l'œuvre du prédécesseur incomparable, et de marquer, aux deux poètes élus par sa propre vocation, une reconnaissance égale, heureuse d'associer leurs noms encore une fois.

Dans la lettre de Mallarmé à Villiers, de découverte si récente, les mots énigmatiques nous avaient paru être ceux-ci : « J'accepte cette tâche comme un legs de Baudelaire. » Appuyaient-ils sur l'intention de filiation, chez le cadet, sur son devoir d'achèvement, sur quelque intérieure ou secrète promesse faite par lui à son inspirateur ? Désignaient-ils, sans forfanterie, que le gant allait être respectueusement relevé ? Mallarmé devinait-il le regret qu'avait dû éprouver Baudelaire de n'avoir point terminé sa belle entreprise ? Autant de questions, si l'on préfère les preuves

aux conjectures, qui, avec d'autres, n'étaient pas près d'interrompre leur lancinement. Surtout à la lumière de cette déclaration de Mallarmé. Nous pouvions, grâce à elle, lire, mieux que naguère, une singulière note de Baudelaire, publiée en 1934, dans les Cahiers de Jacques Doucet, par Gérard le Dantec, commentée sagement, dans le tome *Eureka* des *Œuvres complètes* de Baudelaire, éditées chez Conard, par Jacques Crépet ; note que nous avions en partie reproduite, avec G. Jean-Aubry, dans notre volume des *Œuvres complètes* de S. Mallarmé (Gallimard éditeur).

La lettre de S. Mallarmé à Villiers que nous venons de faire connaître aujourd'hui donne précisément un lustre nouveau à deux lignes désabusées de Baudelaire qui n'avaient jusqu'ici, à notre connaissance, frappé aucun des fervents de celui-ci.

Voici, d'après J. Crépet qui, ne consentant pas à se dire tout à fait sûr de cette approximation, la rapporte à la période 1860-61 du poète, cette note manuscrite de Baudelaire, mise assez récemment à jour, mais familière, depuis, à ses plus fidèles lecteurs :

« *Avis du traducteur.* — Aux sincères appréciateurs d'Edgar Poe je dirai que je considère ma tâche comme finie, bien que j'eusse pris plaisir, pour leur plaire, à l'augmenter encore. Les deux séries des *Histoires extraordinaires* et des *Nouvelles Histoires extraordinaires* et les *Aventures d'Arthur Gordon Pym* suffisent pour présenter Edgar Poe sous ses divers aspects en tant que conteur visionnaire tantôt terrible, tantôt gracieux, alternativement railleur et tendre, toujours philosophe et analyste, amateur de la magie de l'absolue vraisemblance, amateur de la bouffonnerie la plus désintéressée. *Eureka* leur a montré l'ambitieux et subtil dialecticien. Si ma tâche pouvait être continuée avec fruit dans un pays tel que la France, il me resterait à montrer Edgar Poe poète et Edgar Poe critique littéraire. Tout vrai amateur de poésie reconnaîtra que le premier de ces devoirs est presque impossible à remplir, et que ma très humble et très dévouée faculté de traducteur ne me permet pas de suppléer aux voluptés absentes des rythmes et de la rime. A ceux qui savent beaucoup deviner, les fragments de poésie insérés dans les *Nouvelles*, tels que le *Ver vainqueur*, dans *Lizeia*, le *Palais hanté* dans *la Chute de la Maison Usher*, et le poème si mystérieusement éloquent du *Corbeau*, suffiront pour leur faire entrevoir toutes les merveilles du pur poète.

» Quant au second genre de talent, de critique, il est facile de comprendre que ce que je pourrais appeler les *Causeries du Lundi* d'Edgar Poe auraient peu de chances de plaire à ces parisiens légers, peu soucieux de querelles littéraires, qui divisent un peuple jeune encore, et qui font, en littérature comme en politique, le Nord ennemi du Sud.

» Pour conclure je dirai aux Français amis inconnus d'Edgar Poe que je suis fier et heureux d'avoir introduit dans leur mémoire un genre de beauté nouveau ; et aussi bien, pourquoi n'avouerais-je pas que ce qui a soutenu ma volonté, c'était le plaisir de leur présenter un homme

qui me ressemblait un peu, par quelques points, c'est-à-dire une partie de moi-même ?

» Un temps viendra prochainement, je suis autorisé à le croire, où MM. les directeurs de l'édition populaire française des œuvres d'Edgar Poe sentiront la glorieuse nécessité de les produire sous une forme matérielle plus solide, plus digne des bibliothèques d'amateurs, et dans une édition où les fragments qui les composent seront classés *(sic)* plus analogiquement et d'une manière définitive.

» Charles BAUDELAIRE. »

La lettre de Mallarmé à Villiers du 30 septembre 1867 ne semble-t-elle pas, comme nous l'annoncions en commençant, apporter une réponse à ces remarques de Baudelaire, annoncer le relai essentiel. « Si ma tâche, écrivait orgueilleusement Baudelaire, pouvait être continuée avec fruit dans un pays tel que la France, il me resterait à montrer Edgar Poe poète et Edgar Poe critique littéraire. » Et Mallarmé de répondre à tout, en deux temps, dans sa lettre de Besançon. D'abord, il annonce qu'il va se remettre aux poèmes de Poe. « J'accepte cette tâche comme un legs de Baudelaire. » Et plus loin, avec un soupir de mélancolie et d'indigence : « Ah! si j'avais l'édition complète de Poe comme l'a eue Baudelaire, je traduirais les marginalia, les articles d'esthétique et que de surprises [1]... »

Leur tâche !

De nouveau surgissent les impatiences d'explication : n'y a-t-il eu que rencontre verbale pour deux écrivains hantés de problèmes semblables et de solutions voisines ? Au contraire, le vrai pouvant être l'invraisemblable, Mallarmé aurait-il pu connaître le contenu de cette note lasse de Baudelaire ? Par Cazalis ou les Le Josne, cousins de l'auteur des *Fleurs du Mal ?* Par l'ami Lefébure, qui avait osé dédier un poème à Baudelaire, et peut-être, le premier orienta, vers Poe, Mallarmé ? Celui-ci ne l'a-t-il pas appelé un jour « son initiateur » ? Ou par des Essarts ou Mendès ou Villiers ? Ou encore, — rêvons à l'improbable entrevue ou entretien, — au cours de la visite ou de la démarche conseillée précisément par Lefébure ?

Ce n'était pas le moindre prestige de la lettre crayonnée, due, pour nous, à l'amitié et au hasard, que de faire se succéder, dès sa première lecture, bien des interrogations peut-être inépuisables.

HENRI MONDOR,
de l'Académie française.

1. Déjà une lettre d'Eugène Lefébure à Mallarmé, écrite le 9 avril 1862, contenait une phrase qui piquait aussi la curiosité, en laissant supposer une entrevue dont il n'est pas indispensable de déployer l'évocation sensationnelle : « ... Je ne trouve pas vraisemblable qu'Edgar Poe ait fait aussi peu de vers. *Au reste, Baudelaire qui a un Poe complet pourra vous renseigner là-dessus.* » Rien, jusqu'ici, n'a permis de supposer que Mallarmé eût songé à se procurer ce renseignement magistral.

L'AUTRE

Je ne corromps pas :
Je délivre.
Jean LORRAIN.

I

C'EST toi, Georges? dit une voix à travers la porte.

Il frappa de nouveau. Plus fort : la porte s'ouvrit. Et le jeune garçon aperçut à la clarté d'une lampe sans abat-jour qu'elle tenait à la main, une vieille femme en noir qu'il ne connaissait pas.

— Que voulez-vous? s'informa celle-ci en lui barrant le passage. Vous n'êtes pas Georges.

— Si, dit-il précipitamment, c'est mon nom. Je vous en supplie, madame! Permettez-moi d'entrer.

Aveuglé par l'éclat de la lampe, il détourna la tête puis, sans se rendre compte de ce que son geste pouvait avoir d'inopportun, poussa le battant derrière lui.

— Ah! mais non, fit la vieille. Allez-vous-en! Et tout de suite ou j'appelle. Qu'est-ce que c'est que ces façons de s'introduire chez les gens en se faisant passer pour un autre! Non, non. Et non! Dehors!

— Je ne veux pas, je ne peux pas! Vous me tuerez plutôt! balbutia-t-il, terrifié. Écoutez, là, tout près. Des hommes se battent. J'ai peur.

Des cris, les éclats d'une bagarre montaient de l'escalier. On entendait de grands chocs sourds entremêlés de râles, d'injures, d'imprécations. Et subitement les hurlements de la concierge — dont on ne percevait sur un registre aigu que le seul mot : « Police! » — dominèrent le vacarme.

— Ça va, cette fois, on le tient! Il risque plus d'échapper, annonça triomphalement une voix d'homme. Ah! Voleur! Pourriture! Profiter tous les soirs de ce qu'on n'est pas là pour nous...

— Quoi? Comment? dit la vieille. Police!

Elle entrebaîlla l'huis afin de se rendre compte de ce qui se passait et reconnut plusieurs voisines qui, penchées sur la rampe, tentaient de suivre la scène, à l'étage au-dessous. Un maigre papillon de gaz brûlait dans la pénombre.

— Ce n'est pas Georges, au moins? grogna la vieille en déposant sa lampe sur une table.

— Mais non, voyons, répondit le jeune garçon qui ne put cependant s'empêcher de tressaillir. Ne craignez rien. Ce n'est pas moi.

— Je parle de mon fils, répondit-elle en lui jetant un regard de mépris. Ainsi, gardez vos réflexions pour vous. Sinon je n'ai qu'à sortir et qu'à fermer la porte : vous êtes pris.

— Mais, madame, je ne suis pas un malfaiteur.

— C'est ce qu'il faudra prouver. J'attends Georges, le vrai. Avec lui, si jamais vous voulez essayer de jouer au plus fin, je ne vous le conseille pas : vous tomberiez mal.

Elle s'avança sur le palier, claqua la porte ainsi qu'elle venait de le dire et, par surcroît de précaution, donna un tour de clef à la serrure avant de s'informer auprès des locataires, de la cause de l'incident.

— Rapport aux peintres, lui apprit une commère dont la poitrine flasque roulait dans son peignoir, au-dessus du trou noir de la cage. Paraît qu'un compagnon leur barbotait les couleurs qu'ils laissent dans l'appartement. Ils l'ont chopé en train de se servir. Bien fait! Eux autres, n'est-ce pas? l'entrepreneur les tient pour responsables.

— Oui, plutôt, dit une fille blond-platine que la bagarre semblait avoir électrisée. C'est égal. Ils y ont mis une trempe, au frère! Il crache ses dents comme s'il en avait de trop. Et tout partout par terre, c'est plein de sang : on croirait du minium.

— A moins que ce ne soit un de leurs pots de peinture qu'ils auront renversé?

— Même Laloi, répliqua la fille sur un ton d'indulgente commisération, on ne passe pas un logement au minium.

— Par le fait, non. Bien sûr! Ça n'irait pas, le rouge, pour habiter. Y a que dans les bals, comme en bas, dans la rue : ça donne soif.

Le voleur, écroulé dans un renfoncement, pleurait.

— Il est bien temps, fit observer madame Laloi.

Elle descendit quatre ou cinq marches, et les remonta presque aussitôt à reculons afin de s'assurer que sa porte était bien close puis attendit, les bras croisés sous son fichu de laine, l'arrivée des agents.

Ces messieurs ne tardèrent point à se manifester. Guidés par les locataires de l'immeuble qui les guettaient près de la loge, ils s'engouffrèrent dans l'escalier, se saisirent du coupable et brutalement l'obligèrent à les suivre.

— Méfiez-vous qu'il s'trotte! leur recommanda la concierge. Les voleurs, c'est des drôles. J'en connais. Suffit qu'ils chialent, on en a pitié. Et hop! d'un coup, ils s'tirent. Oh! tes giries! ajouta-t-elle à

l'adresse du malheureux tout en se plaquant contre le mur pour laisser aux agents le champ libre. Allez! Vivement, au poste!

A cet instant, un jeune garçon coiffé d'un élégant chapeau de feutre beige qu'il portait sur l'oreille, escalada rapidement les trois étages et, sans marquer le moindre étonnement, s'enquit auprès de sa mère :

— Tu viens?

— Georges, lui confia d'un air plein de mystère madame Laloi. Prends garde! Il y a chez nous quelqu'un qu'essaie de se faire passer pour toi.

Elle le laissa entrer le premier, se réservant de lui fournir les explications supplémentaires dont il pourrait avoir besoin.

— Eh! bien, dit Georges qui s'approcha de l'inconnu et le vit se lever de la chaise sur laquelle il semblait endormi. Raconte un peu. Sans blague?

— Je ne... sais pas, fit celui-ci en s'efforçant visiblement de se composer une attitude. Il se passa la main sur le visage et bredouilla, très pâle, sans parvenir à dissiper son trouble :

— C'est pourtant vrai, je m'appelle... Georges. Comme vous.

— Moi, c'est Jojo, riposta l'autre. Tu ne vas pas prétendre aussi que c'est ton blase. Non? D'accord? Bien d'accord? Tant mieux! Seulement, faut à présent que tu me dises qui t'a indiqué où qu'j'habite.

— Mais, personne! J'avais peur, j'ai frappé à votre porte.

— Allez! gronda Jojo. Fais pas le coquin. Explique.

Georges le contempla, béant et subitement il se souvint du petit bar de la rue de la Roquette où deux individus s'étant pris de querelle, un brusque coup de feu l'avait chassé vers un escalier sombre dont il avait atteint la dernière marche avant de se hisser d'un bond, au travers d'une lucarne à tabatière ouverte, sur les toits. Rêvait-il? Avait-il rêvé? Et depuis combien de temps? Une sensation de vertige s'empara de lui. Il se vit sur les toits, errant à la recherche d'une seconde ouverture par laquelle il avait projeté de se couler à l'intérieur d'un immeuble et de s'enfuir. Le soir tombait. Des cimes de platanes verdoyants et lustrés par la pluie émergeaient sur sa gauche, entre des cheminées. Georges dut s'appuyer au dossier de sa chaise pour conserver son équilibre. Mais alors — et c'était ce qui lui faisait croire qu'il avait bien été le jouet d'un rêve — il se souvint nettement de n'avoir éprouvé aucune angoisse à l'idée qu'un faux pas risquait à tout instant de le précipiter dans le vide. Comment avait-il pu se diriger ainsi le long des plaques de tôle, sans glisser ou sans trébucher? Il n'éprouvait plus ni la force ni le désir de le savoir. C'était si confus, dans sa tête, si douloureux et si bizarre qu'il porta les mains à ses tempes puis, comme Jojo le saisissait énergiquement par les revers de son veston et le secouait afin d'obtenir une réponse aux questions dont il le harcelait, Georges poussa un gémissement et s'affala sur le plancher.

***

Lorsque le jeune garçon revint à la notion des choses, Jojo n'était plus dans la pièce, mais sa mère se tenait debout, au chevet du lit.

— Tout de même! Vous vous décidez? bougonna-t-elle en voyant Georges ouvrir péniblement les yeux.

Georges ne répondit pas : le rêve, *son* rêve, continuait et cette fois il se sentit vaguement tranquillisé bien qu'il s'expliquât mal de se trouver étendu sur un lit qui devait être celui de Jojo. La vieille, dont la présence aurait dû l'irriter, lui était devenue totalement indifférente.

— Où est Jojo? fit-il sans définir à qui il s'adressait.

Madame Laloi négligea de répondre. C'était une chétive créature à chignon gris qui, tatillonne et soupçonneuse, n'avait pas encore accepté que son fils eût décidé de tolérer Georges auprès d'eux. Elle avait autrefois tenu, rue de la Roquette, un cabinet de lecture dont les bouquins crasseux qu'elle louait à de petites bonnes et aux commerçantes du quartier, s'étaient chargés de l'instruire sur les dangers provoqués par certaines rencontres. Celle des deux Georges lui semblait, à bon droit, suffisamment extravagante pour constituer le départ d'un roman. Au surplus, la bagarre dans l'escalier l'avait impressionnée défavorablement. La vieille femme se remémorait, non sans crainte, la visite qu'après son meurtre, Raskolnikof effectua dans la maison de la prêteuse où des peintres précisément achevaient de ranger leur matériel. Pareille coïncidence n'était point faite pour dissiper les appréhensions de la mère de Jojo. L'humble lectrice de Dostoïewski redoutait au contraire que, tôt ou tard, celles-ci n'aboutissent à une catastrophe qu'il serait humainement impossible d'éviter.

— Quelle idée! songeait-elle, en épiant chacune des réactions de Georges. Abriter ce garçon dont nous ne savons rien! Mieux vaudrait le jeter à la rue.

En effet, les vêtements de Georges ne contenaient aucun papier d'identité. Madame Laloi, qui les avait sondés jusque dans les doublures, n'avait retiré d'une poche qu'une liasse de billets de banque dont le montant s'élevait à soixante-treize mille et quelques centaines de francs. Jojo avait compté la somme et s'était froidement permis d'enjoindre à sa mère de la replacer où elle l'avait trouvée.

— Et n'y fauche pas un rond, surtout! avait-il ordonné, la voix brève. On verra voir demain sur ce qu'il convient de faire.

Puis il s'était rendu dans deux ou trois bistros du voisinage pour y glaner des renseignements.

Sous la pluie qui tombait et faisait briller les trottoirs, la rue avec ses éclairages semblait reproduite au studio pour les besoins d'un film dont l'action se serait attardée, dans l'atmosphère brumeuse de cette nuit de septembre, à de nombreux détails plus ou moins crapuleux. Jojo savait qu'en haut, à gauche, passé le boulevard Voltaire, la prison de la Petite-Roquette avait peut-être sa place dans le déroulement de cette histoire

et il se représenta Georges derrière les barreaux d'une cellule. Il savait également qu'en se dirigeant en sens inverse du côté de la Bastille, la rue de Lappe devait, comme chaque soir à cette heure, flamber de feux multicolores et résonner allègrement des gargouillements sonores de ses accordéons. La rue toutefois manquait d'animation. Seuls, les agents de service y faisaient les cent pas et leur vue tout à coup permettait d'établir qu'une certaine relation n'était point impossible entre ces bals et la prison.

— Hé! Jojo, lui confia de la porte de *chez Bousca* un type à chemise de soie rose. T'es au courant? Bernard et le gros Riton se sont expliqués chez Albert. Bernard y a cloqué une balle en plein bide, à Riton. Tu parles d'un résultat : comme rafles, on sera servis!

Jojo se rendit chez Albert dont le bar n'était guère éloigné que d'une centaine de mètres de son propre domicile. Le coup de revolver qui avait terrifié Georges défrayait les conversations, et Jojo tout d'abord ne pensa pas que ce dernier pût y être pour quelque chose. Il avait assez l'expérience de ces sortes d'affaires pour ne point admettre que celle-ci ne constituât un banal règlement de compte entre truands. D'ailleurs, quand la police avait fait irruption dans le débit, ni l'agresseur ni le blessé n'avaient cru bon d'attendre qu'on les identifiât.

— Je sais rien, j'ai rien vu, parole! affirmait placidement Albert pour éviter de se compromettre. Le temps de m'occuper d'un client, le coup était parti.

— Tu voudrais tout de même pas, dit Jojo, qu'ils se soient mesurés sur le terrain.

— Et ce client, poursuivait le tenancier afin de brouiller les pistes, t'as pas idée comment il les a mis. J'y avais servi un vittel-menthe mais aussitôt qu'on a tiré, hop! vivement... plus personne. Il s'est barré par l'escalier du fond.

— Bédame!

— Non, Jojo, daigna spécifier Albert. Pas quelqu'un du « milieu », ni d'ici, du quartier. Tout le contraire. Un jeunot, plutôt bien... à peu près de ta taille. Mais alors, pour la levure, ça doit être un champion.

— Pourquoi pas? fit Jojo. Allez, salut, mon pote. N'te mouille pas. Il flotte assez comme ça.

Et, lentement, il regagna son gîte sans être autrement convaincu que le client d'Albert fût l'inconnu qu'il logeait dans sa chambre.

— Viens voir ici, devant la glace! ordonna-t-il pourtant au jeune garçon qui s'était assoupi. Tu dors?

Georges se leva du lit, sans hésiter.

— Mets ton veston.

Il obéit.

— Oui, ça va, dit Jojo.

Sa mère le regarda sans comprendre quoi que ce fût à cette confrontation. Cependant elle ne manqua pas de constater la docilité surprenante que le jeune garçon mettait à se plier aux ordres de son fils. Il n'avait plus

cette expression d'effroi qu'elle avait lue sur son visage quand il s'était présenté tout à l'heure, dans l'encadrement de la porte, mais un air d'innocente d'absolue soumission. On eût dit que le timbre de la voix de Jojo le fascinait.

— Qu'est-ce qui va? protesta-t-elle. Réfléchis. A ta place, j'irais pas si vite. Tu ne dois pas...

D'un geste de la main, Jojo lui fit signe de se taire puis alla décrocher dans le vestibule une casquette dont il se coiffait quand il sortait parfois le soir pour ne rentrer qu'au petit jour. Et Georges se laissa poser cette casquette sur la tête, puis il se tourna vers le miroir où son image parut l'émerveiller.

— Alors, ça, c'est marrant! marmonna Jojo comme s'il se parlait à lui-même.

Mais il ne crut pas nécessaire de formuler sa pensée plus clairement et, tirant une gauloise de son pesant étui en or, l'alluma sans que Georges cessât de s'examiner dans la glace avec une enfantine et silencieuse jubilation.

II

Jojo pilotait la Ford. Près de lui, sur le siège, une fille rousse au pull-over grenat fumait des cigarettes qu'elle extrayait, de ses longs ongles rouges, d'un paquet de chesterfields protégé par une mince enveloppe de mica. L'odeur du tabac blond enivrait Georges qui, dans le fond de la voiture, ne cherchait point à contrôler la direction qu'ils avaient prise. Une lumière glauque stagnait sous les arbres d'un boulevard dont la courbe épousait, sur le trottoir de gauche, celle du mur en meulière du chemin de fer de Vincennes.

Jojo conduisait vite. Place Daumesnil, il obliqua sans ralentir à droite et par la porte de Picpus, s'engagea dans le Bois. Une récente ondée alourdissait les branches. Le goudron de la route luisait. C'était le soir et, dans le ciel, tout empourpré de reflets rouges-groseille, des nuages se dispersaient. Georges, que la vitesse de la voiture emplissait de béatitude, aspirait voluptueusement l'arome des chesterfields. Après le pont de Joinville et les guinguettes de l'autre rive, ils longèrent la Marne jusqu'à un second pont qu'ils franchirent pour emprunter plus loin une assez large rue bordée de petites villas à toits de tuiles rouges qui, tout à coup, les ramena par un chemin du bord de l'eau, vers la rivière. Une fraîcheur délicieuse s'engouffrait par bouffées à l'intérieur de la Ford.

— On arrive! annonça Jojo.

La fille au pull-over alluma une nouvelle cigarette et sembla sortir de la torpeur qui l'avait engourdie durant le trajet. Elle dénoua l'écharpe qu'elle portait sur la tête et se prépara, d'un glissement, à descendre. L'auto stoppa devant un pavillon dont la façade était ornée, en lettres

peintes à même le mur, de l'inscription *Au Beau Rivage* et un gros type en bras de chemise s'approcha de la portière.

— Fathi, lui dit Jojo. Nous sommes trois. Soigne la croûte.

— Té! voyons, tu plaisantes? répliqua l'aubergiste avec toute la vigueur de l'accent de Marseille. Chez moi, c'est un régal.

Sans s'occuper de Georges qu'il laissa se présenter seul, Jojo alla garer la Ford sous un hangar et reparut, très digne, le chapeau en arrière, sans négliger toutefois de rectifier le nœud de sa cravate bordeaux à pois.

— Antoine s'excuse, lui apprit alors le gros type. Il a téléphoné qu'il voudrait que tu passes chez lui ce soir avant de rentrer.

Il y eut un silence.

— Marlène, dit lentement Jojo en se dirigeant vers la fille qui s'était installée à un guéridon de la terrasse, Antoine t'a donc pas prévenue qu'il ne pouvait pas venir?

— Ah! celui-là! répondit-elle sur un ton de mauvaise humeur. Toujours le même. Quelle nouille!

— Bah! ne vous frappez pas, tenta d'intervenir Fathi, paisiblement. Il doit y avoir quelque complication car il a insisté pour que vous alliez jusqu'à chez lui.

Georges n'écoutait pas. Il contemplait la façade du *Beau Rivage* dont le rez-de-chaussée de droite servait de restaurant et celui de gauche de chambres à l'usage des pêcheurs. Plusieurs degrés de ciment conduisant à une porte centrale, séparaient les chambres du bistrot. Des tilleuls très touffus ombrageaient la terrasse.

— Pastis?

— Oui, dit Jojo.

Fathi héla le garçon qui accourut muni d'un seau à glace, d'une bouteille et de verres. Il faisait doux. La lune se levait. Une étoile clignotait sur l'eau limoneuse de la Marne, où des barques amarrées par leurs chaînes à des pieux se profilaient dans des vapeurs bleuâtres. Une espèce d'échelle conduisait en bas vers la berge et de l'autre côté, cachée par des feuillages, une hostellerie dont on n'apercevait que l'ample couverture d'ardoise, faisait entendre des airs de danse amplifiés par un *pick-up*.

— Georges! Où es-tu?

Il était assis sur un banc près de la fenêtre d'une chambre et regardait le paysage comme s'il lui était familier. Or, il n'avait jamais eu l'occasion d'errer dans ces parages, surtout en pareille compagnie. Cela lui rappelait de lointaines escapades dont le souvenir néanmoins manquait de précision. L'air du *pick-up*, sur l'autre rive, avait beau par instants éveiller dans sa mémoire des impressions qu'il était sûr d'avoir autrefois ressenties, il y avait entre cette période de sa vie et son existence actuelle comme un voile qu'il était incapable de soulever.

— Mais je suis là, répondit-il.

La Rouquine, qui avait déjà bu deux pastis, devenait expansive. Elle

parlait à Fathi d'Antoine et refusait d'admettre qu'il fût indispensable de se déranger pour lui.

— Penses-tu, protestait-elle tandis que Georges prenait place au guéridon, nous envoyer le crochet par Brunoy? Il doute de rien. C'est trente ou trente-cinq kilomètres. Et, vraiment, je m'en ressens pas.

— Laisse tomber! coupa Jojo. Tu veux bien?

Il tendit un verre à Georges qui, sans méfiance, le porta à ses lèvres et en absorba une gorgée.

— Ah! là là, dites. Ça brûle! fit-il ingénument.

La façon dont Jojo lui décocha un oblique coup d'œil de blâme le fit rougir jusqu'aux oreilles.

— Quoi? s'étonna Marlène. — Et elle éclata de rire tout en cueillant de ses longs ongles rouges la dernière chesterfield du paquet. — Faut t'y faire. Allez, hop! vide ton glass.

Georges s'exécuta et se sentit soudain grandi dans son estime. En effet, pour la première fois, il osa regarder Marlène en face.

— Mais bravo! dit celle-ci.

Il s'enquit avec assurance :

— Vous parliez de Brunoy?

— Pourquoi pas? riposta Jojo. Tu connais?

Georges baissa les yeux puis les releva sur Marlène et les garda fixés un moment dans les siens. Il dit enfin, au prix d'un grand effort :

— Oui, bien sûr, je connais.

Mais il ne savait plus au juste s'il se trompait ou non : la lueur qui s'était produite dans sa mémoire venait subitement de s'éteindre. Il avait cependant eu le temps d'entrevoir, comme à la clarté d'un éclair, les tonnelles des villas de la rue des Vallées et les canots aux couleurs vives sur l'Yerre, entre les saules. Etait-ce possible? N'allait-il plus jamais se souvenir de rien? Sans Jojo qui l'avait déconcerté par sa question, il serait peut-être parvenu à sortir de la nuit, mais voilà, il ne pouvait plus. Il avait perdu le fil qui le reliait à ces images et se sentit près de pleurer.

— Fathi, soulève tes charmes! dit alors gentiment la Rouquine pour dissiper le malaise qui menaçait de se prolonger. Il serait temps qu'on casse la graine.

— Quand il vous plaira, messieurs-dames, répondit le Marseillais. Potage, cèpes à la bordelaise, carré de porc, salade, fromage, pâtisseries.

— Des frites avec le porc?

— Té, pour sûr, bonne mère! Et vous verrez, exquises.

Marlène entraîna Georges et l'installa près d'elle, à sa droite, dans un angle du restaurant où le couvert était dressé. Il n'y avait qu'eux dans la salle, mais Fathi, pour créer « l'ambiance » comme il disait, mit en marche un piano mécanique dont le mouvement se déclencha puis, se hâtant vers la cuisine, il agita ses casseroles en chantant à tue-tête :

Oh! ma belle Marseille,
Ville de mes amours...

Jojo servit à boire. Il avait l'air préoccupé.

— Qu'est-ce qu'on fait avec Antoine? demanda la Rouquine.

— On ira, dit Jojo.

Georges se garda de prendre part à la conversation. Il n'ignorait plus cependant que pour se rendre chez Antoine, il fallait aller à Brunoy, mais la lueur qui s'était faite dans son cerveau quand on avait prononcé le nom de cette localité ne se produisit plus. D'ailleurs, à quoi bon s'en soucier? Georges n'existait que par Jojo et quelle que fût la décision que prenait celui-ci, il y souscrivait à l'avance aveuglément. Une sorte de magnétisme s'était, dès le premier contact, établi secrètement entre eux. La peur qu'avait eue Georges du coup de revolver dans le bar de la rue de la Roquette, puis son affolement au cours de la bagarre des peintres, n'étaient point les seuls motifs déterminants de son état actuel. Une première fois, après l'enterrement de sa mère, Georges s'était enfui de sa famille et cette fugue à quoi les siens évitaient de faire allusion les avait enfin décidés à le mettre pensionnaire à l'École des Roches où il devait précisément retourner cette année, à la reprise des cours. A trois semaines de la rentrée, rien n'aurait laissé prévoir que Georges s'échapperait ainsi qu'il l'avait déjà fait. Sa dissimulation empêchait toute crainte à ce sujet. Et pourtant, durant les vacances qu'il passa dans la vaste demeure où son père s'était installé, près de Fontainebleau, il eût suffi d'un peu de surveillance pour s'apercevoir de l'angoisse, chaque jour grandissante, dans laquelle il se débattait. Plusieurs cambriolages qui venaient d'avoir lieu dans la région l'obsédaient, l'empêchaient de dormir. Georges en parlait parfois au garde dont les rondes nocturnes parvenaient seules à l'apaiser quand ce dernier, à heures fixes, faisait craquer sous ses semelles le gravier de la cour.

— Soyez tranquille, lui affirmait cet homme en désignant son fusil de chasse. J'ai double charge de chevrotines et je tire pas mal. Quant à Lola — ici, ma fille! — c'est une brave chienne qu'a peur de rien.

— Oui, je sais, disait Georges. Mais toutes ces histoires qu'on lit dans les journaux, tous ces crimes... on ne peut donc y mettre fin?

Une ancienne femme de chambre qu'il avait toujours connue dans la maison, partageait ses appréhensions.

— Vous, au moins, monsieur Georges, lui confia-t-elle un soir qu'elle faisait la couverture, vous risquez rien aux Roches. Y a trop de monde tandis qu'ici, durant l'hiver, on n'est point des fois rassuré.

— Penses-tu!

— Comme je vous le dis, monsieur Georges. C'est tout bandits et vagabonds qui traînent les routes et courent les bois. On a beau se rembucher à l'abri des verrous, ils s'en moquent bien, eux autres! Une échelle contre un mur, ils s'amènent par les toits.

Le jeune garçon était sensible à ces déprimantes confidences : elles lui communiquaient des terreurs enfantines lorsque la nuit, parfois, la chienne aboyait dans le parc. Il écoutait alors Lola jusqu'à ce que le

garde la rappelât, penaude, et l'aidât par des flatteries à chasser les fantômes que la bête avait cru flairer.

Quatre ou cinq coups de feu tirés à l'aube dans une propriété voisine achevèrent, par la suite, de bouleverser Georges qui, pieds nus, derrière ses persiennes attendait qu'ils se rapprochassent. Il était persuadé qu'une nuit ou l'autre, son tour viendrait d'être obligé de se défendre contre des malfaiteurs et comme, le lendemain, aucune explication ne fut fournie sur la cause de cette fusillade, il l'entoura d'un tel mystère qu'il faillit partir, le soir même, pour n'avoir plus à craindre qu'elle se reproduisît.

— Ça doit être mon collègue, lui dit le garde. Avec ses pièges à explosifs, un lapin les aura fait sauter. Vous parlez d'une pétarade!

Georges, naturellement, ne se rangea point à cet avis. Il eut l'air, malgré tout, d'admettre que le garde était bien renseigné, mais déjà, sans qu'il s'en ouvrît à quiconque, sa résolution était prise. Des récits d'autrefois dont il avait gardé le goût morbide, le portaient à s'imaginer son départ, furtif, à travers bois. Le souvenir de sa première fugue l'y incitait. Et, bien que les gendarmes l'eussent ramené chez ses parents, il éprouvait la conviction qu'il saurait bien, cette fois, leur échapper.

— Et bien! Georges, lui reprocha son père en le voyant à table oublier de se servir. Où sommes-nous? Dans la lune?

— Oh! pas du tout, répondit-il très vite. Je pensais. Je réfléchissais...

Sa sœur, Gisèle, affecta de l'ignorer. Elle n'était pas du même lit et, depuis la mort de sa mère remariée en secondes noces au riche industriel qu'était le père de Georges, elle considérait ce dernier un peu comme un intrus. M. Desvignes, non plus, ne trouvait pas toujours grâce devant ses yeux. Bien sûr, il avait *son* usine, il gagnait de l'argent mais pour Gisèle de Blèche, qu'est-ce que l'argent, vraiment, représentait? Une fille de sa naissance ne se devait point d'en faire cas. Celui qu'elle gaspillait pour ses toilettes lui semblait dû, en raison de la mésalliance contractée par sa pauvre mère. Or, malgré les grosses notes que réglait ponctuellement M. Desvignes chez les grands couturiers, le bottier à la mode et les meilleures modistes, Gisèle n'avait encore pu se marier. Aucun des prétendants rencontrés dans le milieu de l'industriel ne lui semblait digne d'obtenir sa main. Elle en souffrait plus qu'elle n'en daignait convenir. A vingt-cinq ans, son célibat tournait positivement au veuvage. Et Georges qui, naïvement, lui avait un jour demandé quand elle déciderait de célébrer ses fiançailles, s'était attiré, sur-le-champ, une réplique si cinglante qu'il ne s'y risquait plus.

Cela créait entre eux une constante et sournoise animosité dont le jeune garçon avait pris son parti sans que son père tentât de la dissiper. C'était un homme timide qui cependant n'avait accepté d'épouser qu'*in extremis* la chanteuse d'opérette dont Georges était le fils.

— A quoi peux-tu penser? reprit doucement M. Desvignes. Aux

Roches? Voyons, tu as grandement le temps. Nous ne sommes que le 20 septembre.

— Non, père. Je ne pense pas aux Roches.

— Mais à quoi donc? fit avec étonnement M. Desvignes.

Gisèle plaça son mot.

— Il n'en sait rien lui-même, dit-elle d'un air suave. Il suffit de le regarder pour s'en apercevoir.

— C'est ce que nous verrons! riposta Georges.

Et il était resté sur cette phrase ambiguë non sans l'accompagner d'un petit rire de tête dont il savait que sa demi-sœur serait exaspérée.

— Allons, Georges! S'il te plaît!

L'incident semblait clos, mais ce rappel à l'ordre l'ayant cruellement offensé, le jeune homme prétexta qu'il n'était point d'humeur à supporter les perfidies de Gisèle et il s'enferma dans sa chambre en proclamant à haute voix qu'il ne descendrait pas dîner.

— Autant me traiter de crétin! se répéta-t-il devant sa glace. Et mon père n'intervient que pour me donner tort. Par exemple! Un crétin!

Vers le soir, la vieille femme de chambre tenta mais vainement de ramener Georges à une notion plus saine de la réalité. Celui-ci l'envoya bouler. Il ne concevait point que son père fût si faible en présence de Gisèle. Aussi, tant pis! C'était son dernier mot. Tout à coup une détresse poignante l'envahit. Loin de se reprocher sa résolution de fuir, il en rejeta sur son père la responsabilité. On le chassait de cette maison! On l'obligeait à la quitter. C'était atroce! L'idée qu'il serait prochainement réduit à ses faibles ressources l'attendrit jusqu'aux larmes. Il pleura plus d'une heure, la tête enfouie dans l'oreiller en accusant M. Desvignes de le contraindre à rompre pour toujours avec lui. Non. Il n'écrirait pas à ce malheureux homme afin de le consoler, comme il en avait eu tout d'abord l'intention. Rien. Pas une ligne! L'absence serait son châtiment. Et tandis qu'il se forgeait d'aussi misérables excuses, il se voyait gagnant à pied, par la forêt, la route puis la gare de Fontainebleau et grimpant fiévreusement dans le train de Paris.

Il était plus de minuit quand le jeune garçon décida finalement de mettre à exécution son projet. Une somme qu'il tenait en réserve s'élevait à près de soixante-quinze mille francs. Il l'enfouit dans son portefeuille après s'être débarrassé des papiers qui auraient pu servir à l'identifier et avoir arraché la toile que les tailleurs cousent à l'intérieur des poches pour indiquer la date et le numéro d'ordre de leur fabrication. Cela fait, Georges se sentit mieux : il se donna un dernier coup de peigne et se dirigea vers la porte lorsqu'en bas, dans la cour, le roulement d'une voiture qui, soudain s'arrêta, le fit revenir en arrière ; il entr'ouvrit sa fenêtre et regarda par les lamelles des persiennes. La cour était déserte. Un clair de lune intense y réverbérait sa lumière. Pourtant, c'était bien une voiture que Georges venait, à l'instant même, d'entendre s'avancer prudemment sur le gravier puis s'immobiliser dans un profond silence. Le

cœur battant, il descendit l'escalier de sa chambre, traversa le vestibule et, sur la pointe des pieds, se glissa hors de la maison. Longeant les murs pour que le crissement du gravier sous ses pas ne révélât point sa présence, Georges contourna l'aile du bâtiment occupé par son père et s'engagea dans une allée. A travers le feuillage, il aperçut le toit d'ardoises et la façade de briques de la vieille demeure. Tout le monde y devait dormir dans la paix effarante de cette nuit étrange. Cependant c'était bien la pulsation d'un moteur au ralenti qu'on percevait. Georges s'abrita sous des fusains. Nul doute. Une voiture était là, dissimulée peut-être par un magnolia dont les énormes feuilles grasses brillaient et brusquement, après un long détour qu'il effectua sans bruit, le jeune homme découvrit une camionnette qui stationnait, feux éteints, dans l'ombre d'un petit bois de chênes. Instinctivement Georges attendit qu'un coup de feu terminât l'aventure, mais le garde devait ronfler à poings fermés dans son logis près de la grille. Ce n'était pas l'heure de sa ronde. Georges tenta de crier, d'appeler au secours : aucun son ne sortit de sa gorge et il dut assister, en témoin impuissant, au chargement de la camionnette où trois ombres rapidement entassaient des fourrures, des vêtements, du linge et des paquets plus lourds qui devaient contenir des objets de valeur et de l'argenterie.

La vitesse à laquelle s'exécutait ce chargement aurait dû faire comprendre à Georges qu'il était vraisemblablement victime d'une hallucination, mais il n'y songeait guère. Enfin, sous le couvert des branches, la camionnette démarra, très lentement d'abord puis plus vite à mesure qu'elle se rapprochait de la porte du parc où le double vantail s'ouvrit et se referma sans que les gonds rouillés fissent entendre le moindre grincement.

Georges essaya de la rejoindre.

— Ah! c'est donc vous qui rôdez par ici, dit soudain une voix calme. Bonsoir!

Lola vint lui lécher innocemment les mains.

— Qu'y a-t-il? Que se passe-t-il? s'informa Georges haletant. Vous avez vu?

Le garde leva les yeux vers le ciel et répondit paisiblement :

— Le vent tourne à la pluie, monsieur Georges. Que voulez-vous : un clair de lune pareil, pour la saison, c'était trop beau.

III

En galant homme, Fathi qui, depuis un moment, tournait autour de la table en aidant au service, offrit le champagne. Marlène ne s'y opposa point. Elle aimait boire et Jojo qui le savait, se promit de ne pas répondre à cette politesse par une seconde bouteille, de crainte que la Rouquine n'en réclamât une troisième et ne cédât ensuite, en présence de Georges, à de trop tendres épanchements. Néanmoins, il acquiesça d'un léger signe

de tête à la proposition de Fathi puis, soudain, alla prendre l'air sur la terrasse. Georges le vit, à travers les carreaux, qui regardait dans la direction par laquelle eux-mêmes étaient venus.

— Faudrait pas qu'il s'énerve, dit l'aubergiste.

Quelques minutes plus tard, Jojo reprit sa place à table et consulta l'heure à sa montre-bracelet.

— Tu me fais peine! lui murmura Fathi. Ce n'est pas raisonnable.

Georges, à qui Marlène tendit une coupe, en absorba cette fois le contenu sans que la jeune femme eût besoin d'insister.

— Et toi, Jojo? Pas soif?

— Marre!

— Mais puisque je t'ai dit qu'ils sont d'accord pour cette nuit, attendons. Et buvons! conseilla philosophiquement le Marseillais. Bonne mère, si je devais chaque fois qu'ils promettent d'être exacts et qu'ils ne le sont pas, me biler comme tu fais, la vie ne serait plus possible! Et pourtant si je risque?... Tu présumes.

D'un doigt qu'il posa sur ses lèvres, Jojo lui ordonna d'endiguer le flot de confidences dont il allait les submerger puis grommela :

— Et pour tout arranger, ce sacré nom de Dieu de clair de lune! C'est la poisse : de quoi se faire repérer.

— Comment ça? répliqua Marlène. Nous n'avons pas le droit de dîner au *Beau Rivage*?

— Naturellement... Toi, tu bois; tu t'en fous.

— Fais-moi plaisir.

— Non.

Georges ouvrit de grands yeux. Il n'aurait jamais supposé que Jojo pût rabrouer Marlène alors qu'elle lui parlait sur un ton aussi engageant. Cela le déconcertait. A son tour, il quitta la table et par discrétion affecta de faire les cent pas le long de l'eau pour laisser à la discussion le temps de se terminer. La lune étincelait. Fixés à leurs amarres, les canots s'échelonnaient le long de la berge. Georges les compta puis, ne s'expliquant pas la mauvaise humeur de Jojo, il finit par s'asseoir sur le banc près de la fenêtre où, tout à l'heure, on l'avait appelé au moment du pastis. La toiture de l'hostellerie qui émergeait en face d'un bouquet d'arbres, brillait comme un miroir mais par manque de clients, sans doute, on avait coupé le *pick-up* et un silence baroque succédait aux claironnants accords du jazz qui, trois quarts d'heure auparavant, troublaient la douceur de la nuit. De sa place, sous les tilleuls, Georges apercevait au loin les lumières des maisons disséminées par la campagne où, parfois, des chiens aboyaient. La voix de Marlène s'entendait également avec une merveilleuse et troublante précision : celle de Jojo lui répondait.

— Si c'est ce que tu cherches, gronda-t-elle, te gêne pas. Continue!

— Hé! que non, fit le Marseillais.

La Rouquine eut un rire.

— Qu'il est mauvais! reprit-elle. D'abord, qu'est-ce que je cherche? Moi! Fathi est témoin. Rien de mal. Au contraire!

L'aubergiste, ne sachant à qui donner raison, dut recourir à l'intervention du piano mécanique dont il déclencha le mouvement : une espèce d'explosion se produisit et, sur un air de valse lente de l'époque 1900, l'ombre où se tenait Georges fut traversée par cette plainte :

Tu seras toujours mon amant
Et je crois en toi comme au bonheur suprême.

Puis au bout d'un instant, la musique s'arrêta pile et Fathi s'écria :

— Voyons, Jojo, sois pas fada!

— Mais, constate : comme par hasard, elle est noire!

— Ma belle gueule, supplia Marlène sans se décourager. Tu ne veux pas? Non? Jamais? Plus jamais?

Georges fut sur le point d'aller voir si vraiment la Rouquine était ivre, mais à peine s'était-il levé qu'il se rassit car la porte de la chambre s'ouvrait derrière lui et il comprit que le couple y faisait irruption.

— Allume! dit Jojo. Ce que tu es barbe quand tu as bu!

— O ma gueule, dis! ma gueule...

— Et les autres qui vont rappliquer?

— On a tout le temps. Écoute (elle dut lui parler à l'oreille car Georges ne perçut pas un traître mot de ce qu'elle disait). Tu veux bien, s' pas? Tu ne me traiteras plus comme tout à l'heure devant Fathi? Il m'dégoûte, ce gros lard. Mais tu t'en fous. Tu t'en balances. Pourvu qu'on ne dérange pas ta coiffure et qu'on ne touche pas à ta jolie cravate... Ah! là, là, tu laisses faire. Ça ne te plaît donc pas que je sois toujours aussi mordue pour toi?

La chambre demeurait plongée dans l'obscurité, mais Georges n'avait nul besoin de lumière pour reconstituer la scène qui se déroulait si près de lui.

Une chaise qu'on renversa provoqua un grand bruit dans sa chute.

— Je t'ai pourtant dit d'allumer, gronda Jojo.

— Non. Donne la main, je vais te conduire.

Georges se retourna. L'idée que le couple — ou tout au moins Jojo — pouvait l'apercevoir, lui était odieuse. A sa gauche, passé les tilleuls, le chemin du bord de l'eau s'étendait sans qu'une ombre en voilât la perspective. Le jeune garçon songea qu'il eût été mieux inspiré de rester près de la Marne et d'y faire les cent pas quand il aperçut, feux éteints, une camionnette se dirigeant à toute allure vers l'endroit où il se tenait. Sa première impression fut que le conducteur devait avoir l'habitude des lieux pour rouler aussi vite sur cette piste étroite car, en dépit du clair de lune, son parcours le long de la rivière n'était point sans danger.

Au même instant, Fathi se montra sur le seuil du restaurant et, les

mains dans les poches, attendit que le véhicule eût bloqué ses freins sous les arbres pour s'en rapprocher discrètement.

Trois hommes sautèrent du siège.

— Mieux vaut tard que jamais! constata l'aubergiste qui, durant un moment, scruta des yeux la nuit claire afin de s'assurer qu'aucune poursuite n'était à redouter.

Les trois hommes pénétrèrent à l'intérieur du *Beau Rivage* et se firent servir du vin rouge.

— Et Jojo? dit l'un deux.

— Voilà! Voilà! répliqua ce dernier qui surgit de la chambre en vérifiant machinalement son nœud de cravate. Tout est en règle?

Il alla s'assurer du contenu de la camionnette et revint vers le conducteur qui lui fournit le détail des marchandises qu'il transportait.

— Faudrait voir à se grouiller! leur annonça Fathi.

Georges tenta de se mettre sur ses jambes mais il y renonça tant il ressentait d'émotion à la vue de cette voiture dont la présence le fascinait.

— Tiens, c'est toi? dit une voix derrière lui. C'était bien toi?

Il reconnut Marlène qui, dans le cadre obscur de la croisée, allumait une nouvelle cigarette.

— On rentre, n'est-ce pas? s'informa-t-il.

La Rouquine l'écœurait. Il se leva du banc.

— Oui, minute, dit Jojo qui s'avançait dans l'ombre avec les trois hommes et Fathi.

En un instant, deux trains de pneus d'auto, tout neufs, douze paniers de champagne, trois jambons et plusieurs caisses de boîtes de conserves américaines furent descendus et rangés dans la cave du pavillon. Fathi sortit plusieurs liasses de billets de ses poches et les distribua rapidement aux trois hommes qui, sans éprouver le besoin de compter, les enfouirent dans les leurs. Puis Jojo déboucha du hangar au volant de la Ford et fit entendre un sifflement.

— Allez, dit-il en ouvrant la portière à Marlène, on y va?

***

Une seconde surprise attendait Georges au cours de cette nuit car, après être allé jusqu'au château de Gros-Bois, Jojo prit à main droite la direction d'un second château, puis dévala par une pente à gauche au bas de laquelle il arrêta sa voiture devant la porte d'une bicoque qui paraissait abandonnée.

— Pas la peine que je t'accompagne. Fais vite, dit Marlène. J'aime autant qu't'y ailles seul.

Antoine devait guetter l'arrivée de la Ford : la porte s'entrebâilla.

— Feignant! lui reprocha Jojo. Faut venir jusqu'ici pour qu'on s'explique.

— J'y peux rien, répondit Antoine. Rends-toi compte. Impossible de me servir du vélo.

Georges le vit à la clarté d'une ampoule qui pendait du plafond au bout d'un fil : il avait un bras en écharpe.

— Marlène! appela Jojo.

Elle aussi avait vu qu'Antoine était blessé, mais cela ne semblait nullement l'émouvoir.

— Vas-tu te grouiller? ordonna Jojo qui maintenait la porte ouverte.

— C'est bon, j'y vais.

Georges la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle eût franchi le seuil et disparu à l'intérieur de la bicoque.

Aussitôt une discussion très vive s'engagea entre les deux hommes.

— Tu n'avais pas à t'en mêler de ça! tonna la voix de Jojo. Des gars comme toi n'ont qu'à exécuter mes ordres. Sinon...

Puis la voix de la Rouquine établit sur un ton de pitié insultante :

— T'as voulu faire du zèle...

— Et je te l'avais défendu, dit à nouveau Jojo. Maintenant, on est grillés pour un bout de temps sur le chantier. Et pourquoi, nom de Dieu? Veux-tu me dire?

Antoine se confondit en excuses pleurnichardes.

— Emmenez-moi! gémit-il. Je sais où me planquer. Chez ma frangine; elle me cachera.

Jojo dut consulter Marlène sur cette proposition et finalement accepter de déposer Antoine à l'adresse qu'il indiquait. En effet, Jojo grogna sans enthousiasme :

— Eh! bien, prends tes affaires. Et boucle-la, n'est-ce pas? Tu t'amènes?

Georges vit Marlène accourir vers la Ford et se glisser à côté de lui. Jojo, suivi d'Antoine qui portait un carton, fit ensuite monter le blessé à la place qu'occupait la jeune femme, puis l'auto démarra sans que personne ne soufflât mot jusqu'à ce qu'elle stoppât silencieusement en bordure d'un trottoir dans une rue déserte de Villeneuve-Saint-Georges afin de débarquer Antoine qui, sur un vague merci, s'éloigna le long des maisons.

— Ah! celui-là! grommela Jojo en passant ses vitesses. Pas de danger qu'on le ratatine.

— Ça va! coupa Marlène pour le rappeler à plus de discrétion.

Georges ne sourcilla point. La présence de Marlène dans le fond de la voiture ne lui causait aucun plaisir. Il se laissait bercer par le roulement de la Ford, mais la vision d'Antoine le poursuivait : celle d'un homme pesant et coiffé d'une casquette de drap noir à visière de cuir verni comme en portent les employés des gares : et la capote à boutons blancs.

IV

La première pensée de Georges, en s'éveillant le lendemain, fut pour la maîtresse de Jojo et il se reprocha d'avoir pris congé d'elle avec une brusquerie qui révélait trop bien sa déception. Qu'avait-il pu, pourtant, attendre de la Rouquine? L'existence qu'elle menait, ses relations avec les amis de Jojo et son penchant pour la boisson en faisaient une créature dont la séduction se dissipait d'elle-même pour peu qu'on l'eût subie. Georges se revit au fond de la Ford puis chez Fathi quand Marlène l'avait invité à finir son pastis. Tout allait alors pour le mieux. Georges s'était laissé prendre au charme, mais celui-ci s'était rompu au moment où la jeune femme avait entraîné Jojo dans la chambre.

— Ça ne te plaît donc pas que je sois toujours aussi mordue pour toi? avait-elle demandé.

Jamais l'adolescent n'aurait imaginé qu'une femme pût se comporter de la sorte.

— Non, non! fit-il avec l'innocence de son âge. Une chienne!

Cependant, il entrait dans sa répulsion une part de jalousie qu'il se refusait encore à reconnaître, bien qu'il sût parfaitement de quoi il retournait. Comme les tout jeunes gens, il avait cru que la Rouquine s'intéressait à lui et qu'il profiterait de ces heureuses dispositions pour la conquérir sans trop de mal, et force lui était, finalement, de convenir qu'il avait échoué.

— Bah! se dit-il. Tant pis!

Et il commença sa toilette tandis que la mère de Jojo lui criait à travers une cloison qu'elle s'absentait durant une heure afin de se rendre au marché.

Le ronflement des autobus, des camions et des taxis qui circulaient sous sa fenêtre, en ébranlant l'immeuble de petites vibrations, ajoutait au plaisir qu'éprouvait le jeune homme d'avoir renoncé à Marlène, une sorte de profond, de voluptueux apaisement. Un rayon de soleil poudroyait dans la chambre. Georges se pencha par la fenêtre et aperçut en bas entre les façades grises un corbillard de première classe chargé de fleurs que suivaient une quinzaine de voitures en train de remonter la rue. La vue de ce cortège n'attrista nullement Georges. Il admira les gerbes et les couronnes et sans s'y attarder davantage, se demanda si Jojo passerait le prendre pour déjeuner. L'idée que M. Desvignes devait avoir alerté la police ne lui effleura pas l'esprit. Toutefois, par un rapprochement avec ce mort qu'on emmenait au Père-Lachaise, il en vint à se dire que l'auteur de ses jours aurait pour ses obsèques un cortège identique à celui qui se déployait sous ses yeux. Cela non plus ne l'attrista d'aucune manière. Puis le corbillard se perdit dans le flot trépidant des véhicules et l'image — que Georges s'était faite de son père sur le char funèbre — s'effaça rapidement.

— Le pauvre! songea-t-il.

Ce n'était point par sécheresse de cœur que Georges se comportait ainsi. Trois ans plus tôt, l'enterrement de sa mère l'avait plongé dans un état d'étrange passivité qu'on avait tout d'abord taxé d'indifférence, de monstrueux détachement. On eût dit qu'un écran s'était interposé entre la morte et lui. Par la même rue de la Roquette, il avait toutefois accompagné la malheureuse jusqu'au caveau de famille où il savait qu'un jour il reposerait et c'était le surlendemain de cette pénible cérémonie qu'il avait pris la fuite à la consternation de l'infortuné M. Desvignes qui n'y comprenait encore rien..

Chez Georges, une image chassait l'autre. Ainsi celle de madame Laloi l'avait vivement frappé, la veille. Puis celle de Jojo s'était si brutalement imposée à son esprit qu'elle y régnait toujours en maîtresse absolue. Quant à celle de Marlène dont il avait enregistré la sensuelle fascination, elle s'était émoussée très vite à la suite de la déception que cette fille lui avait infligée. Le reste ne comptait pas. Même Antoine, dont le bras en écharpe, le dos voûté et la pesante silhouette l'avaient curieusement intrigué... Georges n'y pensait plus ou presque : il s'était perdu dans la nuit.

— Hello, petite tête! appela Jojo en tambourinant à la porte.

Georges s'empressa d'ouvrir.

— Bien dormi?

— Oui, très bien.

Jojo semblait d'excellente humeur. Il arborait sur une chemise bleu-ciel, un ravissant nœud papillon, jaune bouton d'or.

— Allez, dit-il, la Marlène nous attend. Saute un peu. Et plus vite! C'est elle qu'a voulu que je monte te chercher. Seulement j'ai l'idée de l'épater un coup.

Georges se tint sur ses gardes.

— Voilà, reprit gaîment Jojo. — Il tira de l'armoire un vêtement couleur bois de rose à raies rouge-brique et le déposa sur le lit. — Enfile ces fringues : elles doivent t'aller. Montre un peu voir? Pas mal! T'es beau gosse. Et n'oublie pas la chouette petite cravate, tout soie, que je viens de t'acheter.

— Elle n'ira pas, dit Georges en s'efforçant de percer les intentions de Jojo. Trop claire!

Sans discuter, Jojo la lui noua autour du cou.

— Tu piges rien, affirma-t-il avec autorité. Rien de rien. Et la preuve : tiens? Vise-toi. T'es pas bath?

Georges fut sur le point d'enlever la cravate, mais il ne pouvait point résister à Jojo et, d'un air sombre, il lui emboîta le pas sans se faire d'illusion sur l'effet qu'il allait produire.

Madame Laloi, qu'ils croisèrent dans le vestibule au moment où elle revenait de ses courses, n'en crut pas honnêtement sa vue.

— Seigneur Dieu! s'exclama-t-elle. C'est pourtant vrai! On jurerait que me voilà maintenant deux Georges au lieu d'un!

Jojo eut un ricanement de triomphe.

— Et alors! dit-il, t'en fais pas.

Marlène, qu'ils rejoignirent au « tabac » de la Bastille, se montra plus subtile dans son appréciation. Pour elle, c'était moins deux Georges que deux Jojos qu'elle voyait s'avancer vers sa table où ils prirent place à ses côtés.

— Va falloir que je ne me goure pas, dit-elle en s'adressant à Georges.

— Quoi! protesta Jojo. Te gourer? Pas si vite.

— Oh! tiens, coupure! répondit-elle en passant tendrement son bras sous celui de son amant. C'est à lui que je parlais en croyant que c'était à toi. Pas ma faute! Aussi, quelle idée de l'avoir sapé avec ton joli costard rose à raies? Tu te souviens? Le jour que tu l'as mis pour la première fois, on se connaissait de la veille... et tu m'as eue, d'autor! tellement il t'allait bien.

Elle caressa l'étoffe du bout des doigts.

— A lui aussi il lui va bien, murmura-t-elle d'un air songeur.

Jojo regarda Georges qui, ne sachant comment se tirer d'affaire, repoussa la main de la Rouquine et dit en manière d'excuse :

— Je vous en prie, ne l'abîmez pas!

— Oh! chéri, riposta la jeune femme. N'aie crainte. J'ai pourtant le droit d'y toucher. Pas? Jojo?

— Non, dit ce dernier.

Puis il cligna de l'œil au garçon, lui tendit un billet et donna, joyeusement, le signal du départ.

Durant l'après-midi qu'ils passèrent en partie dans un cinéma des Boulevards, Marlène fut plusieurs fois tentée de promener ses doigts sur le tissu du « costard rose à raies ». Qui pouvait la priver de ce plaisir? Elle se rappela, dans le noir, le goût qu'elle avait eu pour ce vêtement dont son amant s'était débarrassé en hâte sur le dossier d'une chaise, avant de la rejoindre au lit. Un peu plus tard, tandis que Jojo procédait à des ablutions, elle s'était approchée de la chaise et y avait rangé soigneusement le costume de façon qu'il ne prît pas de faux plis. Et cela lui était resté comme un souvenir qu'elle associait avec délices à celui de leur première nuit. Si Jojo avait eu du tact, il ne se serait pas permis d'affubler Georges de cette relique : c'en était une pour elle. Et peut-être davantage : un contact, une présence qui lui mettaient des fourmillements au bout des doigts. Or Jojo n'avait pas de tact. Il n'en avait même jamais eu. A quoi bon? Il était trop joli garçon pour en avoir besoin. Son unique préoccupation était de prouver à Marlène qu'elle pouvait s'en remettre à lui. En effet, une première série d'opérations qui consistaient à transporter d'Aubervilliers dans la bicoque d'Antoine des marchandises qu'un tiers se chargeait d'écouler, lui avait assez vite permis d'amasser la somme nécessaire à l'achat de la Ford dans laquelle il se déplaçait. Marlène était

la femme d'Antoine : elle l'avait épousé pendant l'occupation et poussé par la suite à délester certains wagons qu'il convoyait en précipitant la nuit sur le ballast des colis qu'une équipe avait, à des points de repère, mission de recueillir. Durant un temps, le gros Fathi avait appartenu lui aussi à l'équipe, puis il s'en était retiré pour s'installer au *Beau Rivage* où il se livrait désormais pour son compte à de plus lucratives opérations. Ainsi, grâce à Marlène qui l'avait introduit dans la bande, Jojo s'était-il imposé rapidement par ses airs de commandement et l'élégance de sa personne. On l'enviait d'être l'amant de Marlène. La façon dont il la traitait les éblouissait tous et bien qu'on s'attendît parfois à ce que la jeune femme se regimbât, force était réellement d'admettre qu'il avait la manière de la tenir comme il voulait. Le sang-froid dont il faisait preuve dans les coups durs, son esprit de décision, son courage lui valaient également d'être obéi. Antoine lui-même ne pipait mot. Il acceptait que Jojo fût l'amant de sa femme et bien qu'il en souffrît souvent de façon manifeste, il était obligé de convenir qu'un gars de cette trempe méritait qu'on ne « le » discutât pas.

Georges, naturellement, ignorait les raisons du prestige de Jojo. Néanmoins, il le subissait sans tenter de s'en affranchir. Jamais l'idée ne lui serait venue que Jojo devait tout à Marlène et qu'en définitive c'était celle-ci qui menait le jeu. Le peu de cas qu'elle avait fait de sa froideur absurde de la veille lui démontrait qu'elle était femme à dédaigner les apparences.

— Qu'est-ce qu'on fait à présent? questionna-t-elle à la sortie du cinéma.

— J'ai rancart, dit Jojo.

— Et on se retrouve?

— Au Delta. Dix-neuf heures. Ça peut?

— Bien, fit Marlène.

Georges serra la main de Jojo et attendit le cœur battant que la jeune femme décidât de l'emploi de leur temps.

— Allez! dit-elle. Tu viens?

Un émoi juvénile s'empara de lui. C'était la première fois qu'il se trouvait seul avec la Rouquine et il se demanda comment cela se terminerait quand il s'aperçut dans la glace d'une devanture et se sentit moins emprunté. Le « costard rose à raies » et la cravate neuve dont il avait craint au début qu'elle ne fût trop voyante, lui seyaient mieux qu'il ne l'eût cru. Il s'y était habitué et quoique son image lui semblât différente de celle qu'il se formait de sa personne, elle ne le choqua plus autant.

— Après tout, se dit-il, Jojo avait raison.

Marlène avec sa jupe à plis, ses chaussures de daim blanc, son sac de même couleur et sa blouse à damiers jaunes et noirs ne l'intimidait plus. Elle fumait comme toujours une chesterfield. Ses cheveux roux qu'elle portait haut bouclés sur le devant et flottants par derrière, lui prêtaient une grâce que le feu sombre de ses prunelles rendait encore

plus attirante. Des passants la dévisageaient, s'arrêtaient, puis se retournaient, hésitants à l'idée de rebrousser chemin, mais la Rouquine ne leur accordait aucune chance d'exécuter leur manœuvre. La façon dont elle les toisait, sa démarche souple à côté de Georges, déconcertaient les plus entreprenants.

Ils arrivèrent bientôt place de l'Opéra et la traversèrent pour s'asseoir à la terrasse du Café de la Paix. Les officiers, anglais, américains, y étaient installés parmi des Argentins, des Égyptiens, des Suédois en civil et tous semblaient si résolus à tenter l'aventure qu'aucune femme ne leur était indifférente.

— Des caves! dit Marlène en se penchant vers Georges.

— Non. Pas tous, répliqua le garçon qui prenait note de leur commande. Faut même faire gaffe.

— Quoi? dit Georges.

Il n'avait pas saisi le sens du terme que sa compagne venait d'employer mais que le garçon avait compris et cela l'humilia. Marlène, probablement, avait voulu signifier qu'aucun de leurs voisins ne méritait d'être pris en considération, car le mot avait eu, sur ses lèvres, une intonation péjorative. Georges en déduisit que s'il ignorait ce que représentait un « cave », il n'en était pas un puisque Marlène s'exhibait avec lui. Le « costard rose à raies » interdisait toute équivoque. Est-ce qu'un garçon pareillement vêtu pouvait avoir réellement l'air d'un « cave »? Georges se rengorgea. Peu après il régla les consommations et laissa sur le guéridon un pourboire royal dont Marlène ne lui tint aucun gré.

— Hein? s'enquit-il. Trop peu?

— Non, laisse, répliqua-t-elle. N'attige pas.

Il régnait sur le boulevard une atmosphère de sensuelle complicité qui allumait dans le regard des femmes un éclat que le jeune garçon s'émerveillait de découvrir. Marlène en semblait éprouver elle-même une griserie. Georges lui prit le bras.

— Et maintenant? dit-il.

Elle crut qu'il allait proposer de se rendre dans un hôtel de la rue Godot-de-Maurois et la façon dont elle attendit en se serrant à lui troubla Georges, au point qu'il perdit contenance.

— Il n'est que six heures! dit la Rouquine.

— Oui, six.

— Alors?

Il répondit, de peur de se méprendre sur les intentions de Marlène :

— Marchons un peu. C'est si bon dans cette foule d'être seuls, d'aller ainsi, nous deux, rien que nous deux... ensemble.

— Hé, dis voir, ça se chante, ton boniment! fit Marlène dépitée. Seulement, quand je l'entendais autrefois dans les cours, j'avais changé le texte.

Elle fredonna :

Nous deux, rien que nous... trois
l'âme ravie

— Comment trois ?

— C'est la vie ! riposta-t-elle en lui lâchant le bras pour tirer de son sac une cigarette.

Aussitôt Georges actionna son briquet et lui tendit du feu.

— N'est-ce pas, s'informa-t-il, vous voulez parler de Jojo ?

Elle aspira une bouffée de sa chesterfield puis lui reprit le bras avec une brusquerie dont il ne comprit pas la cause.

— Tel que je le connais, Jojo, dit alors la Rouquine, il doit se marrer à l'idée que pendant son absence, il reste — et comment ! — entre nous.

— Mais, c'est grotesque. Il sait qu'il n'arrivera rien.

— Nous le savons aussi, conclut Marlène. Seulement comme je le lui ai fait observer ce matin, au Tabac, j'arrive pas à piger pourquoi il t'a refilé son plus joli costume. Ou c'est un fou, ou il cache quelque chose.

— Il a voulu vous épater, répondit naïvement Georges. Du moins, c'est ce qu'il a prétendu. Moi, vous pensez, je ne tiens pas spécialement à porter ses frusques, j'ai les miennes... d'un bon tailleur.

Marlène éclata de rire.

— Ça, fit-elle, m'épater !

Et passant lentement ses doigts sur le revers du veston bois de rose, elle en palpa l'étoffe et son rire s'arrêta.

***

Jojo, qui avait rangé sa voiture sous les platanes du boulevard, aborda le couple d'un air jovial :

— Alors, dit-il. Pas trop crevés ?

— Si, répliqua du tac au tac Marlène. On ne tient plus sur les quilles. T'aurais pu nous accorder une heure de mieux. Je ne m'en serais pas plainte.

Jojo commanda un vin blanc.

— Ah ! les poules, confia-t-il à Georges. Toutes les mêmes. Suffit qu'on lâche les commandes, elles s'emballent.

— Et ton rancart ?

— Ça boume, oui. Dans la poche, dit Jojo.

Il absorba d'un trait le contenu de son verre, étala un billet de cinq mille sur le marbre, ramassa la monnaie et tendit au serveur deux coupures de dix francs.

Georges comprit qu'il avait été ridicule avec son pourboire du Café de la Paix et le mot « cave » lui revint à l'esprit, mais il se garda d'y risquer la moindre allusion et se dépêcha de monter dans la Ford, tandis que la jeune femme s'installait, sans un mot, à sa place habituelle.

— On va se taper la tête chez Bob, décréta noblement Jojo. Tout le monde est d'accord ? Pas d'objection ?

C'était un nouveau restaurant battant neuf de la rue de Paradis et, durant le trajet qu'il effectua très vite, comme à son habitude, Jojo crut devoir expliquer, avec force détails, qu'il avait mis plusieurs « liasses » dans l'affaire par amitié pour le patron.

— Qui ça, Bob? lui jeta Marlène agacée. Un hareng de ton genre?

— S'il te plaît : un ancien! rectifia Jojo sans attacher d'autre importance à cette désobligeante insinuation.

Le repas fut somptueux et l'addition, d'ailleurs, ne manqua point d'en souligner le lustre, mais Jojo ne regardant point à la dépense, invita Bob à prendre une fine à leur table. Marlène qui avait bu pour éviter de faire une scène à son amant, se montrait plus affable. Cependant, avant qu'elle fût grise, Jojo la ramena vers la Ford et prévint Georges qu'ils allaient le déposer à la Bastille. Pas question, ce soir-là, d'écluser le « der » chez Fathi.

— Seulement, dit Jojo au moment où Georges s'apprêtait à sauter sur le trottoir, n'oublie pas le colis qu'est près de toi sur la banquette. Tu le remettras à ma daronne. C'est du beurre, un litre d'huile, du riz, du chocolat, du sucre, est-ce que je sais! des chaussons! Depuis le temps qu'elle me tanne avec ces chaussons! Bonsoir!

Georges prit le colis et grimpa les étages.

Madame Laloi n'était pas couchée.

— De la part de Jojo, dit Georges qui déposa le paquet sur une chaise.

— Ah! Oui. Très bien. Merci, fit la vieille. Mon Georges, vous voyez? Un peu fou si l'on veut, mais bon cœur. Ce n'est pas lui qui laisserait jamais sa vieille maman manquer de rien.

V

Il y avait plus d'une semaine que Georges habitait rue de la Roquette et les recherches dont il faisait l'objet à la Préfecture de Police n'étaient point encore parvenues à l'y dépister. « *Taille : un mètre soixante-sept* — mentionnait sa fiche individuelle — *cheveux et sourcils : noirs ; yeux : clairs ; visage : ovale ; teint : mat* ». On avait ajouté : *complet veston bleu marine, cravate rouge écarlate, chaussures jaunes*, et, entre parenthèses : *mocassins*.

C'était à peu de chose près le signalement de Jojo, sauf les yeux que celui-ci avait marron. La ressemblance s'arrêtait là. Autant Georges conservait parfois de gaucherie et de timidité, autant l'autre en était cyniquement dépourvu. Il suffisait de les voir ensemble pour être frappé du contraste. Cependant, à mesure que Georges subissait l'influence de Jojo, il éprouvait le sentiment de se libérer d'anciennes entraves qui, sous des apparences de bonne éducation, l'avaient empêché jusqu'ici de se laisser aller au penchant qu'il avait toujours eu pour la pègre dont il

recherchait et subissait le charme, sous la pluie, dans une atmosphère oppressante de rêve, d'envoûtement.

Un exemplaire de *Bubu* qu'un de ses condisciples des Roches lui avait prêté acheva de l'intoxiquer. Sous prétexte de se procurer divers ouvrages dont il avait besoin pour ses études, Georges s'était un beau soir dirigé vers le boulevard Saint-Michel, puis avait obliqué dans la direction du quartier Saint-Séverin où, sans mot dire, à l'angle de la rue de la Harpe et d'une des petites rues qui conduisent à l'église, une femme l'avait agrippé par la manche de son imperméable. Georges s'était laissé faire. Trois jours plus tard, la femme le vit revenir. C'était le soir, à la même heure. Les lumières de la rue stagnaient dans une brume roussâtre qui brouillait le haut des maisons. Un globe de verre dépoli qu'on avait allumé, en raison de la brume, pendait au-dessus de l'entrée. Georges, le cœur battant, escalada des marches, se trouva dans une chambre. Désormais, chaque fois qu'il se rendait aux Roches ou qu'il en revenait, le jeune garçon accourait rue de la Harpe.

— T'auras qu'à demander après Berthe, lui avait dit cette créature.

C'était tout ce qu'il savait d'elle : un prénom qui, sans doute, n'était pas le sien, mais cela n'importait guère. Pourvu qu'il la trouvât à sa place habituelle, Georges ressentait un si grand trouble qu'il en rêvait la nuit. Le climat de la chambre l'emplissait de délices ; il lui semblait avoir toujours habité cette chambre dont les meubles vulgaires, les vieux rideaux de reps fané et le feu de coke dans une grille l'éblouissaient. Une sensation presque analogue l'avait accueilli chez Jojo. Georges en savourait un poignant dépaysement. Il savait que le lit dans lequel il couchait ne lui appartenait pas, que le costume déposé sur une chaise était un vêtement prêté et, pour compléter l'illusion, il se voyait mêlé à toutes sortes d'aventures dont le sens même lui échappait. Loin d'essayer de découvrir la raison pour laquelle il se trouvait dans ce milieu, il s'appliquait surtout à se l'assimiler. La seule ombre au tableau consistait dans le complexe d'infériorité qui le privait de ses moyens auprès de la Rouquine. Et pourtant si Jojo — comme il s'en rendait compte obscurément — lui barrait la route chaque fois qu'il tentait d'opérer un retour sur lui-même, il se devait de reconnaître que la jeune femme ne s'y opposait pas. Certes, l'idée de se comporter envers elle ainsi qu'il l'avait fait tant de fois avec Berthe, ne lui serait pas venue, mais c'était grâce à elle que Georges recouvrait par instants la notion des choses, tout au moins sur le plan où il les concevait.

De son côté, Marlène n'avait pas encore défini pour quelles fins son amant la laissait si souvent tête à tête avec Georges. Elle avait cru d'abord qu'une rivale était à l'origine de ces absences, mais le compteur kilométrique l'avait contrainte à constater que la Ford ne demeurait point stationnaire durant que Jojo s'éclipsait.

— Laisse tomber, répondait-il quand sa maîtresse tentait d'en appren-

dre davantage. Je t'affranchirai bientôt si tout se goupille comme je pense. Et ne t'en fais pas : la belle vie!

Antoine l'accompagnait dans ses déplacements : un Antoine taciturne que sa blessure n'empêchait plus de prendre les ordres. Il s'amenait par un train du matin et regagnait Villeneuve après avoir dîné dans un bistrot des environs de la gare sans jamais suggérer qu'on le raccompagnât. Sa participation aux sorties de Jojo rassérénait Marlène : elle savait qu'Antoine — pour rancunier qu'il fût — ne se serait pas prêté à une passade quelconque de la part de Jojo. Il avait trop le sens des responsabilités pour tolérer que l'amant de sa femme tentât de se soustraire à celles qu'il avait assumées. Avec lui, rien à craindre : s'il avait toléré que Marlène l'eût quitté pour Jojo, c'était d'abord « question bisness ». Cependant, il n'admettait pas que cette demi-rupture dégénérât, ainsi qu'il le redoutait, en béguins. Antoine possédait, en effet, ce qu'il est convenu d'appeler de « la mentalité » et, « régulier » à sa manière, il voyait sans plaisir le couple « s'augmenter » d'un troisième personnage dont la présence l'assombrissait.

— J'aime autant t'avertir, dit-il un soir d'un air dur à Marlène, que si je passe la main pour Jojo, avec l'autre ça ne va plus.

— Depuis quand ai-je besoin de ton consentement?

Il la regarda fixement dans les yeux.

— Compris?

— Non, mais tu visionnes? J'agirai comme il me plaira.

— Si j'accepte...

Ils se trouvaient à la porte d'un bar et Marlène, pour ne point provoquer d'esclandre, avait jugé prudent d'accompagner son mari jusqu'aux escaliers du métro le plus proche. Quand elle revint, Jojo et Georges l'attendaient près de la voiture et, sans fournir d'explication, elle avait repris sa place sur le siège avant puis claqua la portière d'un coup sec.

— Qu'est-ce que c'est? fit Jojo?

— Rien, dit-elle. Tu te rends compte!

— Quoi?

— Jaloux!

Jojo n'insista pas : il mit la Ford en marche et durant le trajet qui les séparait de la Marne où Fathi leur avait promis une brandade de morue « avé de la fine huile d'olive », il ne cessa de siffloter entre ses dents.

Un clair de lune hallucinant brillait sur la campagne. Georges se souvint du parc et de la camionnette-fantôme mais à l'image de celle-ci se substituait celle dont le chargement avait été mis, sous ses yeux, à l'abri dans une cave du *Beau Rivage* et le jeune garçon se perdait dans une telle confusion qu'il n'arrivait plus à savoir où il était.

— Allez, vivement! lui dit Jojo tandis que Marlène descendait de la Ford. Terminus!

Un cabriolet de grand luxe était rangé sous les tilleuls.

— Vise un peu, fit Marlène avec admiration. Tu parles d'une mécanique!

— Oui, plutôt, approuva Jojo en s'approchant de la voiture.

Il appela Fathi.

— C'est à qui, la bagnole? s'informa-t-il.

Le Marseillais s'entoura de mystère puis, brusquement, pouffa de rire et cria :

— Alexis!

Alexis quitta le bar et se dirigea vers la terrasse en découvrant dans un sourire, qui représentait au poids de l'or une fortune, le « travail » qu'un dentiste de Montmartre venait de lui confectionner.

C'était un homme trapu, très brun, d'une quarantaine d'années, dont l'élégance tranchait sur la mise toujours plus ou moins négligée de Fathi. Ses chaussures de croco étincelaient.

— Compliments! fit Jojo qui désigna le cabriolet. Tu te mets bien.

— Oui, dit l'autre.

Fathi crut adroit d'insinuer :

— Au prix que t'as dû la payer, t'aurais eu tort de ne pas choisir.

En véritable Corse, Alexis ne supportait point la plaisanterie.

— Hé! porc! riposta-t-il. De quoi te mêles-tu? J'ai mon goût. Toi le tien : ils ne vont pas ensemble.

Toutefois, il salua Marlène avec une courtoisie de la plus flatteuse correction.

— Et monsieur?

— Un ami, dit Jojo qui, pour ne point demeurer en reste, présenta Georges.

— Enchanté, dit le Corse sans daigner attacher d'importance au jeune garçon.

Marlène fit asseoir Georges à côté d'elle afin de prouver qu'il n'était pas de trop. On servit le pastis. On en servit même plusieurs tournées et la conversation subitement prit un tour animé. Georges ne comptait pas, n'existait pas. L'ayant jugé dès le premier coup d'œil, Alexis affectait de ne point s'adresser à lui quand il parlait. Quant à Jojo, il avait l'air si radieux de se trouver en compagnie du Corse que Marlène en pouvait profiter pour boire sans crainte de s'attirer la moindre réflexion. Alexis était, en effet, dans le coup que, depuis une dizaine de jours, Jojo projetait d'exécuter avec Antoine. Or, en véritable caïd, le Corse n'avait pas pour habitude de se déranger. Jojo l'avait vu l'avant-veille à Barbès, et tous deux s'étaient mis d'accord sur la date à laquelle l'équipe se déplacerait. Est-ce que l'affaire n'allait plus avoir lieu?

— Viens un peu voir à la cuisine, dit Fathi.

Jojo le suivit.

— Ton type, lui apprit alors le Marseillais, j'ai l'idée qu'Alexis ne tient pas à ce qu'il soit dans le circuit.

— Et après?

— Pas plus lui que Marlène.

— Mais d'accord! Tu ne voudrais tout de même pas que je revienne sur ma parole?

— Enfin, grogna Fathi. J'y ai causé à Alexis et j'ai comme l'impression...

Le Corse les rejoignit.

— Ce n'est pas un travail à la manque, dit-il. On est quatre! Pas d'embrouille!

— Non, répondit Jojo.

— Eh bien! s'informa le Marseillais, qu'est-ce que tu t'embarrasses d'un môme comme celui-là? Une fois affranchi, on n'en aura que des empoisonnements.

— Qui ça? Lui? Affranchi?

— *Va be!* trancha le Corse.

Fathi héla son garçon.

— Dresse la table au fond, près du bar, lui ordonna-t-il. Et pour le champe, de ma réserve, à moi!

Durant ce temps, Marlène qui avait entraîné Georges sur la terrasse, essayait de surprendre ce qui se tramait à la cuisine, mais Alexis s'en aperçut : il fronça les sourcils.

— Je l'aurais perdu dans la voiture, fit alors à voix haute la Rouquine.

Georges ouvrit la portière de la Ford et s'assura que le briquet de la jeune femme n'avait point, par hasard, glissé le long du siège.

— Je l'avais tout à l'heure, insista-t-elle, pour que les trois hommes l'entendissent. Le trouves-tu?

— Non, dit Georges en retournant consciencieusement le tapis que Marlène avait eu sous les pieds. Rien, nulle part.

Il remit le tapis en place et demanda :

— Qu'est-ce que c'est, Alexis?

Marlène s'abstint de répondre.

— Tu le connais?

— Je le connais sans le connaître, dit enfin la Rouquine. T'occupe pas.

Georges se redressa et buta contre le banc sur lequel il était assis l'autre soir lorsque Jojo et sa maîtresse avaient fait irruption dans la chambre.

— Allez! dit-il, en se frottant la jambe, raconte!

— Mais je ne sais pas. Je ne comprends pas.

Se jetant brusquement sur elle, il la saisit par les épaules et l'obligea sans lui fournir d'explications à s'asseoir près de lui sur le banc.

— Mais tu es fou! protesta la Rouquine. Fais attention : Jojo va venir.

— Qu'il vienne! riposta Georges. Il faut d'abord que tu comprennes comme on est bien ici pour voir ce qui se passe à l'intérieur. Rappelle-toi, j'étais aux meilleures loges et je n'ai pas perdu un... souffle de votre... conversation. Tu es ignoble.

Elle tenta de se dégager mais n'y parvenant point, changea de tactique et lui saisit une main qu'elle porta à ses lèvres.

— Georges! soupira-t-elle.

Il la laissa l'embrasser. Et soudain, sous le coup d'une émotion violente :

— Non, non! dit-il. Tu me dégoûtes.

La bouche de Marlène s'écrasa sur la sienne et la caresse qu'elle lui coula l'emplit d'un tel émerveillement que son étreinte se relâcha.

— Maintenant, vite, dit la Rouquine en se mettant debout. Le voilà!

— Eh! bien, leur annonça Jojo. On vous attend. A table!

— Ah! répondit Georges, tandis que Marlène s'éclipsait en allumant une chesterfield à la flamme du briquet qu'elle n'avait point, naturellement, perdu, c'est bon, voilà : j'arrive.

VI

Ce soir-là, quand Marlène prit place sur la banquette du Tabac de la Place Pigalle où elle lui avait fixé rendez-vous, Georges ne put s'empêcher d'éprouver un sentiment de gêne que la présence de la Rouquine ne parvint point à dissiper. Il s'était attendu à plus d'expansion de sa part mais en dépit de son sourire il crut découvrir chez Marlène une espèce de contrainte dont la cause lui échappait. C'était pourtant Marlène qui avait désigné le lieu de leur rencontre.

— Comment? Seule? dit-il.

— Comme tu vois : c'est une chance.

— En effet, approuva Georges sans conviction.

Ils descendirent la rue Pigalle où des matelots américains tiraient, avant de regagner leur base, une dernière bordée. Se tenant par le bras, ils zigzaguaient par files qui s'écroulaient parfois comme des rangées de cartes, avec des rires, des chants, des cris, des coups de sifflet.

La rue était mal éclairée. D'anciens fiacres en station près du *Bal Tabarin* surgissaient de l'obscurité à la clarté giclante des phares et de nombreux passants dont les silhouettes se détachaient sur les vitres embrasées des bars, avaient l'air par instant d'appartenir à un théâtre d'ombres où les casques blancs des hommes de la Military Police oscillaient au frôlement des Jeeps à ras de trottoir, comme des lanternes chinoises promenées au bout d'un bâton.

D'une façade à l'autre, un dais de brouillard s'était condensé sur la foule sans, pour cela, qu'on y vît mieux. En revanche, à mesure que les vapeurs s'épaississaient, le claironnement des jazz se répercutait au dehors avec tant de vigueur que la rue tout entière semblait être sur le point de se transformer en dancing. Et bientôt à hauteur du *Caveau Caucasien*, un vaste attroupement ralentit la circulation car d'une boîte vis-à-vis, des marins se précipitaient vers son antre en bondissant sur la chaussée avec des filles, tandis que les badauds s'agglomeraient comme à la foire pour admirer leurs contorsions.

— Ah! dis donc, les Ricains, qu'est-ce qu'ils ont comme biture! fit observer une vieille femme à une enfant de sept ans qu'elle tenait par la main. Tu les vois bien, n'est-ce pas?

— Oui, que je les vois. Ils s'amusent, répondit la gamine. Moi, quand je serai grande, je m'amuserai aussi avec eux. Pas, mémé?

La grand'mère paraissait ravie de posséder une petite fille aussi intelligente.

— A cet âge, constata-t-elle tout haut pour les voisins, ça raisonne déjà comme une femme. Allons, viens, ma chérie. Il faut aller dormir.

Un agent dégagea le passage.

— Et nous autres, dit Marlène, où va-t-on?

Georges prit à droite par la paisible rue de Douai, où l'idée que Jojo pouvait les suivre le fit tout à coup se retourner.

— Si c'est tout le plaisir que tu as d'être avec moi, protesta la Rouquine, j'aurais aussi bien fait de ne pas venir.

Il s'arrêta résolument, la saisit par la taille.

— Ah! dit-il. Je te demande pardon, mais pourquoi ne m'as-tu pas fait signe, depuis l'autre soir, chez Fathi?

— Impossible.

— Jojo se méfie de quelque chose?

— Oui et non.

— Et cette nuit?

— Il ne doit pas rentrer, répondit-elle évasivement.

Georges hocha la tête d'un air de doute et se retourna une seconde fois. La rue était déserte : les devantures baissées des magasins et les rares becs de gaz qui ponctuaient la perspective lui prêtaient un aspect lugubre.

— Es-tu bien sûre qu'il ne t'a pas tendu un piège? s'informa Georges. Il nous filerait, nous serions propres.

Pour unique réponse, Marlène l'attira dans le renfoncement d'une porte cochère et lui donna ses lèvres.

— Écoute, soupira-t-elle ensuite. Je connais un endroit où nous pourrons d'abord boire un peu de champagne. Du bon champagne. C'est au *Tralala*. Rien qu'une heure : le temps de vider une bouteille.

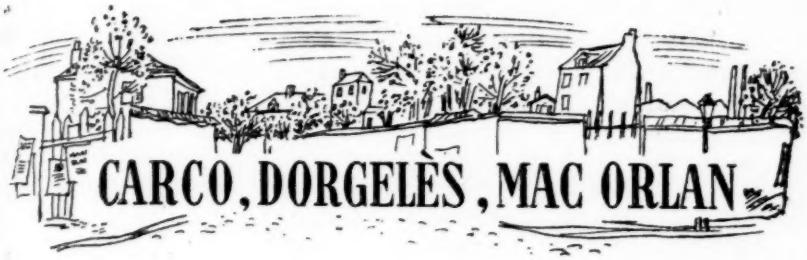
— Et après?

— Tu le demandes! s'exclama-t-elle en se collant à lui.

Elle eut un rire qui, malgré lui, assombrit Georges au souvenir du *Beau Rivage*, mais avant qu'il ait eu le temps de s'en rendre compte elle l'entraînait vers la rue Frochot où tous deux pénétrèrent à l'intérieur d'un bar dont les tapis boueux et les anciennes tentures contribuaient tant bien que mal à renforcer une atmosphère de clandestine intimité.

FRANCIS CARCO

(A suivre.)



DANS les années qui suivirent la guerre de 14, la légende de Carco était déjà formée. Déjà son seul nom évoquait des images de prostitution et de basse pègre, un boulevard désert le long des « fortifs », un bar dans l'arrière-salle duquel des individus en casquette jouent à la belote, une chambre d'hôtel garni dans un faubourg, un seau de toilette, un browning, une flaque de sang et, brochant sur le tout, le visage blafard d'une fille éclairé par un réverbère. Un roman de Carco, un type de Carco, une scène à la Carco, ces mots résumaient déjà tout un monde louche, toute une vie dangereuse et veule, toute une société en marge de l'autre, des mœurs, un langage, une conception de l'amour, un bonheur, une lâcheté spécifiquement réservés à ces messieurs et à ces dames du trottoir. Les thèmes adoptés par lui n'avaient pas laissé de rencontrer d'abord quelque résistance. Non point qu'on leur reprochât leur immoralité ; on les trouvait seulement un peu rebattus, on reprochait à Carco de ne venir qu'après Bruant, Méténier, Charles-Louis Philippe, Charles-Henry Hirsch et Montfort, de s'attarder dans un naturalisme qui semblait avoir dit son dernier mot. Carco ne se laissa pas détourner d'un champ d'études pour lequel il se sentait un attrait si vif, si naturel que c'était presque une vocation. On ne réalise bien que ce qu'on aime. Carco aimait à observer les « gens du milieu ». Un penchant profond l'y poussait, venu on ne sait d'où, car cet amateur passionné de la pègre est issu d'un milieu extrêmement bourgeois. Il persévéra donc et il fit bien, puisqu'il est arrivé à marquer de son nom tout un canton de la littérature. Aussi bien le renouveau de naturalisme et aussi d'amoralisme qu'avait entraîné la guerre ne fut pas sans influer sur sa réussite. Le goût de la névrose, du vice, de l'exceptionnel, du monstrueux, cette grande maladie morale qui s'est étendue sur l'Europe à partir de 14 et que les Allemands ont appelée une psychose, fut mis à profit plus ou moins consciemment, et en tout cas avec beaucoup d'art et de talent, par lui. *Mon Homme*, la pièce qu'en collaboration avec André Picard il fit jouer à la Renaissance par Georges Collin et Cora Laparcerie, remporta un succès qui, un quart de siècle

plus tard, apparaît comme caractéristique de la période d'après-guerre et de son atmosphère si différente de celle d'aujourd'hui. Après les cinq années de conformisme par lesquelles on venait de passer, une réaction violente se faisait sentir dans le sens contraire ; on éprouvait le besoin de vivre intensément, mais en même temps les sensibilités s'étaient émoussées, on recherchait les émotions brutales et les plaisirs crapuleux comme seuls capables de faire oublier les tristesses de la guerre. Un peu par manière de revanche contre la glorification des combattants bleu-horizon, la canaille du trottoir fut exaltée. Mistinguett, comme Carco, incarna d'une façon typique ce moment de l'histoire des mœurs. Les bons conseils ne manquèrent d'ailleurs pas à l'auteur de *La Rue :* « Assez de filles et d'apaches ! Assez d'argot ! Assez de gens du milieu ! Il y a une autre humanité que celle-là, plus intéressante et plus vraie ! Ne vous enlisez pas dans la pègre, etc., etc. » On oubliait, en donnant à Carco ces obligeants avertissements : 1° qu'un véritable artiste ne découpe pas délibérément dans la réalité environnante des morceaux à sa convenance ; ce n'est pas l'artiste qui choisit la matière de son œuvre, il ne fait qu'obéir à l'instinct qui lui désigne, qui lui fait apparaître sur l'écran de sa vision intérieure les linéaments obscurs des images que ce sera ensuite sa tâche de pousser à un accomplissement définitif ; 2° que pour les poètes, que ceux-ci écrivent en vers ou en prose, l'objet de la transposition n'est rien, ou du moins qu'il est peu de chose. Qu'importe le rameau de bois mort auquel s'accroche la cristallisation du sel, dans le récit de Stendhal, *le Rameau de Salzbourg*, point de départ de sa fameuse théorie de la cristallisation amoureuse ! Ce qui compte, ce sont les cristaux, c'est plus encore la lumière du soleil qui s'y réfracte en feux colorés. L'inspiration littéraire est aussi un phénomène de cristallisation. Sur l'anecdote, la sensibilité de l'auteur forme un dépôt de cristaux qui la transforme en une œuvre d'art étincelante et tout endiamantée.

Avant 14, Carco habitait quai aux Fleurs, en face de cette pointe de l'île Saint-Louis d'où je pouvais observer ses fenêtres à travers les branches des peupliers. Pour la durée de la guerre, il céda son appartement à Catherine Mansfield. Elle était une des ces Anglaises qu'on voit errer sous notre ciel, d'humeur un peu sauvage, étonnées, facilement froissées et mécontentes, dénigrantes, les nerfs à vif, éperdues de sentimentalité sans emploi, incapables de tenir en place et qui vont d'hôtel en hôtel, d'appartement meublé en appartement meublé, fumant, buvant, avides de s'étourdir, une de ces Anglaises qui ont beaucoup navigué, pris beaucoup de trains et de bateaux, à qui manque la solidité de ce que nous appelons grossièrement le plancher des vaches, à qui manque surtout cette éducation de femme d'intérieur que toutes les mères françaises donnent à leurs filles, une de ces Anglaises qui méprisent nos vertus casanières et bourgeoises, notre sens de l'économie et de la fixité, et ne remplacent cela que par beaucoup de caprice, de puérilité, de snobisme, d'engouements éphémères et absurdes, de rêves impossibles qu'elles prennent pour de l'idéa-

lisme et de l'amour de la poésie... Telle, envisagée de prime abord, semble bien avoir été Catherine Mansfield. Au fond elle a été mieux que cela. Elle a été réellement poète. Elle a été réellement malade. Elle a été réellement une fée.

La guerre finie, Carco s'installa quai du Louvre, puis rue de Douai, en plein centre de ce quartier Pigalle dont il faudra bien qu'un jour ou l'autre une rue porte son nom puisqu'il l'a si bien poétisé. C'était le plus beau temps des dîners du « Bassin de Radoub » — un dîner d'amis — où Carco rencontrait Mac Orlan, Dorgelès, Zavie, Tristan Derême. J'ai parlé de Zavie dans *le Pont des Saints-Pères*. Quant à Tristan Derême, je l'ai peu fréquenté en dehors du *Bassin*. Il hantait des milieux éloignés du mien. Je n'en goûtais pas moins sa gentillesse, son esprit, son érudition et sa facilité versificatrice. Il me faisait, je dois le dire, l'effet d'être demeuré très provincial et d'apporter dans la conduite de sa carrière une ingénuité retorse et une timidité très éveillée. Il n'était pas loquace, mais l'esprit ne lui manquait pas. Il s'était composé un personnage, une silhouette avec laquelle son petit chapeau rond et sa pipe s'accordaient très bien et dont il devait être très content, car il l'avait fait reproduire sur son papier à lettres. Si la mort ne l'avait pas si prématurément enlevé, sans doute serait-il allé à l'Académie : il y eût relevé la tradition de Banville que le génie de M. Paul Claudel a fait un peu délaisser.

***

Je n'ai gardé qu'un souvenir confus de mes premières rencontres avec Henri Béraud. Il m'avait écrit de Lyon pour me demander de collaborer à une petite revue qu'après *la Houle* et *l'Ours* il avait publiée avant la guerre et qu'il projetait de faire revivre : *Le septième Jour*. Assis à la terrasse du *Weber*, en compagnie de Deffoux qui devait devenir, lui aussi, un de ses grands amis, je relisais la missive de Béraud de qui le nom m'était inconnu. « Qu'en penses-tu ? » demandai-je à Deffoux en lui passant l'épître. L'accent en était très romantique. Deffoux la lut, me la rendit en faisant la moue, et nous parlâmes d'autre chose. Je ne répondis pas à Béraud et j'eus tort ; sa proposition méritait au moins un remerciement. C'est peu après qu'il parut à *l'Œuvre*, et en civil, selon toute vraisemblance, mais pourquoi ai-je conservé l'image d'un officier d'artillerie barbu et puissamment sanglé ?

Les articles de Béraud à *l'Œuvre* eurent tout de suite un tel succès que leur auteur soupçonna Téry d'en être jaloux. Soupçon plausible. La jalousie n'était pas le défaut le plus contestable de Téry. Toujours est-il que lorsque celui-ci fonda *Bonsoir* avec Jean Piot comme rédacteur en chef, Henri Béraud y eut la critique dramatique. Moi-même y pris la rubrique des échos et d'alors date l'amitié qui nous lie, Béraud et moi. Il s'était logé rue Rochechouart dans un grand atelier d'artiste et un loge-

ment de deux pièces qu'il avait remplis de ses livres, de ses tableaux, de ses bibelots, de ses pipes, et où tous ceux qui l'ont connu en ce temps-là sont allés le voir, l'entendre, l'admirer, s'ébaudir de sa verve, de sa drôlerie et de sa truculence. Un buste de Balzac en terre cuite n'était pas sans suggérer l'idée de quelque ressemblance physique entre l'auteur de *la Comédie humaine* et le maître de céans : le même poil, la même corpulence, le même dynamisme orageux, la même conception ténébreuse de la vie parisienne, le même partage du monde littéraire entre amis et ennemis, les mêmes besoins d'argent, la même existence nocturne. Il faut arrêter ici le parallèle. Par bien des côtés, Béraud s'opposait au grand homme dont il revendiquait le patronage, notamment par son amour du café, et j'entends non pas le breuvage ainsi nommé, de l'abus duquel Balzac mourut, mais le lieu où il se déguste. Balzac fuyait les cafés, repaires des journalistes moqueurs qu'il avait en exécration; Béraud, journaliste moqueur, y recevait chaque nuit une cour d'auditeurs. Sous ce rapport, Béraud n'était pas balzacien du tout ; il n'était pas non plus « salonnard », il n'était pas snob, il n'était pas conservateur, il était bon libéral, bon républicain, bon démocrate à la mode de 48. On s'attend peut-être que je lui reproche de ne pas l'être resté, mais je ne me sens pas le goût de rouvrir le procès d'un homme que je continue à considérer comme mon ami bien qu'il soit au bagne — au bagne de cette île de Ré où il avait sa propriété et où tant d'entre nous ont été reçus par lui. Je ne suis jamais allé l'y voir. Nous devions y réveillonner je ne sais plus quelle année et nous nous apprêtions à boucler nos valises lorsque dans le silence de la profonde nuit d'hiver je m'entendis appeler au téléphone : « On vous parle de l'île de Ré », me dit la téléphoniste et, en effet, je reconnus la voix de Béraud qui, bien que distincte, semblait me parvenir de l'autre bout du monde. « André, me dit-il, je tenais à te prévenir que je vous attends toujours pour le réveillon. Seulement, la pauvre Marthe est en train de mourir et sa mort risque de coïncider avec notre petit fête, ce qui, naturellement, rendrait celle-ci impossible. » Je m'empressai de lui répondre que, dans ces conditions, je préférais ne pas faire le voyage de Saint-Clément-des-Baleines et c'est ainsi que je ne suis jamais allé voir Béraud aux *Trois-Bicoques*. Marthe, qui mourut quelques jours après à La Rochelle, était l'être le plus effacé, le plus timide qu'on pût imaginer. Elle faisait de la peinture. A sa mémoire, Béraud a publié un recueil de textes qu'il avait demandés à ses amis. Ce geste touchant nous a révélé un côté de sa nature que nous n'avions pas toujours été à même de deviner sous ses allures tintamarresques du *Café Raoul*. Le café Raoul! Avant de s'installer à l'île de Ré, il y passait toutes les nuits, au milieu d'amis et de camarades que ses éblouissants discours tenaient suspendus jusqu'à l'aube. C'est à cette époque qu'il renouvela la polémique littéraire en menant contre André Gide et *la Nouvelle Revue française* la croisade des *Longues Figures*.

Sans abandonner l'île de Ré, il eut plus tard l'idée assez inattendue

d'aller retourner vivre à Lyon et il loua sur la colline qui fait face à la Croix-Rousse, de l'autre côté de la Saône, une vaste propriété de 14 hectares, le Val-Crécy, dont le parc — l'ancien parc de Roche-Cardon, célèbre par la fontaine près de laquelle Jean-Jacques vint se reposer sur un banc qui existe encore — descend en pente raide vers la rivière. Là j'ai passé plusieurs jours, et surtout plusieurs nuits, car, avec Béraud, c'est de passer les nuits qu'il s'agissait, qu'on en eût l'habitude ou non. Je l'ai comparé sommairement à Balzac. A Saint-Didier, au Mont-d'Or, il me fit penser à Flaubert, oui, à Flaubert, avec ses longues veillées de travail, son patient polissage d'épithètes, ses pipes, sa solitude, sa grande maison dominant la Saône. Béraud doit beaucoup à Flaubert. De tous les écrivains de son âge, il en est évidemment le continuateur le plus direct. Il a les mêmes préoccupations d'écriture visuelle et cadencée, le même sentiment tragi-comique de la destinée humaine, la même haine du bourgeois. Flaubert se moquait des bourgeois de Rouen : Béraud s'est déchaîné contre ceux de Lyon. Rouen a eu Flaubert, Lyon a eu Béraud. Deux grandes villes, deux maîtres artistes de la satire installés dans leur banlieue, les dominant, les guettant, les couvant d'un regard impitoyable.

Admirable oratoire pour un artiste que le Val-Crécy! Je me rappelle avoir dit à Béraud combien je l'enviais de vivre là dans une retraite que ne gâtait point la proximité d'une ville grandiose, mystérieuse, impénétrable. J'aimais déjà beaucoup Lyon, Béraud me le fit aimer davantage. Nous montâmes à Fourvières ensemble, ensemble nous contemplâmes les quais aux mille fenêtres dans lesquelles brillait l'or du couchant. C'était un dimanche. De la ville muette et baignée d'une lumière lourde, un peu huileuse, se dégageait une impression d'immobilité, je dirai : d'irréalité analogue à celle d'une peinture. A la nuit tombée, dans son haut cabinet dont le vitrage encadrait la Croix-Rousse toute ponctuée de feux, Béraud, devant qui je résumais, non sans enthousiasme, mes impressions de la journée, murmura en bourrant sa pipe : « Évidemment, c'est une ville splendide et je m'y sens profondément, irrémédiablement attaché, mais quel dommage qu'à Lyon il y ait les Lyonnais! » Sous l'occupation, j'entendis souvent dire à Lyon, il m'a été souvent affirmé que Béraud ne nourrissait tant de haine contre ses compatriotes qu'à cause de leur esprit de caste. Fils de boulanger, il en avait beaucoup souffert. Il doit y avoir du vrai dans cette explication, mais j'ai tellement entendu dire du mal des soyeux lyonnais par des Lyonnais, et même par des soyeux qui n'avaient pas les mêmes raisons que Béraud d'en vouloir à leurs semblables, que j'ai fini, tout en tenant compte de nombreuses exceptions que j'ai eu la chance de pouvoir constater moi-même, par donner raison à l'auteur de *Ciel de Suie*.

J'avais été le témoin d'Apollinaire contre le peintre Ottmann. Je le fus de Béraud contre Maurice Martin du Gard et Jacques Guenne. Un entrefilet anonyme avait paru en première page des *Nouvelles littéraires*, qui, sans nommer Béraud, le désignait assez clairement. Il se jugea offensé

et me chargea en même temps que Pierre Bonardi de demander aux deux directeurs des *Nouvelles*, tenus par lui comme responsables de l'entrefilet injurieux, rétractation ou réparation par les armes. Maurice Martin du Gard choisit comme témoins Marcel Boulenger et André Chaumeix. C'eût été à ceux-ci de se déranger pour venir à notre rendez-vous. Pierre Bonardi ayant commis l'erreur d'accepter au *Cercle interallié* le rendez-vous de Marcel Boulenger, celui-ci nous reçut dans un salon de lecture du premier étage, où le fait d'être chez lui, joint à sa grande expérience de ce genre d'affaires, nous plaça tout de suite, Bonardi et moi, dans un certain état d'infériorité. Dès les premiers mots, toutefois, Boulenger nous déclara qu'il eût mieux aimé se faire couper le poignet — et il nous le montrait, ce poignet, auquel était attaché une belle gourmette d'or — que d'accompagner un ami sur le terrain pour un différend aussi futile. Nous approuvâmes cette façon de voir et la rédaction du procès-verbal se fit sans trop de difficultés. Elle fut interrompue par un incident silencieux dont je me souviens comme si j'y avais assisté hier. Tandis que les quatre témoins se livraient à leur petit travail de rédaction, assez minutieux et assez délicat, ma foi, un membre du cercle entra et, s'asseyant à un guéridon, commença de lire les journaux. C'était son droit, puisque rien n'indiquait que ce salon nous eût été réservé. Tel ne devait pas être l'avis de Marcel Boulenger qui se retourna sur sa chaise et se mit à considérer fixement l'intrus. Ou bien celui-ci ne s'aperçut pas tout de suite du manège, ou bien il le tint d'abord pour négligeable. Deux ou trois minutes s'écoulèrent donc ainsi, Boulenger dévisageant insolemment l'inconnu et celui-ci continuant sa lecture. La situation allait devenir intolérable quand l'homme adopta le parti de replier ses journaux et de s'en aller, et nous reprîmes notre discussion sans un mot de commentaire. Il est certain qu'à la place de Boulenger je me serais levé et aurais prié le plus poliment possible le fâcheux de nous laisser seuls dans le salon.

Jacques Guenne avait chargé de le représenter André Rouveyre et Édouard Champion. Cette fois, le rendez-vous fut donné dans ma bibliothèque, avenue de Tokio. Ayant fait servir une bouteille de porto, je m'attendais que les pourparlers fussent menés dans une atmosphère de parfaite entente et d'amitié, mais je ne connaissais pas encore très bien mon Rouveyre : il se révéla le témoin le plus ergotant qu'on eût jamais vu. Si Béraud et Jacques Guenne n'allèrent pas s'entr'égorger au Parc des Princes ou à l'étang de Villebon, ce ne fut pas sa faute.

Puisque nous sommes sur le chapitre des duels, j'ajouterai qu'à la même époque je fus le témoin d'André Salmon contre Claude Roger-Marx, chez qui nous tombâmes un lundi de Pentecôte, après le déjeuner, au milieu d'une réunion de famille. J'avais bien préparé l'entrevue. « Cette affaire, dis-je au critique d'art de *la Nouvelle Revue française*, est trop légère pour que vous preniez la peine de déranger deux de vos amis. Nous allons l'arranger ensemble. Asseyez-vous et rédigez-nous une lettre où vous affirmerez que votre intention n'a jamais été d'offenser

André Salmon? Cela nous suffira. » Claude Roger-Marx s'assit et, sous ma dictée que je feignis d'improviser, écrivit une lettre que j'avais préparée et apprise par cœur avant de venir chez lui. Cette petite supercherie eut pour l'amour-propre de Salmon un résultat très satisfaisant.

Avec Deffoux, Béraud, Benoît, Dorgelès, Carco, Tristan Derême, Robert Dieudonné, Emile Zavie, René Bizet, Pierre Mac Orlan et André Warnod, je faisais donc partie du *Bassin de Radoub*, qui se tenait alors dans les restaurants du quartier de l'Opéra ou du Palais-Royal et dont le secrétariat était assuré par Zavie. On y dépensait beaucoup d'esprit, un vrai gaspillage, et en pure perte. C'était à celui qui, sans l'écouter, couperait le plus vite la parole à l'autre pour placer son anecdote. Le ton de la conversation était toujours très élevé. Avec Zavie et Deffoux, je comptais, je crois, parmi les moins bavards, mais je ne m'en amusais que mieux du spectacle offert par cette réunion d'écrivains faisant feu de toute leur artillerie pour s'imposer silence les uns aux autres. Je me rappelle une anecdote assez drôlatique racontée par Mac Orlan. Chéron, ancien ministre de la Guerre et lui assistaient côte à côte, mêlés aux badauds, à l'entrée des troupes françaises dans Strasbourg. S'avancèrent les zouaves : « Vivent les Turcos! s'écria Chéron. — Je vous demande pardon, monsieur, lui fit observer poliment Mac Orlan, ce sont les zouaves. — Ah! vous croyez? — J'en suis sûr. — Eh bien, vivent les zouaves! » S'avança la Légion étrangère : « Vivent les vitriers! cria Chéron. — Je vous demande pardon, c'est la Légion. — Vous croyez? Eh bien, vive la Légion! » S'avancèrent les spahis : « Vivent les chasseurs d'Afrique! — Je vous demande pardon, ce sont les spahis. — Enfin, monsieur, qui êtes-vous donc vous-même? — Je suis Mac Orlan. — Et moi, je suis Chéron! » Et ils s'accolèrent chaleureusement.

M. Clément Vautel ayant annoncé qu'il allait tirer une pièce en cinq actes de *Candide*, les membres du *Bassin de Radoub* envoyèrent aux journaux une note annonçant leur intention de tirer un roman de l'adaptation de M. Vautel. Tel était l'esprit du *Bassin*.

***

Je connaissais Roland Dorgelès depuis qu'en 1913 il m'avait remplacé à *l'Homme libre* de Clemenceau, dans la rubrique des échos. A la première époque du *Bassin de Radoub*, il habitait rue Camille-Tahan, derrière l'Hippodrome, dans une maison voisine de celle de Jehan Rictus. Je ne me rappelle de son appartement montmartrois qu'un chapelet accroché au mur, dans la pièce où il travaillait. Il avait dépouillé le rapin à cape romantique et à gilets multicolores qu'il avait été au *Lapin agile*, il n'était plus non plus l'humoriste frondeur qui avait monté la farce de Boronali pour ridiculiser la mauvaise peinture d'avant-garde. Le succès triomphal des *Croix de Bois* avait transformé son personnage et placé ses ambitions

sur un plan supérieur. D'écrivain satirique et humoriste, de mystificateur, de reporter, de chasseur de faits-divers, il était devenu un auteur sérieux et à gros tirages. Il ne s'en faisait pas accroire pour cela et le ton de la plus franche camaraderie était resté le sien. Il l'est toujours. Son humeur explosive n'a guère changé non plus. Il aurait été homme à se faire tuer sur une barricade s'il avait eu vingt ans en 1830, en 1848, en 1871. Dieu merci, ce protestataire-né est venu trop tard dans un monde trop vieux, d'où cet air de fauve en cage et de rageur à froid qu'il a encore quelquefois, allant et venant, les narines pincées, le front pâle, les pupilles en vrille. Il finit toujours par se contenir et son indignation s'apaise en paroles que ponctue finalement un grand éclat de rire. L'explosion annoncée n'est au bout du compte qu'une explosion de bon sens. Toutefois, à la première occasion, son tempérament l'emportera de nouveau, et il s'indignera contre la méchanceté, la bêtise ou la muflerie contemporaines avec une violence que l'âge et l'expérience ne calmeront sans doute jamais. Le jour où il ne menacera plus de mettre le feu aux quatre coins de Paris sous prétexte que l'humanité se compose en majeure partie d'imbéciles et de fripons, Dorgelès ne sera plus Dorgelès et tout le monde le déplorera ; ce jour est loin. Au demeurant, un travailleur scrupuleux et tourmenté, tendance qu'il n'est pas difficile de deviner sous ses allures fracassantes et qui prend sa revanche lorsqu'il est assis à sa table, devant une feuille blanche qu'il s'agit de noircir. Alors, son nez accuse son froncement et sa mèche tombe plus bas sur son front chargé de soucis. Conscient de ce qu'il doit à sa réputation, il veut être égal à lui-même, sinon supérieur, et son œuvre offre un bel exemple de volonté tendue et d'application sans défaillance. Il nourrit contre moi deux gros griefs : je n'aime pas assez Courteline, ni Montmartre. Léon Deffoux était de son avis sur Courteline et il y apportait une virulence et parfois une aigreur qui me surprenait toujours de la part de cet homme si pondéré, si ennemi des idées toutes faites.

Quant à Montmartre, il est vrai que je n'ai jamais réussi à m'y attacher. Mon quartier, c'est la Rive gauche, je m'y sens chez moi comme dans mon village, je m'y promènerais en sabots si c'était possible, j'y flânerais en négligé comme cela m'arrive autour de ma petite maison campagnarde.

Personne n'a mieux parlé que Léo Larguier de cette partie de la Rive gauche que délimitent au nord les quais entre le pont Neuf et le pont Royal, à l'Est les rues Dauphine et de l'Ancienne-Comédie, le carrefour de l'Odéon, la rue de Condé, la place de l'Odéon, au Midi les rues de Vaugirard et de l'Odéon jusqu'au boulevard Raspail et à la rue de Rennes, à l'Ouest le boulevard Raspail et la rue du Bac jusqu'à la Seine. C'est dans cette région, vaguement quadrilatérale, que se doit d'habiter l'amateur d'antiquités. Mais Léo Larguier lui assigne un domicile encore plus précis : entre le boulevard Saint-Germain et les quais, dans une maison qui date au moins du Roi-Citoyen. Il lui assigne en outre une tenue :

l'amateur portera des souliers solides et assez larges, dans lesquels il pourra mettre, en hiver, de bonnes chaussettes de laine : « Je le vois, ajoute Larguier, dans un paletot de montagnac bordé d'une mince tresse de soie, comme en portèrent les hommes qui eurent la chance de suivre la mode sous le Second Empire. » Il lui assigne même un âge : « L'amateur d'antiquités n'est pas nécessairement un vieux maniaque poussiéreux. Il a quarante ans, mais il ne paraît pas son âge, échappant, comme tous les spéculatifs, aux frottements du temps où il vit... » Dois-je compléter ce portrait? L'amateur d'antiquités est de haute taille et de puissante carrure. De son vaste chapeau Rembrandt débordent de longs cheveux, touffus, un peu ondulés, un peu grisonnants. De petits yeux, d'un beau feu noir, tournent sans cesse dans son visage épanoui, modelé d'un pouce généreux, et toujours rasé de fort près ; un mélange étonnant de Beethoven, de Balzac et de Hugo, ce visage, et la ressemblance s'augmente de celle du col et de la cravate. A la boutonnière un ruban rouge de demi-solde. A la main, un jonc également bonapartiste... Et l'amateur s'en va, le long des trottoirs bordés de magasins d'antiquités, un peu courbé par l'habitude de se pencher vers les bibelots. Sur la Rive gauche, sa silhouette romantique n'étonne même plus les épiciers. On est habitué à elle, on la connaît, elle fait partie du paysage ; c'est une « curiosité » qui se promène. Elle s'appelle Léo Larguier.

D'où il vous est évidemment permis de conclure que, dans *l'Après-midi chez l'Antiquaire*, monographie de l'amateur renouvelée d'un genre qui fit fureur en la première moitié du siècle dernier et dont le plus fameux échantillon demeure *l'Art de nouer sa Cravate*, de Balzac, Larguier s'est peint en personne, non sans un peu de narcissisme. Monographie, autobiographie, mais autobiographie assez transposée pour que d'autres amateurs puissent s'y reconnaître çà et là. Quelques-uns des traits notés par Larguier sont d'une extrême généralité : « La période la plus favorable de la brocante est celle qui est comprise entre le 1er et le 10 de chaque mois... » D'autres sont arbitraires : « L'amateur de choses anciennes n'a pas d'opinions politiques... »

L'amateur Léo Larguier s'est spécialisé dans la peinture : « Pour les meubles, dame! je ne m'y aventure guère. A part quelques petites tables que l'on sent poussées d'un jet, comme des fleurs, et qui ont une harmonie naturelle, une pure simplicité, je suis devant les grosses pièces comme devant un impénétrable mur... » Je ne conseillerai pas à un débutant de juger les petites tables d'après le critère de Léo Larguier, il s'exposerait à des mécomptes, rien n'étant plus traître, précisément, que ces petites tables « poussées d'un jet ». Mais où Larguier triomphe, c'est en peinture. Je l'ai vu chez lui, à son cinquième de la rue Saint-Benoît, au milieu de sa collection, dont il est à coup sûr le morceau le mieux venu, le plus plastique ; je l'ai vu parmi ses Bonington, ses Corot, ses Degas, ses Daubigny. Je l'ai vu élevant un petit verre de quetsche entre ses doigts de prélat et le vidant à la santé d'un certain sous-bois de Courbet. Impo-

sant à regarder, il l'était aussi à entendre, et je me demande si ses meilleurs poèmes ne sont pas ceux qu'il improvise ainsi, dans l'emportement de sa passion pour la peinture, pour « sa » peinture. « De toutes les toiles que j'ai ici, me dit-il, pas une qui m'ait coûté plus de 800 francs, et leur prix moyen tourne autour de 50. » Le poète se rengorgeait dans ce col qu'on admire sur le portrait de Granet par Ingres, au musée d'Aix, et dont les pointes se déploient comme les ailes de l'albatros, prince des nuées.

***

Je parlerai maintenant de Pierre Mac Orlan qui fut aussi du *Bassin de Radoub* et que j'avais connu dès 1910 ou 1911, chez Apollinaire, à Auteuil. En ce temps-là, il s'appelait encore Pierre Dumarchais et ne se sentait pas de vocation bien définie. Serait-il dessinateur humoriste ou élèverait-il du bétail en Argentine ? En attendant, il écrivait dans les petits journaux des histoires cocasses où se mêlaient à l'influence d'Alphonse Allais celles de Mark Twain et d'Edgard Poe. Je ne saurais préciser à quelle date il prit le pseudonyme de Mac Orlan. Toujours est-il que ce patronyme écossais lui alla immédiatement comme un gant. Mac Orlan s'habillait déjà en aventurier d'outre-mer, avec des chandails, des complets à carreaux, des casquettes de même tissu et des pipes en racine de bruyère. Les grosses lunettes d'écaille ne sont venues qu'après, mais déjà il jouait de l'accordéon et du cor de chasse, collectionnait les ouvrages de démonologie et se gavait d'histoires de pirates. Le jour où il lut *les Vies imaginaires* de Marcel Schwob fut pour lui celui d'une grande révélation. Dès lors s'accentua son goût pour toute une humanité dangereuse et patibulaire. Il se fit en imagination l'ami et le protecteur des dévoyés, des déserteurs, des vagabonds, des sans-logis, de tous ceux à qui un lourd passé cause certains soirs aux douceurs insidieuses des tiraillements de conscience. Les soldats de la Légion étrangère et des bataillons d'Afrique jouissaient dans son esprit d'une faveur particulière. Sa rêverie les grandissait à la taille des routiers et des batteurs d'estrade du moyen âge. Au demeurant, il se rangeait de plus en plus. Il avait épousé Margot, la fille de Frédé, le patron du *Lapin agile*, et plus sa littérature tournait à l'aventure et à la piraterie, plus sa vie s'embourgeoisait et moins souvent il sortait de sa ferme briarde et de son petit appartement du Ranelagh plein de livres anciens. Cette contradiction de ses mœurs et de ses écrits, il était le premier à en rire. Il publia un *Petit Manuel du parfait Aventurier*, la plus fine raillerie qu'un Don Quichotte moderne ait écrite de ses propres chimères. C'était le temps où se dessina dans la littérature française ce retour aux romans d'aventures qui ne devait pas, qui ne pouvait pas aller bien loin, car il n'y a pas moins aventureux, au fond, que le tempérament français. Ils étaient trois ou quatre jeunes romanciers français qui ne rêvaient que de faire oublier Stevenson et Conrad. L'entreprise était belle ; elle tourna court.

A l'armistice, Mac Orlan, qui avait fait toute la guerre dans l'infanterie, alla comme journaliste faire un peu d'occupation en Rhénanie, et là il eut une nouvelle révélation, celle de la poésie rhénane et du romantisme à la Chamisso. Ewers fut bien aussi pour quelque chose dans son engouement pour la névrose allemande. La révolution russe ne devait pas tarder à lui faire une impression plus profonde encore. Dès lors, il n'envisagea plus l'Europe que comme une proie fatalement vouée à de nouvelles invasions tartares, à un nouvel Attila, à un nouveau Gengis-Khan. Sur ce thème, il broda des variations d'une ampleur vraiment cosmique. Poète de la famille de Poe et de Baudelaire avec des côtés de Gérard de Nerval, sa grande ambition a été de donner une forme littéraire aux angoisses actuelles de l'Occident.

Comme Giraudoux, comme le Morand des *Nuits*, Pierre Mac Orlan est un romancier dont la manière se reconnaît au premier abord. Une atmosphère particulière, une température, un « climat », je ne sais quel parfum font qu'il est impossible de s'y tromper.

De quoi se compose ce que j'appelle volontiers le macorlanisme ? Qu'est-ce que le fantastique macorlanesque ? Ç'a d'abord été, et c'est encore, de l'humour, et j'appelle ici humour une vision qui, déformant le monde extérieur dans le sens de l'absurde, s'exprime sur le mode du flegme anglo-saxon. Humour puéril, clownesque. Il n'y aurait pas lieu d'en faire état si Mac Orlan avait rejeté cette forme d'esprit le jour où il opta pour la littérature non directement alimentaire, mais, à vrai dire, l'évolution littéraire de l'ancien humoriste des *Contes de la Pipe en Terre* n'a eu à aucun moment le caractère d'une conversion. Le macorlanisme a évolué naturellement de l'humour élémentaire à la conception d'un fantastique social dont j'essaierai plus loin de trouver la formule. Dans le macorlanisme entre aussi une grande part de pittoresque extérieur et de ce qu'on appelait naguère la couleur locale ; couleur locale de la Hollande, de la Rhénanie, de l'Angleterre, de la Normandie, de la Bretagne, de Montmartre, des ports et de toute la vie maritime, couleur locale des bars à matelots et des hôtels borgnes, couleur locale des « rues chaudes » et, plus généralement, couleur locale de la vie aventureuse, dangereuse, misérable, que Mac Orlan a vécue dans sa jeunesse. Dans le macorlanisme entre tout le décor de l'aventure ancienne et moderne qui, du reste, ne se confine pas dans le plan géographique ou social entre Vera-Cruz et les « impasses montmartroises » ; l'« aventure » de Mac Orlan se fait quelquefois psychologique et sociale, j'allais dire métaphysique, et c'est alors le satanisme. Le macorlanisme, c'est le pittoresque extérieur, mais c'est aussi le pittoresque des âmes. C'est le cadre du crime, et c'est le crime. C'est le milieu natal du crime, la perversion, le vice, et c'est la suite du crime : l'inquiétude et le remords.

L'inquiétude joue un rôle capital parmi les autres éléments du macorlanisme. Elle les gouverne, elle les organise, elle leur donne leur unité ; il arrive même qu'elle les détermine. L'inquiétude est partout dans

l'œuvre de Mac Orlan. Elle la baigne, elle la sature, elle en est le sel et le ferment. Inquiétude métaphysique d'abord, et c'est un mot que j'écrivais tout à l'heure en hésitant, mais je ne vois point, réflexion faite, le moyen de ne pas y recourir. La métaphysique de Mac Orlan, c'est une religion vague et pessimiste, c'est un état de crainte primitive et populaire vis-à-vis de puissances mystérieuses et malveillantes avec lesquelles il est préférable, somme toute, de ne pas entrer en rapport, mais qu'il est périlleux aussi d'ignorer. Il y a de la superstition en Mac Orlan, de la superstition d'artiste, de la superstition d'homme imaginatif. Aussi, de la superstition, de l'inquiétude, a-t-il tendance à en voir partout. Il a un thème favori qui est l'inquiétude universelle, née des bouleversements de la guerre et des récentes inventions scientifiques. L'inquiétude de Mac Orlan est avant tout sociale et constituée principalement par le pressentiment d'une catastrophe où doivent sombrer un jour prochain, avec toute la civilisation, le luxe, l'art, la littérature, tout ce qui donne du prix à la vie telle que nos traditions classiques nous ont habitués à la concevoir. L'humanité, constate Mac Orlan, a libéré des forces naturelles dont la coalition se retournera un jour prochain contre elle. Nous vivons en attendant dans une féerie et c'est cette féerie que Mac Orlan appelle le fantastique social moderne et dont le macorlanisme a l'ambition d'être la transposition littéraire. En réalité, le macorlanisme est une forme évoluée du romantisme nervalien ou germanique. Le modernisme de Mac Orlan, c'est du romantisme issu de Chamisso, d'Hoffmann, de Nerval, d'Aloysius Bertrand, de Baudelaire, de Rimbaud, de Schwob, de Stevenson, de Poe et d'Apollinaire. Et c'est du romantisme parce que c'est une vision déformante, indirecte, essentiellement subjective. Entre Mac Orlan et les types d'humanité auxquels s'attache sa prédilection s'étend un malentendu sans mesure ; entre Mac Orlan et les mauvais garçons, les prostituées, les pirates, les aventuriers, les bataillonnaires, les assassins, les démoniaques, les usuriers, les lépreux, les bolcheviks, les désespérés et les damnés de tout acabit dont son œuvre est peuplée, il y a toute la distance qui sépare la réalité de la littérature, le trottoir, qu'arpente la fille, du papier blanc sur lequel court la plume du poète. Le macorlanisme, c'est de la littérature. C'est un mélange artificiel et insidieux, c'est un poison, c'est une drogue. Et n'invente pas qui veut une drogue de ce genre! Pierre Mac Orlan a-t-il, comme son maître Baudelaire, inventé un frisson nouveau? Il a en tout cas renouvelé le frisson baudelairien. Dans la syphilis romantique, il a introduit un microbe inconnu.

L'amour littéraire de l'uniforme et des cérémonies militaires est d'origine romantique, on le trouve chez Victor Hugo, chez Balzac. La sympathie pour la pègre date de plus loin encore, puisqu'on la trouve chez Lesage et chez Diderot. Le beau rôle donné au valet fripon par tous les auteurs de farces classiques, y compris Molière, préludait, dès le XVIIe siècle, et même avant, à la littérature picaresque d'aujourd'hui. Mac Orlan et Carco se rattachent aussi par leur goût de la psychologie crimi-

nelle, du beau crime et des sentiments violents, à Stendhal et à Mérimée. Ces deux maîtres leur ont enseigné quels effets saisissants on peut tirer du contraste offert par certaines peintures et l'air de détachement et d'indifférence dans lequel on les enveloppe.

Nous présenter comme des individus normaux, voire honorables, des bandits, des tire-laine et des assassins, est un procédé qui a ses lettres de noblesse, puisqu'il est vieux de plus de cent ans. Baudelaire et Thomas de Quincey n'ont pas été non plus sans influence sur cette esthétique du crime qui n'a jamais été étudiée dans son ensemble. L'originalité de Mac Orlan a été d'y introduire cette forme moderne de la mélancolie appelée *cafard* et cette forme, moderne également, du désespoir, appelée humour.

Mac Orlan, dont le sens humoristique s'exerce avec vigilance sur lui-même, ne se dissimule pas qu'en le voyant débarquer avec sa casquette anglaise, sa pipe et sa culotte de golf, les bataillonnaires de Tataouine durent ricaner sous cape. N'empêche que, quelques heures à peine après son arrivée, le bon Mac était à tu et à toi avec toute la fanfare et qu'il étonnait tambours et clairons, y compris l'adjudant-chef, par sa compétence en matière de sonneries militaires. Car, s'il aime la violence et le bariolage au moral comme au verbal, il n'est pas moins féru de rythmes sonores, et l'accordéon, le clairon, la trompette et le tambour ne sont, dans l'ordre du bruit, que la transformation de son romantisme intérieur, d'essence populaire, mais distillé par tous les alambics de la littérature...

Qu'il faisait froid, nom d'un chien, qu'il faisait froid le matin que je pris le train de huit heures un quart pour La Ferté-sous-Jouarre où Pierre devait m'attendre avec sa voiture afin de m'emmener chez lui à Saint-Cyr-sur-Morin!

Je m'attendais à le trouver sous la peau de bique de Nicolas Gohelle, coiffé de la casquette de loutre de Legayeux et guêtré de cuir fauve ciré à l'œuf, mais il se présenta sous une casquette de drap anglais, dans un vêtement de cuir rouge d'où dépassait une de ces culottes bouffantes de toile imperméable et doublée de *casha* qui font merveille à la chasse à la grouze. De gros bas gris ornés de pompons moulaient ses mollets énergiques. Un cache-nez de soie jaune et une paire de lunettes d'or complétaient l'accoutrement du cher garçon. De son visage court, trapu, musclé et d'une ressemblance étrange à son corps, on ne voyait guère que le nez, d'une ressemblance étrange au visage.

La maison de Pierre, adossée à une pente de terrain, se compose de deux rez-de-chaussée. Par celui qui donne de plain-pied sur la route, on descend dans celui qui donne sur le jardin. C'est une ancienne ferme dont la grange est devenue cabinet de travail-bibliothèque. Cette grande pièce s'éclaire par deux larges fenêtres à petits carreaux. Dans leur cadre, les branches dénudées dessinent sur le fond de brume du paysage

un mystérieux dessin à la mine de plomb qui, de temps en temps, sous l'effet du vent, se balance. Tandis que mon hôte allait donnner des ordres pour le déjeuner, je m'assis auprès du poêle. Je vis une fort belle armoire de mariage, d'époque Louis XIV, dont les panneaux s'ornaient de fleurs de lys et sur la corniche de laquelle un voltigeur du Premier Empire montait, l'arme au bras, une faction rigoureusement immobile. Je vis un guéridon Empire d'acajou plus brillant qu'un chaudron à confitures. Je vis des chaises Restauration garnies de velours d'Utrecht. Je vis, sur un secrétaire Directoire, une pendulette dont le tic tac discret me fit penser aux pas d'une petite vieille se rendant au salut du Saint-Sacrement. Je vis trois ou quatre de ces armoires vitrées où les notaires et les médecins de la génération qui a précédé la nôtre rangeaient encore leurs codex et leurs Dalloz. Je vis près d'un divan un accordéon posé sur le plancher. Je vis un poste de T.S.F. et le coffret d'un phonographe. Je vis une poupée méphistophélique et jaunâtre dans laquelle je n'eus pas de peine à reconnaître la « folie à visage de bois vêtue de laine jaune citron et dont les bras et les jambes étaient quatre serpents souples gainés de soie bouton d'or, ce pantin charmant aux cheveux bleu de ciel, courts et plats comme du velours... » qui, dans *Malice*, finit si tristement ses jours, une pierre au cou, au fond du Rhin. Je vis des portraits de Mac par Asselin et par Pascin, des dessins de Grosz et de Chas Laborde et diverses autres œuvres d'art, bien mises en valeur sur un papier de tenture d'un vert sourd. Je vis sur la cheminée une barque de pêche en réduction. Je vis une table de travail qui, de style Renaissance, avec des tirettes, supporte une mappemonde ancienne, une coupe pleine de pipes bien encaustiquées et tout un luxueux attirail de bureau rangé en bon ordre. Le plancher reluit, l'acajou reluit, les cuivres reluisent. Et tout alentour le grand silence de la campagne endormie dans le brouillard.

Pierre reparut. Il avait gardé sa culotte de chasse et ses bas à glands, mais troqué sa veste de cuir contre un chandail de boxeur aux mailles énormes dont le col l'engonçait jusqu'aux oreilles et accusait son air de petit taureau un peu inquiet et prêt à foncer. Nous causâmes. Il me dit son plaisir d'avoir quitté Paris et son appartement du Ranelagh qui n'avait jamais été d'ailleurs qu'un dépôt de livres juste assez spacieux pour qu'il pût y étendre les bras en dormant. Son goût de la solitude trouvait une satisfaction profonde dans ce patelin dont l'éloignement n'était pas tel, toutefois, qu'il ne pût au moindre signal venir traiter dans la capitale ses affaires d'édition et d'amitié. La chasse avec des industriels et des gros marchands de vin, la T.S.F., le phonographe, l'accordéon et les menus soins qui remplissent les loisirs d'un gentilhomme campagnard suffisaient à le distraire de ses travaux. En somme, j'avais devant moi un homme heureux. Cependant, le sourire de mon hôte ne s'épanouit pleinement que lorsqu'il se fut attaché au cou la bretelle de son accordéon et qu'il eut commencé à faire gémir sous ses doigts l'instrument bizarre où la canaillerie et la religiosité alternent leurs

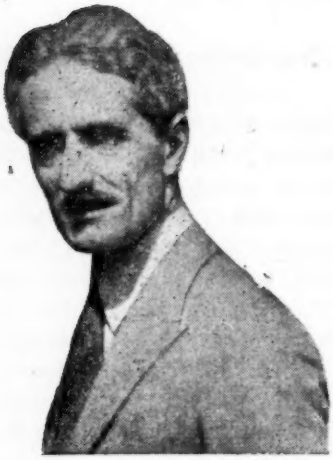
inflexions et qui a le privilège de se tordre d'une façon bestiale selon le rythme de la musique.

Quand l'heure fut venue, nous descendîmes au rez-de-chaussée et j'admirai chemin faisant comme toute la maison respirait le confort et la propreté. Une triple couche de peinture jaune et verte faisait miroiter les couloirs étroits et surbaissés, pareils à des coursives de paquebots. Des trophées de chasse et des faïences évoquaient des images anglaises du temps de M. Pickwick. Il fallait incliner la tête pour descendre l'escalier, après quoi l'on se trouvait dans une pièce carrelée d'un beau rouge où une vieille dame faisait de la couture près d'une cheminée flamboyante aux chenets de ferronnerie. Accrochés à la brillante muraille, deux cors reflétaient les flammes dansantes du foyer. Pierre en saisit un et s'écarta dans la chambre voisine pour y sonner le *benedicite*, car le moment était venu de se mettre à table et de goûter le pâté de lapin que sa femme avait confectionné pour nous. Le pâté, comme le décor, était admirablement au point. Le champagne nature et le vieux bordeaux étaient dignes du pâté, et la blanquette, l'entremets, l'eau-de-vie de cidre, dignes du champagne et du bordeaux. Je signalerai aussi la cafetière dont le système perfectionné pourrait bien être un des secrets les plus importants de l'alchimie macorlanienne.

Nous bourrâmes nos pipes. Celle de Mac portait une marque célèbre dans les deux hémisphères. Son pot à tabac, non moins perfectionné que la cafetière, dans le couvercle duquel se cachait une petite éponge, était venu des Indes dans la cantine d'un officier de sa Gracieuse Majesté. Mac fumait, les coudes sur la table, avec cet air de jubilation intérieure que devait avoir le capitaine Flint, gentilhomme de fortune, après une bonne prise...

A présent, le soir tombait, et le verglas. La vallée du Morin s'enfouissait lentement dans une brume de glace. Nous avions passé l'après-midi à causer, à fumer, à boire, à faire tourner le phonographe. L'ombre envahissait la grande pièce où je suppose que, dans les ténèbres et le silence de la nuit, le pantin de Wiesbaden, le grenadier du Premier Empire, l'accordéon, le petit bateau de pêche, les peintures de Chas Laborde, de Pascin, d'Asselin, de Grosz, et les innombrables livres, les vieux dictionnaires de démonologie et de magie, les anciens récits de pirates, et l'appareil de T.S.F. et le *Columbia* mènent un train très macorlanesque autour du guéridon d'acajou...

ANDRÉ BILLY
de l'Académie Goncourt



AU TEMPS DES CERFS-VOLANTS

(Souvenirs)

LE FUSIL

En 1894, mon frère Charles et moi passions l'hiver à Lyon, où nous suivions les cours du lycée Ampère. Nos dimanches et nos vacances s'écoulaient à Neuville-sur-Saône dans une habitation qui dépendait de l'usine à gaz, propriété de notre grand-père. J'avais alors quatorze ans et mon frère en avait douze.

Nous organisions des escapades inspirées des romans d'aventures du Far-West et d'un livre de Gabriel Ferry : « Le Coureur des Bois ». Armés d'arcs et de frondes que nous fabriquions, nous chassions dans les plaines de la Saône et dans le parc de Prandières.

Après avoir tendu des pièges et noué des collets dans les bois de la région, nous avons cette année-là abordé la chasse à tir. Grand-père avait chassé au temps de sa jeunesse. Dans le grand couloir de sa maison, un fusil de chasse à piston rouillait lentement, mal pendu le long d'un mur agrémenté de lichen. Nous ne pouvions pas penser à nous emparer de cette arme, mais un placard du salon nous attirait particulièrement. Ce placard contenait un Lefaucheux, fort âgé, que nous respections dans son étui. Nos visites allaient aux tiroirs et ces tiroirs étaient remplis par les cartouches du Lefaucheux. Dans nos projets de tir, la poudre et le plomb des cartouches étaient à notre portée. Il nous manquait seulement un fusil. Ce fusil nous allions le fabriquer de nos mains depuis la crosse jusqu'au mécanisme de fermeture. Depuis trois ans, je dois le dire, nous profitions de nos vacances pour aller travailler dans l'atelier de petite mécanique de l'usine — et là des ouvriers fort habiles nous avaient appris tous les secrets du perçage, du tour et de l'ajustage. Leurs leçons devaient, en cette circonstance comme dans beaucoup d'autres, nous être utiles. L'Almanach Hachette de 1890 avait publié un dessin très complet et très clair du nouveau fusil de l'infanterie française (le Lebel).

Ce document nous servit pour l'établissement d'une carabine. Je réalisai le canon avec un tube de gaz en fer, de petite dimension.

La culasse, elle aussi, était taillée dans un tube que j'avais trouvé à l'usine. L'atelier était fourni de très bonnes limes. Il me fallut cependant un mois pour défoncer les encoches et préparer la fermeture. Quand ce fut terminé, notre fusil avait assez bonne mine. Nous devions évidemment procéder aux essais avant d'utiliser notre mousquet. Je chargeai mon arme, puis je l'attachai au tronc d'un cerisier du clos. Une ficelle de dix mètres était attelée à la gâchette. Nous étions, Charles et moi, cachés derrière les noisetiers et je tirai brusquement sur la ficelle. Le coup partit, je vis mon fusil osciller un instant sur ses amarres et le silence nous entoura.

Je m'approchai du cerisier. Ma carabine avait résisté. Il fallait renouveler l'essai en doublant la charge, comme nous l'avions appris de la bouche d'un chauffeur ami. L'essai à double charge fut exécuté sans incident. Je me précipitai sur le cerisier pour détacher notre arme et je m'apprêtais à vérifier la fermeture quand maman fit irruption dans le clos. Elle avait dû courir, pour nous réprimander, car elle était très essoufflée et ne put réussir à nous gronder. Elle s'empara de mon chef-d'œuvre et disparut vers la maison. J'étais stupéfait. Charles me proposa de construire une autre pétoire, mais j'avais encore dans les mains les ampoules que je devais aux journées de lime et d'ailleurs j'étais découragé.

Le lendemain, à l'heure du marché, je commençai une perquisition systématique dans la chambre de maman. J'allais abandonner mes recherches quand j'aperçus caché derrière un rideau de robes, l'extrémité de mon fusil. Je courus à l'usine, j'y pris un tube semblable à celui que j'avais utilisé et le plaçai à l'endroit précis où maman avait caché l'objet principal de nos projets de chasse.

Le lendemain, nous partions, Charles et moi, pour une randonnée dans la direction de la Lône. La Lône était un bras de la Saône ensablé, couvert d'arbres, de buissons et de roseaux. Mon premier coup devait étendre à nos pieds une mésange à tête noire. Ce succès était encourageant.

Nous ignorions naturellement que la chasse pouvait être ouverte ou fermée, et nous ignorions aussi qu'il fallait un permis de chasse pour fusiller les mésanges. Mais en 1895 jamais un gendarme et jamais un garde-champêtre n'avaient approché la Lône et les bois environnants. Pendant deux ans, nous avons mitraillé les merles, les tourterelles et les étourneaux sans voir âme qui vive et nos chasses se montrèrent fructueuses jusqu'au jour où je commis l'imprudence qui devait mettre fin à nos exploits.

En face de la route qui monte à Saint-Germain, se trouvait alors une curieuse maison construite par un vieux bonhomme, M. Raymond. Cette maison, qu'on peut voir encore, était agrémentée d'un petit port

particulier. Ce port, peu profond, était une mare idéale pour l'élevage des canards et des oies.

M. Raymond, en mal de romantisme, ne devait pas se contenter de canards. Il amena un jour, de je ne sais où, deux cygnes qu'il logea dans son port.

Petit à petit, les cygnes de M. Raymond avaient appris à goûter les joies de la liberté, et on les rencontrait un peu partout : la Lône recevait souvent leur visite.

Un jour de chasse, nous étions à l'affût, Charles et moi, et nous attendions une poule d'eau qui tardait à nous rendre visite, lorsque j'entendis, derrière des joncs, un bruit qui me fit dresser l'oreille. Entre deux roseaux j'aperçus une tête d'oiseau qui s'offrait à nos coups. Je tirai et je manquai ma bête qui sortit de sa cachette. C'était l'un des cygnes de M. Raymond qui nageait dans notre direction. Je ne pouvais pas recharger mon fusil qui se bourrait par le canon et d'ailleurs je me félicitais d'avoir manqué mon oiseau, lorsque j'aperçus Charles qui tendait son arc dans la direction de la bête, la flèche et le clou qui l'armaient passèrent sur mon épaule et je vis la longue baguette s'enfoncer dans le plumage blanc.

La malheureuse bête disparut dans un nuage de plumes et nous étions tout à fait rassurés sur notre imprudence quand la nuit nous ramena jusqu'à la maison.

Je cachai mon fusil sous l'escalier de grand-père et j'entrai, suivi de Charles, dans la salle à manger où maman nous attendait. Je demeurai cloué par la surprise. Sur le pas de la porte, M. Raymond nous attendait. Il avait à la main la flèche que le cygne avait rapportée dans sa chair avant de rendre l'âme. Nous faisions de notre mieux pour expliquer notre méprise lorsque grand-père survint à son tour pour corser le débat.

Grand-père n'aimait pas M. Raymond. Il accueillit froidement les réclamations de l'homme au cygne et le mit à la porte sans autre forme de procès.

Nous nous frottions les mains, mais notre grand-père rapprocha de notre aventure une vieille histoire de pigeons et de lapins domestiques, vieille d'un an et que nous pensions enterrée.

Un interrogatoire sévère amena nos aveux. Grand-père découvrit alors notre passion pour les armes de jet. Il était évidemment en colère, mais cette colère ne ressemblait pas à d'autres colères que nous connaissions bien. Il finit par nous faire avouer nos chasses, nos randonnées. Enfin, un mot imprudent de Charles lui révéla l'existence de notre fusil.

Je dus aller chercher mon arme que je lui tendis en reniflant. Nous attendions une correction exemplaire. Il n'en fut rien. Le vieux prit ma carabine et me demanda comment je l'avais exécutée.

Je lui racontai l'histoire de mon tube, le découpage de la crosse, l'ajustage de la culasse. Il regardait mon œuvre avec un visage que nous ne lui connaissions pas.

Lui aussi, il avait dû de ses mains fabriquer je ne sais quoi dans son enfance. Il avait peut-être bricolé au temps de sa jeunesse un fusil semblable au nôtre et cette ébauche primitive devait remuer de vieux souvenirs au fond de son cœur.

Grand-père me rendit mon fusil sans un mot et, le lendemain de ce jour mémorable, il nous fit installer un petit atelier de menuiserie et de mécanique. C'est dans cet atelier que nous allions, Charles et moi, passer les plus belles heures de notre adolescence. C'était, à la vérité, une pièce incommode, mais nous allions pouvoir y travailler librement, sans cachotteries, sans surveillance. Nous allions y réaliser nos premières mécaniques, y construire nos cerfs-volants, et tout ce que nos jeux et notre fantaisie nous inspiraient d'inattendu.

BATEAU A VOILES

En 1897, maman fit l'acquisition d'une maison, à Genay, dans l'Ain. Cette maison nous désolait. Nous avions quitté l'usine à gaz et nous étions privés de notre petit atelier. Enfin, Genay était loin de la Saône, bâti sur une colline desservie par un chemin inaccessible. Le 15 mars de cette année-là, pourtant nous emménagions dans cette nouvelle demeure et nous prenions possession, mon frère et moi, d'un hangar assez vaste que maman nous cédait pour « faire nos sottises ».

J'avais conçu un projet que je voulais exécuter et je m'en ouvris à Charles. Ce projet, c'était la construction d'un bateau à voiles. Nous n'avions absolument rien à notre disposition pour mener à bien cette entreprise et nos moyens financiers ne nous laissaient aucune espérance.

A Neuville, l'usine à gaz avait ouvert un atelier de boîtes métalliques. Ces boîtes, destinées au transport de produits chimiques, étaient exécutées en fer blanc.

Notre premier geste fut de subtiliser une boîte de fer blanc. Le rapt ne pouvait être exécuté qu'aux heures de fermeture. Fin mars, nous sautions un beau jour le mur du clos, laissant une brouette du côté des champs.

A midi et demi, au moment du déjeuner, nous nous faufilions dans le magasin de l'usine et, quelques minutes plus tard, nous avions repéré une caisse du précieux métal. Cette caisse pesait soixante kilos. Je la pris par un bout, Charles la prit tant bien que mal par l'arrière, et, sans souffler, il nous fut possible de transporter ce terrible fardeau jusqu'à l'entrée du jardin. Après un court repos, la caisse put atteindre le mur du clos. Il fallait franchir ce mur. Notre première tentative se termina le plus mal possible. Je revins alors à l'usine et je m'emparai d'une corde capable de soulever notre caisse qui fut amarrée sans coup férir. Puis, je

montai sur la crête du mur et, Charles poussant de son mieux, je mis enfin notre fardeau en équilibre sur la crête de la clôture.

A ce moment précis, je crus apercevoir quelqu'un dans la direction du jardin. Le mouvement que j'avais fait fit basculer la caisse qui disparut dans le vide, et la corde qui suivait s'enroula dans mes jambes, me précipitant du haut de mon perchoir.

Je tombai sur la brouette. Quand je revins à moi, quelques minutes plus tard, Charles me regardait stupéfait. J'avais des blessures un peu partout, mais sans gravité.

Nous ne pouvions pas songer à transporter le fer blanc ce jour-là. A la maison, une histoire de chute dans un fossé fut mal accueillie.

Maman décida que j'avais été corrigé d'importance par le père ou le frère d'une victime (nos entreprises amoureuses commençaient). Je n'avais pas pensé à cette explication que j'adoptai immédiatement.

Deux jours plus tard, le bordé de notre embarcation était prêt pour le découpage.

Nous n'étions pas tout à fait novices dans l'art de la navigation. J'avais souvent accompagné un vieil ami à bord de son bateau et nous avions aménagé des voilures de fortune sur les embarcations dont nous disposions à Neuville. Je dessinai ma coque sur le mur de notre hangar. Une tonnelle en fer plat que nous avions démolie au fond du jardin de Genay nous fournit la membrure. Enfin, un gros rayon de chêne qui venait de la cave nous fournit une quille et une étrave. Une paire de draps subtilisée dans le placard du linge nous permit d'espérer une voilure convenable. La construction de notre esquif était difficile. Il fallait, après avoir assemblé la membrure, souder à l'étain le bordé de l'ensemble.

La charpente en fer fut coudée et formée dans les gonds d'une porte démantelée. Le fer blanc fut coupé avec une cisaille à tailler les buis et le réchaud d'un grille-café nous permit de chauffer nos fers à souder avec un excellent charbon de bois qui remplissait une resserre.

En deux mois notre embarcation était achevée.

C'était un singulier navire, ventru, sonore, précédé d'une étrave imposante. Il mesurait quatre mètres cinquante de long et, si ma mémoire est fidèle, il avait environ un mètre cinquante-cinq de large. A la vérité, c'était plutôt un baquet qu'un bateau, mais nous lui trouvions des grâces particulières. Il fallait procéder au lancement. Comme je l'ai dit, la maison de Genay était loin de la Saône. Mais je crois qu'aucun obstacle ne nous aurait arrêtés.

Nous avions dans notre matériel de jardinage une voiture construite pour le transport des caisses d'orangers au moment de l'hivernage. Je transformai cette voiture et j'en fis un chariot pour notre embarcation.

Un beau matin, au chant du coq, notre convoi franchissait la grille de la maison et, six heures plus tard, après un parcours mouvementé à

travers des chemins difficiles, nous arrivions à la Saône. Il n'y eut pas de cérémonie, notre premier voilier ne devait pas être baptisé.

Mon cœur battait quand le chariot mouilla ses roues, mais quelques instants plus tard nous étions pleins d'admiration. Notre navire flottait à la perfection.

J'installai la mâture. Je hissai la voile et notre première sortie nous conduisit sur la rive droite de la rivière. Je m'aperçus alors que mon embarcation présentait de sérieuses imperfections. Mon bateau, à la vérité, ne pouvait naviguer que vent arrière. Une augmentation du gouvernail ne devait apporter aucun changement à cette situation.

En somme nous n'avions remporté qu'un demi-succès. J'aurais probablement pataugé longtemps sur cette question du centrage, lorsqu'un ingénieur, M. W..., amusé par notre construction, nous demanda de l'embarquer.

A peine était-il à la barre qu'il nous révéla les mystères du centrage. En une heure, avec une modification de la voilure, notre nacelle devint d'une incroyable docilité.

Cette leçon de M. W... devait porter ses fruits dans nos constructions futures et quand, beaucoup plus tard, je commençai nos constructions aéronautiques, la question des centres et des empennages m'était absolument familière, alors qu'elle avait encore un caractère mystérieux pour la plupart de nos amis.

***

L'été de 1897 devait être pour nous une époque enchanteresse. Maman, lasse de nous morigéner sans succès, nous laissait libres et cette liberté, nous en abusions, mon frère et moi, dans des entreprises d'évasion.

Nous préparions sans arrêt des expéditions généralement dirigées vers le Nord, ceci parce que le vent du Midi qui remonte le courant de la Saône, permettait une navigation facile. Le retour pouvait être favorisé par le vent du Nord, mais le fil de l'eau suffisait pour descendre.

Notre canot de fer blanc faisait merveille. Chargés de quelques provisions, de lignes et de l'inévitable carabine, nous avons exploré tout ce que la Saône contient d'îles désertes entre Neuville et Chalon. Nous avons campé dans tous les taillis, dans tous les abris qui s'offraient. Nos chasses et nos pêches suffisaient largement à nos repas.

Au cours de cet été miraculeux, nous avons tué et mangé les animaux les moins désignés pour la cuisine. Tout était bon pour notre casserole. Cette existence déchaînée nous avait rendus solides et débrouillards. Charles, à quinze ans, avait la résistance d'un homme, et j'étais moi-même devenu, par la vertu du soleil et des nuits à la belle étoile, une sorte de ravageur indocile et bronzé comme un sablonnier.

Notre voilier fatiguait beaucoup dans nos expéditions. Malgré des pièces, des replâtrages et des couches de goudron superposées, il prenait l'eau d'une façon anormale. Cette disposition nous obligeait à l'échouer

chaque soir. Dans les premiers jours de septembre, après une expédition assez longue, nous l'avions calé tant bien que mal le long d'un quai et nous étions partis dans la campagne pour une chasse problématique, lorsqu'un incident mit notre caravelle à deux doigts de sa perte.

En ce temps-là, deux fois par semaine, la Saône était remontée et descendue par une sorte de paquebot à roues, *le Parisien*. C'était une très belle construction chargée du fret et des passagers entre Chalon et Lyon. *Le Parisien* était propulsé par des roues à aubes gigantesques. Ces roues, idéales pour une rivière de petit fond, avaient un défaut.

Au passage de l'énorme coque, les pelles soulevaient des vagues dangereuses pour les bateaux amarrés le long des berges.

Pendant notre chasse, *le Parisien* descendait la Saône. A la hauteur de notre port, deux ou trois vagues de dimensions inaccoutumées bouleversèrent notre voilier et le fruit de tant d'efforts se coucha sur des pierres anguleuses qui crevèrent notre bordé.

Une réparation de fortune nous permit un retour difficile. Mais notre création ne devait pas survivre à l'assaut du *Parisien*. Notre carcasse, abandonnée au pied d'un abreuvoir, demeura longtemps sans emploi.

Un matin, j'aperçus deux voyous occupés à confectionner un feu sous les flancs de notre navire. Ce feu leur permit de récupérer l'étain des assemblages, et notre construction disparut petit à petit sous les injures des hommes et du temps.

UN « PYROSCAPHE »

Quelques années plus tard, maman vendit sa maison de Genay et porta son choix sur une propriété construite à Villevert, au bord de la Saône.

Notre nouvelle demeure comprenait une habitation spacieuse et des communs. Les communs devinrent un atelier. La générosité de notre tante nous permit l'achat d'un petit outillage. Nous avions désormais à Villevert une forge, une enclume, un établi solide, trois étaux, une machine à percer et tout ce qui nous était indispensable pour souder, ajuster, construire à notre gré les mécaniques les plus inattendues. Un ébéniste, M. Santinelli, disposait à quelques pas de nos chantiers d'une scie à ruban. Un accord avec cet excellent homme nous permit le débit de nos bois. Notre organisation était complète.

Villevert, au moment de l'acquisition, abritait une assez belle embarcation en acajou. C'était un canot solide, parfaitement construit, et qui nous permit d'exercer nos talents.

La voile nous avait donné des satisfactions substantielles, mais les fantaisies du vent nous avaient quelquefois retardé dans nos expéditions. Le conseil privé décida l'aménagement d'une machine à vapeur dans le canot qui nous venait du ciel.

Dans le hangar d'une usine à gaz, qui appartenait à un de mes oncles, nous avions souvent admiré, au milieu de ferrailles abandonnées, un sifflet, une machine incomplète et le générateur à vapeur d'un ancien chauffage.

L'oncle nous laissa déménager ces reliques et notre construction démarra sans retard.

La machine était en bien mauvais état, l'intérieur du cylindre était rouillé profondément, mais nous étions patients et grands consommateurs de toile émeri.

En quinze jours de travail acharné, notre moteur devint possible. Il y manquait beaucoup de pièces qu'il fallut exécuter de notre mieux. La machine à percer faisait merveille. Transformée en aléseuse, puis en tour vertical, j'exécutai les presse-étoupes, les clapets et les articulations qui nous faisaient défaut. Le dernier montage nous remplit d'aise. Une peinture soignée fit disparaître les dernières traces du temps et l'installation dans le navire fut bâclée en quelques jours.

La chaudière, sa cheminée, le sifflet, les vannes, l'alimentation devaient troubler sérieusement nos prévisions. Cependant, après trois mois d'efforts notre embarcation était prête pour le lancement. La cérémonie du baptême fut secrète. Il ne fallait pas éveiller la curiosité de maman qui savait le danger de nos entreprises.

Pour elle, « nos sottises » n'allaient pas sans emprunt à sa lingerie. La corde sur laquelle on étendait la lessive dans le jardin avait déjà disparu deux fois, et ses draps avaient été trop souvent transformés en voilures pour qu'elle ne fût pas inquiète.

Notre dernière production, *le Pyroscaphe*, l'effrayait par la présence de la cheminée.

La veille du lancement, elle nous rendit une courte visite.

— Enfin, dit-elle, que faites-vous ici du matin au soir ?

— Maman, dit mon frère, tu vois bien que nous construisons un bateau.

— Vous allez encore me prendre des draps !

— Mais non, maman, c'est un bateau à vapeur.

— Un bateau à vapeur ! Et pourquoi faire ?

— Mais, maman, pour naviguer sur la Saône.

— Il n'a pas de voiles, votre bateau ?

Nos affirmations semblaient la rassurer. Cette absence de voile devait être incompréhensible. Le *Pyroscaphe* était d'apparence curieuse. L'embarcation était petite pour la chaudière, mais, en cours de construction, nous avions relevé le bordé de vingt centimètres et nous étions certains des qualités de notre navire.

C'était évidemment une coque de noix. Cette coque était surmontée par une cheminée de trois mètres, un peu grêle, mais tenue par de solides haubans.

Sous cette cheminée verte et noire, la chaudière de la serre était couchée, impressionnante par sa forme aplatie, ses couleurs, sa robinetterie

et la forêt de tubes réunis à notre machine. Comme il nous restait peu de place sur l'arrière, nous avions édifié à la hauteur du tableau une sorte de construction destinée à recevoir le combustible, car nous pensions utiliser du bois pour la chauffe. Il n'était pas question d'essais à terre, nous étions trop impatients.

Un beau matin, le *Pyroscaphe*, calé sur son chariot, franchit le portail et prit la direction de l'abreuvoir dont la pente commençait à peu près en face de la maison.

La mise à l'eau n'était pas facile, notre construction était lourde, et la coque pénétra dans les flots à la hauteur du pont. Ce détail était pour nous sans importance.

Charles avait préparé les feux. J'allumai le foyer qui flambait tant bien que mal et, dévorés d'impatience, il nous fallut attendre la pression nécessaire à la mise en route. Notre combustible occupait dans le navire une place importante mais tout ce bois suffit à peine pour chauffer l'eau de notre générateur.

Il fallait prendre une décision. Maman commandait pour sa cuisine un wagon de charbon pour obtenir des conditions avantageuses. Ce wagon occupait dans les caves une place importante et la provision durait fort longtemps.

Je montai jusqu'à la maison et j'y remplis une caisse du précieux combustible. Je plaçai la caisse sur la brouette du jardin et j'apportai mon chargement sur le bord de la rivière.

Nous étions sauvés. La première pelle du charbon maternel fit merveille, et la pression monta dans notre chaudière.

J'entrevoyais le départ glorieux de notre esquif vers les îles du Nord. Je voyais le *Pyroscaphe* explorer les bras ombreux de la Saône. Je touchais les pêches miraculeuses, les baignades, enfin j'étais au seuil des félicités imaginaires, quand mon regard se posa sur la cheminée de notre paquebot.

Comment un tuyau de si chétive apparence pouvait-il donner le jour à une fumée aussi dense ?

Un nuage opaque et malodorant nous enveloppait, et, comme un léger vent soufflait de l'est, notre fumée couvrait la terrasse et le jardin de notre demeure.

Nous venions d'enregistrer le phénomène lorsque maman descendit sur la rive enfumée.

D'un coup d'œil elle vit la brouette, la caisse, le feu d'enfer où mon fidèle soutier enfilait un ringard exaspéré.

— Vous m'avez pris du charbon !

Nous étions consternés.

— Et vous croyez que ce feu va marcher tout seul pendant longtemps ?

Notre chère maman venait de faire connaissance avec le rendement thermique.

Nous étions si déconfits, si désolés, qu'elle eut pitié de nous.

— Remplissez votre caisse, dit-elle, et n'y revenez plus.

J'emplis la caisse et la vidai dans les soutes du *Pyroscaphe*. Charles poussa les feux.

A midi on sonna le déjeuner. Comment déjeuner quand on vient de lancer un navire?

A midi et demi le manomètre était à deux kilos. Nous étions prêts. Je larguai les amarres. Je sautai dans notre nacelle, et j'ouvris le robinet de vapeur. La machine fit entendre un long gémissement et se mit en marche furieusement. Je n'eus pas le temps de comprendre ce qui se produisait. Le *Pyroscaphe* partit en marche arrière contre le quai. J'entendis du bruit dans les fonds, et notre esquif s'immobilisa. J'avais fait une fausse manœuvre. Pour mettre le comble à notre confusion, deux grands dadais pustuleux qui flânaient sur le mur du quai se tenaient les côtes et se donnaient de fortes claques sur les épaules pour entretenir une gaîté de mauvais aloi.

Mon frère prit la gaffe, déborda le *Pyroscaphe* et la manœuvre fut recommencée.

Hélas! Une des pales de l'hélice s'était tordue dans le choc et touchait la quille.

Alors, j'entrai dans l'eau et je tentai de réparer le désastre. La peinture de notre coque était fraîche. Elle s'était détachée, formant sur l'eau une mince pellicule irisée. Quand je sortis de la Saône, j'apparus tel un zèbre vert et rouge et les deux dadais crurent périr de joie à ce spectacle inattendu. A son tour Charles entra dans l'eau. Avec une peine infinie nous avions pu redresser notre hélice.

Maman s'inquiétait de ne pas nous voir paraître. Un appétit proverbial nous amenait aux repas avec une régularité connue et notre absence au déjeuner lui fit craindre les pires complications.

Elle descendit à l'abreuvoir au moment précis où je regagnais notre bord, vêtu des seules couleurs de notre bateau, les cheveux collés sur le visage, cependant que Charles, le visage enflammé par la chauffe, noir de suie, grandi par l'exaltation, enfournait le charbon sacré avec l'énergie du désespoir.

Maman, notre chère maman, s'arrêta, regarda le bateau, ses fils polychromes, le tuyau qui vomissait une fumée détestable et prit à témoin les deux dadais.

— Ils sont fous, dit-elle. Puis elle remonta la berge à grands pas.

J'ouvris l'admission. La machine se mit en route en cliquetant et notre paquebot prit le large dans un nuage de vapeur.

Alors, notre orgueil ne connut plus de bornes. Charles poussa le cri de guerre et pour souligner son cri, il ouvrit la vanne de la sirène. J'attendais un vrombissement, un son grave, j'imaginais un bruit sérieux, impressionnant.

A peine le robinet fut-il ouvert qu'un jet d'eau chaude pointa vers le

ciel et nous inonda tous les deux, puis un petit sifflet pointu, strident, absolument ridicule, suivit le jet d'eau chaude.

Nous étions enfin au milieu de la rivière, empanachés de fumée, environnés de vapeur, au milieu du bruit cliquetant dont notre machine imparfaite emplissait le rivage.

C'était un succès.

Nous avions pris la direction du Nord. En cas d'accident, en effet, le courant pourrait nous ramener au bercail. Quant aux îles du Sud, elles étaient séparées du chenal par une digue à demi submergée dont les pierres énormes étaient un danger sérieux.

La première île que nous devions rencontrer était l'île aux minerais. On y embarquait autrefois du minerai de cuivre qui venait d'une exploitation proche, et cet embarquement avait donné son nom à une langue de terre déserte, couverte de ronces, de peupliers et de bois flotté déposé par les crues de l'hiver.

Il nous fut difficile d'atteindre cette île, notre provision de combustible étant épuisée.

Comment avions-nous pu dilapider tant de houille pour accomplir un si petit parcours?

Notre navire était amarré à l'extrémité de l'île. Mon frère proposa le retour au fil de l'eau. Cette retraite honteuse me révolta. Le bois mort encombrait le sol. Un quart d'heure plus tard nous avions installé sur notre bateau une charpente rustique et sur cette charpente il nous fut possible d'entasser des branches, des débris, en un mot tout ce qui pouvait nous fournir le feu indispensable au retour.

Dans la soirée, nous touchions notre embarcadère. Nous étions las, mais pleins d'optimisme. Il fallait cependant résoudre la question des calories.

Je connaissais très bien le tracé d'une hélice; mais je n'avais pas pu réaliser sur le *Pyroscaphe* une hélice de diamètre suffisant, parce que je voulais réduire notre tirant d'eau.

Le lendemain de notre premier essai, j'allai jusqu'à Lyon où je fis le tour des ferrailleurs. A Vaise, je trouvai dans un chantier perdu ce qui manquait au *Pyroscaphe*. C'était une hélice en fonte d'un diamètre exagéré qu'il fallut rogner avec beaucoup de peine. Cette hélice devait transformer notre navigation. Notre machine cessa de s'emballer et notre consommation devint possible. Mais le charbon nous manquait.

Il faut avoir vécu cette hantise du « diamant noir » pour comprendre le drame d'un combat naval.

Je sais maintenant les angoisses d'un Von Spee quand il charbonnait en plein Pacifique et j'admire Rodjesvinski conduisant son escadre de la Baltique à Tsoushima en passant par le cap de Bonne-Espérance.

Maman nous refusa du charbon, assurant qu'il était plus facile de ramer que de chauffer notre calorifère.

Nous étions à bout d'expédients, mais nous ne pouvions pas abandon-

ner nos projets de navigations lointaines. Charles décida un emprunt secret à la provision maternelle.

A six heures, maman sortait souvent pour une courte promenade. J'attendis l'heure favorable et, décidé à faire un gros prélèvement, j'entrai dans l'escalier des caves.

Nos espérances devaient s'écrouler. Maman avait fait installer un cadenas de forte taille à la porte qu'il fallait ouvrir.

J'étais découragé. L'examen de la situation nous conduisit à un subterfuge. La cave du charbon était aérée par un petit soupirail, et ce soupirail prenait jour dans la remise qui faisait partie de nos ateliers.

Deux barreaux fermaient cette ouverture. Je les sciai, puis mon frère confectionna une petite drague emmanchée au bout d'une perche. L'extraction du charbon était difficile, mais après deux heures de travail pénible, nous avions deux cents kilos de « tout venant » et nous l'embarquions sans être vus.

L'équilibre de notre navire sous cette charge nous inquiéta. Je décidai l'emploi d'une remorque. Nous avions un petit canot de bossoir qui fit l'affaire. Je le remplis de charbon, puis je le cachai dans les joncs du rivage. Charles commit alors une imprudence qui devait nous perdre. A côté du soupirail au charbon, un second soupirail éclairait un petit réduit où maman conservait ses vins précieux.

Au cours de nos expéditions, mon frère avait pris l'habitude d'un langage chef Sioux. Cette habitude il devait la conserver bien longtemps et, beaucoup plus tard, quand il était chargé d'éveiller Garros pour un record ou une randonnée difficile, Charles ne manquait jamais de commencer la journée par cette phrase demeurée célèbre :

« Puissant chef, ton frère le Soleil est levé! »

Ce jour-là, s'adressant au puissant Chef, c'est-à-dire à moi-même, il déclara que la chauffe l'inquiétait. « Je ne puis, me dit-il, assurer un travail aussi pénible sans cordial. En conséquence, si vous m'en croyez, nous plongerons cette pelle dans le casier de madame votre mère et nous en tirerons une de ces excellentes bouteilles, trop rares à notre gré. »

Je coupai les barreaux du soupirail. Charles passa la pelle et ramena une bouteille de « Rancio » avec des précautions infinies. Ce succès le grisa. Il voulut renouveler son exploit et l'accident fatal devint inévitable.

La seconde bouteille était mal placée sur la pelle. Au moment précis où elle affleurait le soupirail elle glissa dans nos mains et disparut au fond de la cave avec un bruit terrible.

Le cœur battant, nous attendions maman, mais le bruit de la bouteille brisée n'avait résonné que dans nos cœurs.

Le lendemain matin, à l'aube, le *Pyroscaphe*, accompagné de son charbonnier, prenait la direction de Mâcon. Nous avions fait des projets d'exploration très étendus. Après la découverte des îles de Port-Bernardin, nous avions projeté la visite des méandres qui précèdent Trévoux. Notre vapeur se prêtait admirablement à la marche ralentie. Nous en profi-

tions pour pêcher à la cuiller et nous prenions ainsi une quantité de poissons sans peine et sans précaution spéciale. Nous avons dû pendant dix ans demeurer les seuls apôtres de la cuiller : il faut dire qu'alors le poisson était abondant et sans méfiance.

A la hauteur de Saint-Germain nous avions accroché un énorme brochet qu'un pêcheur nous acheta cinq francs. A six heures, nous arrivions à Trévoux.

Le *Pyroscaphe* laissa tomber sa pression. Une demi-heure plus tard nous étions tous les deux devant notre feu, et notre hutte nous attendait pour la nuit. Il faut avoir connu les bords de la Saône au temps de notre jeunesse pour imaginer ce que pouvait être une soirée dans les îles du Nord.

Un ou deux chemins de terre accédaient aux rives. Les moyens de transport étaient difficiles et seules quelques rares voitures utilisaient la route nationale, d'ailleurs éloignée.

Les prairies, près de l'eau, étaient plantées de saules et de peupliers magnifiques, le silence n'était troublé que par des chants d'oiseaux, et le miroir de la rivière reflétait cette féerie qui tremblait au souffle du soir. Charles n'était pas poète, mais tant de beauté le toucha profondément. Il tourna vers moi ses yeux gris pailletés de vert et résuma nos impressions.

— Je crois, dit-il, que nous sommes nés dans le plus beau pays du monde.

***

Au point du jour nous « allumions les feux ». A midi nous visitions l'embouchure de l'Azergues, près d'Anse.

Mâcon était à quelques kilomètres seulement lorsque notre provision de charbon s'épuisa. A petite vapeur il nous fut possible d'accoster une drague. Le chauffeur nous donna quelques briquettes en échange de notre bouteille de « Rancio ». Nous voulions atteindre Mâcon où nous avions un vieil ami, Commerson. Chez lui, nous étions certains de trouver du combustible pour un retour facile. Nos briquettes étaient, hélas, de mauvaise qualité. Nous devions faire du bois. Le meilleur de notre journée fut pris par cette tâche de bûcherons. Il fallut abattre, scier et débiter nos bûches. Au moment du départ nous étions excédés, courbatus, découragés, fourbus. Charles était vêtu de guenilles en lambeaux, j'avais moi-même déchiré ma tenue d'explorateur. Je décidai le retour. La joie que nous inspirait la bonne marche de notre machine effaça notre fatigue et la première journée de notre descente se termina aux îles Beyne.

Deux jours de repos nous rendirent optimistes. La pêche et la chasse étaient faciles. Nous avions maraudé quelques fruits dans les environs

et nous étions prêts à recommencer une autre expédition lorsque le *Pyroscaphe* nous déposa devant la maison de Villevert.

Maman nous attendait sur la terrasse, elle avait dû surveiller notre retour de ses « jumelles ».

Comme nous nous approchions d'elle pour le baiser coutumier, elle nous retint d'un regard glacé. Les débris de la bouteille l'avaient guidée vers le soupirail. Elle avait reconstitué nos crimes.

— On vole un œuf, nous dit-elle, ensuite on vole un bœuf, et puis on tue sa mère.

C'en était trop. Le *Pyroscaphe* sortit encore par-ci par-là. La corvée de bois était trop pénible. Un beau matin nous le glissâmes sur son chariot, il abandonna ses machines et j'adaptai la voile de notre premier bateau.

***

CERFS-VOLANTS

Au temps de notre première enfance nous avions, mon frère et moi, construit des cerfs-volants. Les bateaux et d'autres projets que nous caressions tour à tour nous les avaient fait oublier. Nous avions d'ailleurs épuisé depuis longtemps les ressources du papier et de la colle, et nous nous apprêtions pour de nouvelles expéditions lorsqu'une publication dont le nom m'échappe vint nous toucher à Villevert. Dans cette brochure, une relation illustrée nous apprit les travaux d'Hargrave.

J'ai les honneurs du dictionnaire Larousse en deux volumes, mais Hargrave y est inconnu. C'est cependant en 1898 que Hargrave introduisit en Occident le cerf-volant cellulaire, connu depuis quelque cinq cents ans en Chine et au Japon.

La simplicité de ce dispositif était telle que je décidai sur-le-champ une construction inspirée des renseignements que nous avions sous les yeux. En quelques heures notre premier cellulaire était terminé. Le même jour, il volait dans la plaine de Champagne, au nord de Neuville.

Le cerf-volant que nous avions établi était de petite dimension. Composé de deux cubes réunis par des baguettes, le Hargrave n'avait pas de queue à papillotes. La stabilité extraordinaire de ce dispositif nous étonna.

Quinze jours plus tard, nous construisions un nouveau cellulaire qui devait mesurer environ deux mètres de côté.

Il soulevait, sur la corde d'amarrage, par vent du Midi moyen, de quinze à vingt kilos. Nos anciens cerfs-volants, leurs pompons et leurs découpages étaient à peine capables de voler par petit vent.

Charles me proposa la mise en chantier d'un cerf-volant de cinq mètres de côté. Cette construction nous demanda trois longues semaines. J'avais utilisé des lattes de sapin pour la membrure. Notre machine devait être

démontable, car nous devions traverser la Saône pour arriver aux prairies favorables à nos essais.

Au premier jour de vent du Midi, nous étions derrière la briqueterie et nous avions monté notre verf-volant à l'abri d'un mur. Le transport fut difficile. Au moment du lancer, la charpente s'écrasa comme un château de cartes et nous étions au milieu de nos débris avant d'avoir compris ce qui venait de se produire.

Les énormes cubes, malgré une armature assez solide, étaient impossibles à manœuvrer. Les surfaces libres entre les longerons se gonflaient comme des outres et le verf-volant s'écrasait sous la tension des plans.

Le Hargrave de cinq mètres fut alors abandonné.

Nous avions, dans le jardin de Villevert, un massif de bambous absolument magnifique. Il doit y être encore. J'abandonnai le sapin et je fis un choix dans nos bambous pour une construction de trois mètres.

Cette machine devait être contreventée et j'avais l'intention de soulager nos surfaces avec des pièces de liaison.

A la suite d'une erreur dans nos mesures, Charles découpa une charpente de hauteur inégale. Notre Hargrave avait en définitive des plans horizontaux plus importants que ses plans verticaux.

La stabilité de cette machine demeurait excellente. La manœuvre et le transport étaient devenus faciles et ce nouveau moyen de préparation fut adopté. A partir de cet instant, nos cerfs-volants étaient constitués non pas par deux cubes assemblés l'un devant l'autre, mais par deux parallélépipèdes.

Après quelques vols d'essais qui ne devaient rien nous apprendre, notre Hargrave de bambou fit le bonheur des bergers qui gardaient les vaches de Champagne. Notre cerf-volant demeurait au bout de sa corde des journées entières et nous pouvions l'apercevoir de la terrasse de Villevert, porté tantôt par le vent du Nord, tantôt par le vent du Midi. Cette résistance et cette régularité dans la stabilité n'avaient pas cessé de nous étonner.

Un beau matin, Charles découpa les plus beaux bambous de notre collection et décida la reconstruction de notre machine de cinq mètres. Après une courte discussion, les cinq mètres étaient ramenés à quatre mètres cinquante pour des raisons d'entoilage.

Jusque-là nous avions exécuté nos assemblages par des ligatures ou des onglets. La nécessité du démontage nous mit dans l'obligation de rechercher un procédé facile et solide. J'eus alors l'idée d'utiliser la tôle d'acier découpée et pliée. Cette tôle enveloppait nos bambous et recevait les armatures du cloisonnement. J'avais fait, chez un ingénieur, connaissance avec les poutres articulées. J'appliquai à notre cellulaire les procédés que je connaissais. En définitive, cette charpente que nous établissions en bambou était en tous points semblables aux charpentes que nous devions utiliser plus tard, à cela près que les cordes à piano étaient remplacées par des pièces rigides travaillant tour à tour à la com-

pression et à la traction. La résistance à l'avancement était négligée. Le vent et les piquets de l'amarrage étaient chargés de fournir l'énergie qui nous était nécessaire.

***

A ce moment de nos travaux, nous étions déjà renseignés sur quelques tentatives inspirées par le plus lourd que l'air. Nous ne connaissions cependant ni les travaux de Lilienthal qui s'était tué en 1896, ni les travaux d'Ader dont le premier vol datait de 1890.

A la vérité, nous ne pensions pas le moins du monde prendre part à des recherches aéronautiques. Nos essais pouvaient être comparés à nos constructions ordinaires. Absolument privés de moyens financiers, nous tentions par notre industrie de remédier à cette situation.

Le cerf-volant avait à nos yeux une valeur comparable aux traîneaux que nous nous amusions à construire l'hiver. C'était un jeu sportif qu'on pratiquait dans les plaines de Neuville. Un esprit de compétition nous avait incités à l'essai du Hargrave et ce Hargrave avait grandi, comme avaient grandi nos embarcations. J'allais cependant quelquefois rendre visite à un homme d'esprit curieux qui demeurait à Lyon, place du Pont, près de notre demeure. Cet homme était dentiste, — j'avais fait sa connaissance à l'occasion d'une molaire — il avait une passion coûteuse. M. Pompéïen Piraud avait imaginé une machine volante orthoptère, et, surmontant d'effroyables difficultés, il construisait lui-même, près du parc de la Tête-d'Or, une machine abracadabrante actionnée par un moteur à vapeur. M. Pompéïen Piraud disposait de tous les renseignements qu'on pouvait glaner à cette époque. C'est chez lui que je devais connaître l'œuvre de Lilienthal à la fin de l'année 1898. Mon ami le dentiste était très exalté quand il chevauchait son dada. Il était au surplus sectaire et réticent.

La machine qu'il construisait en 1898 n'était pas son premier essai. Il avait expérimenté un peu plus tôt un premier modèle qui ne put évidemment pas quitter le sol. Il eut alors l'idée d'accrocher sa machine à une poulie roulant sur un câble, et d'accrocher ce câble entre deux peupliers du Grand Camp, à Lyon. Je n'avais pas assisté à cet essai, mais Pompéïen Piraud avait publié une plaquette à la suite de sa tentative et j'avais vu son document.

Petit à petit, l'enthousiasme de cet homme pour ce qu'il appelait « le grand problème » devait me toucher. Je partageai son exaltation et nos constructions de Villevert furent reprises avec ardeur.

***

Le jour où notre dernier cerf-volant fut enfin prêt, je décidai son transport immédiat. Après démontage, notre Hargrave fut installé sur une charrette à bras que nous avions confectionnée à Villevert et notre caravane prit la direction du pont suspendu qui reliait les rives de la Saône.

Au milieu du pont j'aperçus un garçon du pays, Justin, qui bayait aux corneilles. Notre chargement était révélateur. On avait déjà parlé à Neuville de nos cerfs-volants carrés et de leurs avantages.

Justin, ainsi mis au courant de nos exploits, avait immédiatement avancé que nous avions l'intention de « fendre la bise avec des ailes au bout des bras » et cette plaisanterie s'était accréditée en un clin d'œil.

Justin nous laissa passer, puis nous appela d'un coup de sifflet. Il se tapait sur les cuisses en riant et finalement il disparut au grand trot en battant l'air de ses bras et de ses mains ouvertes.

Un peu plus tard, l'ensemble des Neuvillois devait suivre son exemple et la plaisanterie ne prit fin que quinze ans plus tard.

Cette rencontre de Justin nous rendit enragés, mais l'idée de ce crétin clabaudant dans les cafés du village nous arma d'un courage qui ne devait plus nous abandonner.

La machine fut montée derrière un petit bâtiment, la briqueterie du père Christophe, mais l'absence de vent la clouait au sol.

Deux jours plus tard, le vent du Midi fit son apparition vers six heures du matin. A dix heures, il soufflait comme à l'ordinaire.

Notre machine, transportée à l'extrémité d'un champ, quitta le sol avec une facilité réjouissante. Mon frère tenta de s'accrocher à la corde qui retenait l'appareil au sol. La puissance ascensionnelle était à peu de chose près ce qu'elle était avec notre construction de deux mètres.

La journée s'écoula en compagnie des bergers, grands amateurs de nos travaux.

Nous allions démonter notre Hargrave vers cinq heures, lorsque le vent changea brusquement de direction. Le ciel, très couvert au Nord, annonçait un orage. Il était trop tard pour le transport, la pluie commençait à tomber.

Le vent soufflait par rafales ; au bout de cinq minutes nous étions ruisselants de pluie et cette pluie avait tendu nos surfaces au point de faire fléchir l'armature.

Pour me mettre à l'abri sous nos plans, je soulevai notre machine jusque-là couchée sur le sol, en la saisissant à l'arrière de la cellule avant, c'est-à-dire près du centre de pression. Notre cerf-volant, sous une rafale de vent, quitta la terre dans un bond irrésistible. Je croyais pouvoir le retenir, mais je me sentis enlevé brusquement et je lâchai prise, effrayé par cette puissance d'ascension. Mon frère était à ce moment près du pieu d'amarrage. Il se suspendit à la corde et ramena l'ensemble au sol sans effort.

Le vent soufflait toujours. Entre deux averses, je renouvelai la manœuvre que j'avais exécutée, et l'appareil me souleva de nouveau. Mon frère accroché à la corde le ramenait avec facilité.

Ce que nous savions du centrage des bateaux à voiles me révéla confusément la position des centres de pression. Je reculai alors notre amarrage

sur la cellule avant, et mon frère fut incapable de ramener l'appareil au sol.

Il était clair que si nous pouvions nous accrocher tantôt à l'avant, tantôt au centre de notre Hargrave, nous le ferions à volonté ou monter ou descendre à la condition que le vent fût suffisant.

Charles était plus courageux que je ne l'étais moi-même. J'étais terriblement froussard pour les choses inconnues et les essais dangereux. Je me souciais très peu de rester pendu dans l'espace à sept ou huit mètres de haut. Je décidai donc d'amarrer notre cerf-volant sur deux pieux latéraux, à droite et à gauche, de façon à limiter la hauteur de l'envol.

Le temps d'aller chercher les pieux, de couper nos cordes et de les installer nous avait amenés à la fin de l'orage.

Notre mécanique fut entreposée dans un hangar de la briqueterie.

Il fallait attendre le vent du Midi. Cet essai nous avait rendus curieux. Je fis alors l'acquisition d'un bouquin fraîchement édité dont le titre m'échappe maintenant. Il est possible que cet ouvrage ait été intitulé *Les Merveilles du Monde*. Ces merveilles du monde contenaient des illustrations qui représentaient les premiers sous-marins, puis des navires à coques tournantes, des dirigeables, des ballons agrémentés de dispositifs curieux et dans les dernières pages on pouvait voir les machines volantes de Philips, d'Hiram Maxim et de Giffard. L'idée d'une construction analogue nous effleura, mais d'autres projets avaient notre faveur.

Enfin, il fut convenu que nous terminerions notre affaire Hargrave avant d'entreprendre la construction d'un bateau à voiles que nous projetions depuis longtemps.

Au premier jour de vent du Midi, nous étions dans les plaines de Champagne. Mon frère planta nos piquets, je préparai l'appareil et notre cerf-volant quitta le sol comme à l'ordinaire.

J'essayai de m'accrocher à la cellule sans succès. Je mis cette faiblesse sur le compte du vent. Dans l'après-midi cependant, le courant d'air prit la forme d'une tempête et notre Hargrave refusait de nous soulever. Ce fut mon frère qui me fit observer la déformation de nos surfaces qui se gonflaient entre les longerons.

Je ne croyais pas à son observation, mais je le laissai courir jusqu'au jardin du père Christophe. Il y prit un arrosoir et vint arroser le cerf-volant. Les plans s'étaient en effet tendus sous l'action de l'humidité. Ils étaient en calicot perméable et sans grande résistance, mais suffisants pour nos essais.

Je préparai notre machine qui, cette fois, m'enleva avec une étonnante facilité.

Je raccourcis alors nos cordes latérales de façon à demeurer près du sol et je tentai un nouvel essai. Je dus rester pendu par les mains à peu près une minute, puis Charles me succéda. Pour ramener notre cellulaire au sol, il suffisait de se rapprocher de l'avant. Notre après-midi

s'écoula à mouiller nos surfaces, à monter et à descendre en exécutant la manœuvre de l'avancée.

Quand vint le soir, le vent soufflait encore. Les hommes de la briqueterie assistèrent à nos tentatives. Aucun d'eux ne s'en étonna. La machine fut démontée et remisée dans nos ateliers.

Le *Pyroscaphe*, les expéditions, le Hargrave nous avaient occupés pendant les mois d'été. A l'automne, nous regagnâmes Lyon où nous travaillions alors à l'École des Beaux-Arts. Nous y menions grand tapage avec des camarades accompagnés de leurs demoiselles. Sous des prétextes littéraires, nous nous réunissions pour des agapes terminées fort tard au cours desquelles les sujets les plus divers étaient échangés.

Au nombre des jeunes gens que nous fréquentions alors se trouvaient deux étudiants allemands, Von Bulow et Hauptmann. Ils étaient à Lyon pour apprendre le français et leur vocabulaire était surtout constitué par tous les mots d'argot que nous pouvions connaître.

Au cours d'une visite que je fis en décembre 1898 à Pompéïen Piraud, le dentiste aviateur m'entretint des vols de Lilienthal. Il est possible que cet amateur d'ailes battantes ait eu en sa possession un document imprimé, mais il évita de me communiquer la source de ses renseignements. Pompéïen Piraud avait peut-être une raison d'être discret, et cette raison je la trouvai quelques semaines plus tard. Mon dentiste m'avait parlé de la machine de Lilienthal qu'il me décrivit comme un appareil à ailes battantes et cette erreur était vraisemblablement voulue.

La recherche d'un commanditaire poussait mon inventeur à trouver des similitudes à ses travaux dans les entreprises de cette époque, et l'exemple des succès Lilienthal obtenus au moyen d'un orthoptère pouvait peut-être décider un mécène. Il avait pensé que nous disposions de quelques moyens financiers et que nous pourrions l'aider tôt ou tard. Sa révélation des expériences allemandes eut un tout autre résultat. Je m'adressai à mes deux amis allemands et leur demandai de bien vouloir user de leurs relations pour me trouver des renseignements touchant les tentatives de Berlin. Quelques semaines plus tard, j'avais entre les mains deux publications qui reproduisaient la machine que je désirais connaître.

Comme je pus le voir, Pompéïen Piraud s'était ou m'avait trompé. La traduction des documents que je possédais ne me révéla rien de particulier. Je vis bien que nos jeux de Neuville étaient sans intérêt, mais de cette affaire Lilienthal-Pompéïen Piraud, je conclus que l'aile battante ne présentait pas d'intérêt et qu'une machine volante facile à construire devait être réalisée par des surfaces fixes propulsées mécaniquement.

Dans notre cénacle, nous avions souvent parlé de Lilienthal, de nos essais de cerfs-volants et des différentes tentatives qui avaient précédé 1899, mais Ader nous demeurait ignoré, ce qui semble inexplicable.

Le numéro de *l'Illustration* qui relatait le premier vol de l'école d'Ader datait du 20 juin 1891. Il devait dormir dans une des caisses du grenier de grand-père au moment où nous construisions notre Hargrave et le

vol de Satory, considéré comme un échec par Ader lui-même le 14 octobre 1897, n'avait pas été publié, ou, s'il l'avait été, les communications qu'il avait provoquées avaient été peu importantes et nous ne les avions pas remarquées.

***

LE TRICYCLE

Vers cette époque, maman et ma tante passèrent un hiver à Nice. Un jour, ma mère nous conduisit, mon frère et moi, au « Palais de la Jetée » et nous pénétrâmes dans la salle où l'on jouait à la boule. Ma mère nous donna à chacun un franc. Charles perdit. Quant à moi, je gagnai trente francs en quelques minutes. J'en demeurai médusé. Aussitôt rentré chez moi, je réfléchis sur ce qui m'était arrivé et combinai une martingale dont, dès le lendemain, je fis l'essai.

Maman nous interdisait évidemment l'accès de « la boule » en dehors de sa présence. C'est cette interdiction qui devait faire ma fortune.

Le hasard voulut en effet que pendant ma présence à la table de jeu je n'eus pas le malheur de connaître « la série adverse » mortelle pour les martingales.

J'avais la tête froide et je jouais contre les deux zéros comme j'aurais raboté une planche. Chacun de mes coups enlevait un copeau. Au bout de trois semaines j'avais gagné cinq mille francs. A ce moment, un monsieur de la jetée découvrit que j'étais mineur et me pria de ne plus me présenter à « la boule ». C'était à la fois tôt et tard. Ce fut en tous les cas un bonheur pour mes cinq mille francs.

Avenue Masséna, on pouvait voir chez un marchand de cycles un tricycle « à pétrole ». C'était alors un jouet nouveau. Je me rendis acquéreur de cette machine.

Je connaissais à peine le fonctionnement du moteur à explosion qui venait de naître quelques années plus tôt. En quelques jours, cette admirable mécanique n'avait plus de secret pour nous, et je décidai d'exécuter avec mon tricycle le voyage Nice-Neuville dans les premiers jours d'avril.

Ce voyage devait me réserver des joies à peu près semblables aux joies que nous avions éprouvées dans nos expéditions de la Saône, mais ce fut une terrible aventure. J'avais froid, juché sur ma machine, et mes mains mal protégées par des gants insuffisants ne me permettaient pas de remédier facilement aux défaillances inévitables de mon char. Les côtes surtout, ces terribles côtes de l'Estérel, devaient mettre ma mécanique à l'épreuve.

A Saint-Raphaël, je n'avais plus de segments dans mon cylindre. Je dus pédaler, car, par bonheur, mon tricycle avait encore ses pédales ; je dus pédaler, dis-je, pendant vingt kilomètres pour arriver chez un

mécanicien qui me permit de tourner des segments dans une vieille canalisation de fonte.

Chose curieuse, mes segments d'origine n'avaient pas résisté à dix heures de fonctionnement, et les segments grossiers que j'exécutai au bord de la route sur un tour à pédale me conduisirent au bout de ma randonnée.

Après les segments, ce fut le pignon d'engrènement qui me lâcha. Je le remplaçai par une autre pièce, taillée de mes mains. Enfin, je constatai que ce petit moteur chauffait effroyablement. J'installai alors derrière ma selle un bidon de cinq litres raccordé à une petite rampe d'arrosage fixée sur ma culasse. Je remplissais mon bidon quatre ou cinq fois par jour, et j'ouvrais mon compte-gouttes à chaque montée. Cahin-caha il me fallut six jours pour exécuter ce parcours de cinq cents kilomètres. Charles m'attendait à Neuville, rongé d'inquiétude, et quand il me vit arriver sur « mon char de feu », il n'en croyait ni ses yeux, ni ses oreilles.

Notre premier ouvrage fut de démonter le tricycle et de réparer le moteur. Notre seconde occupation fut de transformer notre charrette en remorque, et cette disposition devait remporter les suffrages de la maisonnée.

A quelque temps de là, Charles me proposa des modifications à notre Hargrave et projeta des vols planés à la manière de Lilienthal.

Guidés par nos documents, j'installai deux barres parallèles sur la cellule avant. Ces barres nous permettaient une installation plus commode pour les manœuvres que la pendaison par les mains pratiquée précédemment.

Notre remorque, tirée par mon tricycle, reçut un aménagement spécial et notre cerf-volant, transformé en planeur, fut aménagé pour le transport.

Cette amélioration dans nos déplacements nous permit d'envisager une tentative en direction de Genay, où nous pensions trouver une pente favorable. Près de Neuville, en direction du bois des Creuses, un petit bâtiment du XVIIIe domine une colline qui nous sembla pleine de promesses. Cet emplacement appartenait à la famille Cicéron et s'appelait « l'Écho ». Un essai sur les hauteurs de l'Écho demeura sans résultat. Charles m'affirma que la pente était insuffisante.

Le tricycle nous permit un essai un peu plus loin sur un mamelon découvert dont les accès étaient très inclinés.

A vingt reprises nos essais ne donnèrent aucun autre résultat que nous couronner comme de vieux chevaux. Le vent était cependant favorable, nous étions bien dans les conditions décrites par Lilienthal et nous n'arrivions pas à planer, c'est-à-dire à progresser par rapport au sol. Notre Hargrave et nos surfaces planes obtenues par tension étaient évidemment trop primitives.

Sous de grands angles, par très gros vent, et avec de très gros efforts de traînée, il nous soulevait facilement, mais il était incapable de planer avec une charge.

Charles, que nos échecs n'avaient pas découragé, me proposa alors de faire une tentative en prenant un départ du haut des carrières de Couzon.

Le lendemain, nous étions en haut des carrières. Par un hasard incroyable, nous étions seuls en haut du rocher. L'aridité du sol était telle que les troupeaux ne s'aventuraient pas sur les carrières et notre entourage habituel de bergers était absent.

Le premier, je m'installai dans la machine et je la traînai à quelques mètres de la faille rocheuse.

Ces carrières de Couzon ont peut-être soixante à soixante-dix mètres de haut. Exploitées à ciel ouvert, elles dominent la vallée de la Saône et surplombent la ligne du chemin de fer Paris-Marseille.

J'aperçus alors le bas de la vallée et la frousse, une frousse irrésistible, me coupa les jambes.

Charles prit ma place. Si nous avions eu l'ombre d'un visiteur l'un de nous se serait écrasé en bas de la falaise. Notre solitude nous sauva. Charles vit à son tour le gouffre qui nous attendait. Notre amour-propre n'eut pas à souffrir.

La machine fut démontée, pliée et ramenée dans nos ateliers. Elle y était encore en 1920.

C'est en mars 1900 seulement que nous devions penser à l'avion, c'est à ce moment précis de notre vie que nous avons projeté notre première machine et cette construction qui devait transformer notre existence devait nous être inspirée par celui que nous avions ignoré jusqu'à ce jour — par Clément Ader.

***

MA PREMIÈRE AUTOMOBILE

Le tricycle nous avait révélé le moteur à explosion. La remorque nous avait enseigné une formule nouvelle de l'expédition. Il suffisait de faire un pas pour désirer une voiture « à pétrole ». Ce pas fut franchi automatiquement et je commençai l'étude de notre première grosse construction.

J'ai retrouvé quelques éléments de cette étude. J'ai construit, de 1918 à 1936, vingt-cinq mille voitures qui devaient être un succès technique. Malgré la valeur indiscutable, je crois pouvoir le dire, des voitures Voisin, je considère que la plus belle des études sortie de mon crayon demeure cette carriole construite à Villevert aux environs de 1900.

A cette époque, les plus grands constructeurs, Louis Renault en tête, mettaient au monde une série de chignolles construites « en hauteur ». Notre voiture fut inconstestablement la première du type surbaissé.

Le châssis passait en effet sous les essieux et notre suspension s'appuyait sur un dispositif rapporté qui plaçait le centre de gravité relativement très bas.

Dès les premiers jours de notre petite étude, je fus effrayé par les dépenses que pouvait occasionner notre entreprise et je cherchai le moyen d'obtenir une « avance » sur un héritage que nous venions de faire.

Au nombre de mes amis, je comptais alors un étudiant en médecine qui poursuivait ses études à Lyon. Ce garçon vivait dans la gêne et nous importunait fréquemment par des emprunts.

Je lui exposai notre situation et je lui fis comprendre que s'il arrivait à trouver un expédient pour nous trouver un peu d'argent, je lui accorderais une commission substantielle.

Cette perspective le rendit très actif. Au bout d'une semaine, il me mit en rapport avec un usurier de ses amis qui traitait des opérations redoutables avec la « jeunesse studieuse ».

Ce monsieur me fit signer des reconnaissances post-datées et prit à mon endroit une assurance sur la vie. En échange d'une commission usuraire, il me remit cinq mille francs. Il ne s'agissait alors ni de francs d'avant-guerre, ni de francs Poincaré. Un ouvrier habile gagnait trois francs par jour pour dix ou douze heures de travail, et les petits rentiers de Villevert disposaient d'une rente annuelle qui devait osciller entre quatorze cents ou quinze cents francs.

On m'indiqua l'adresse d'un ancien mécanicien retraité qui désirait vendre le squelette d'une voiture à vapeur dont il avait abandonné la construction.

Deux jours plus tard, notre remorque ramenait à la maison quatre roues en bois cerclées de caoutchouc plein, deux essieux et les ressorts de l'ensemble.

La maison Audibert et Lavirotte vendait alors un lot de ferraille inutilisée. J'y achetai un volant, des chaînes et des pignons. Cette acquisition put être réalisée pour cinq cents francs environ.

Je trouvai le moteur chez Rambaud, mécanicien rue Constantine, à Lyon. C'était un cinq chevaux Aster monocylindrique, admirablement dessiné et parfaitement construit. Il était allumé par trembleur et bougie, ce qui représentait la nouveauté de l'année.

Nos cinq chevaux valaient quinze cents francs. Il nous restait donc une marge importante pour solder les fournitures diverses de bois et de quincaillerie.

Mon projet était d'une extrême simplicité.

Sur le moteur, je montai une poulie. Sur cette poulie j'installai une courroie qui réalisait l'embrayage. A l'arrière une boîte à deux vitesses commandait deux pignons et des chaînes allaient aux roues arrière. Les longerons du châssis étaient en frêne et notre voiture devait avoir l'apparence d'une charrette anglaise à quatre places dos à dos.

Je me demande encore après si longtemps comment nous avons pu entreprendre et terminer tous ces travaux avec des moyens aussi rudimentaires. Mais, quand nous avions décidé, Charles et moi, de construire une cabane, un fusil ou un bateau, nous étions entraînés par une force

invincible. Les premiers jours de notre effort étaient à la rigueur à une échelle humaine, mais, dès que le monstre approchait de sa forme définitive, rien ne pouvait nous distraire. Nous mangions en courant et nous dormions cinq heures par nuit.

Nous avons conservé cette ferveur pendant longtemps et réussi, de 1905 à 1920, à former une équipe de fidèles qui, à leur tour, ont éprouvé un pareil enthousiasme.

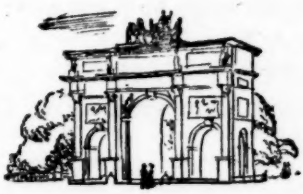
En 1915, le grand quartier général me demanda d'envisager le prototype d'une grosse machine de bombardement. Le jour même de cette demande, j'alertai le service technique et, *trente-cinq jours plus tard*, le triplan quadrimoteur dix-huit cents chevaux et de quarante-cinq mètres d'envergure décollait victorieusement sur le terrain d'Issy-les-Moulineaux, piloté par Frantz, l'homme du premier de tous les combats aériens. Cet exploit peut paraître incroyable, mais maints témoignages l'attestent.

Le montage de notre voiture fut exécuté en quelques jours. La boîte de vitesses nous demanda près d'un mois d'efforts. Au burin, à la lime, nous avons ajusté nos quatre pignons de bronze et d'acier, et cette boîte évidemment rustique et tournant à l'air libre était en définitive aussi silencieuse que beaucoup de boîtes modernes exécutées avec des machines de précision.

En trois mois, notre voiture était terminée, essayée, retouchée et nous pouvions un beau dimanche emmener maman de la maison de Villevert au marché de Neuville-sur-Saône.

GABRIEL VOISIN

1. On trouvera dans le prochain numéro : *Mes Débuts dans l'Aviation*, suite des souvenirs de Gabriel Voisin.



LES DEUX CHÉRIFS

AVANT de mourir [1], Al Bordgali avait désigné comme son successeur, non pas son fils, Mouley Ahmed, mais son frère, Bou Hassoun, en vertu de la coutume berbère qui veut que l'héritier des biens et du commandement ne soit pas le fils aîné du défunt mais l'aîné des mâles de la famille. Energique et intelligent comme il devait se montrer par la suite, Bou Hassoun l'aurait certainement emporté sur son faible neveu et gardé le pouvoir, si celui-ci n'avait eu une sœur mariée à un Caïd du Rif, Lalla Horra, la Noble Dame, qui a laissé le souvenir d'une maîtresse femme, sainte et magicienne à la fois. Le Caïd accourut à Fez avec ses cavaliers, obligea les notables à reconnaître son beau-frère pour sultan, et emprisonna Bou Hassoun. Pas pour longtemps d'ailleurs, car peu après, pour le dédommager, Mouley Ahmed, bon prince, le rendit à la liberté et, mieux encore, lui fit cadeau du fief de Vélez, sur la Méditerranée.

Le nouveau Sultan était ce jeune prince que les Chérifs avaient eu autrefois pour élève, quand ils étaient à Fez. Ils ne manquèrent pas de lui écrire pour l'assurer de leur dévouement, et lui promettre, comme ils avaient fait à son père, de lui payer ce tribut qu'ils n'envoyaient jamais.

Soit qu'il eût gardé un bon souvenir de ses anciens précepteurs, soit

1. RÉSUMÉ DES PRÉCÉDENTS CHAPITRES (octobre). — Au début du XVIe siècle les Portugais cherchent à s'emparer du Maroc, mais les Berbères se soulèvent contre les envahisseurs. L'extraordinaire aventure de deux frères ambitieux, les Chérifs El Aaredj et El Mehdi, fondateurs de la dynastie des Saadiens, illustre cette époque troublée. Partis de Tagmadert, dans le Maghreb, ils se rendent à Fez où ils gagnent l'estime du Sultan Al Bordgali qui leur confie des fonctions de précepteur. Par la suite ils obtiennent de lui l'autorisation d'aller combattre les infidèles. Après une série d'exploits l'un d'entre eux fonde la ville de Taroudant ; l'autre s'installe à Marrakech après avoir assassiné l'émir de cette ville.

qu'il se crût obligé de ménager ces puissants personnages, Mouley Ahmed confirma El Aaredj comme émir de Marrakech, et El Mehdi comme vice-roi de Taroudant. Mais quand il réclama le tribut qu'ils lui avaient promis, ils répondirent arrogamment qu'ils ne lui devaient rien, qu'ils n'avaient d'impôt à payer à personne, et que leur qualité de descendants de Mahomet leur donnait, pour le moins, autant de droits qu'à lui. Toutefois, par prudence, ils ajoutaient que s'il voulait demeurer leur ami, ils étaient disposés à l'aimer de tout leur cœur, mais que s'il pensait les gêner dans leur guerre contre les Chrétiens, il trahirait Allah et son Prophète, et qu'il les trouverait, en ce cas, devant lui pour défendre la cause de Dieu.

Ce langage était clair. Mouley Ahmed releva le défi et vint assiéger Marrakech. Aussitôt, El Mehdi accourut de Taroudant au secours d'El Aaredj, et dès le lendemain ils donnèrent à leur ancien élève la plus rude leçon.

Le soir même de cette journée, le Sultan apprenait qu'un de ses neveux s'était révolté contre lui et avait failli s'emparer de Fez-la-Neuve. Il décampa en toute hâte pour regagner sa capitale. Les Chérifs le poursuivirent quelque temps, puis rentrèrent à Marrakech où ils furent accueillis avec d'autant plus d'enthousiasme que le bruit s'était répandu que Mouley Ahmed avait conclu une trêve avec les Chrétiens.

Plus que jamais les deux frères apparurent comme les champions de l'Islam. Et pour le prouver mieux encore, ils décidèrent de frapper un grand coup en s'emparant de Saffi.

***

Ils ne prirent pas Saffi, comme ils l'avaient espéré, mais ils firent subir au Gouverneur Garcia de Mello, qui s'était porté à leur rencontre, une défaite au cours de laquelle furent tués ou faits prisonniers un grand nombre de gentilshommes des plus nobles familles portugaises.

L'émotion fut vive à Lisbonne. Le Roi réunit aussitôt un Conseil extraordinaire des plus hauts personnages du royaume, pour discuter de cet événement et voir si le plus sage ne serait pas d'abandonner Saffi et Azemmour et de ne garder sur la côte que Mazagan et Santa Cruz.

Les uns représentèrent que pour défendre Saffi, inabordable en hiver, et Azemmour, presque en toute saison, il fallait y entretenir des garnisons nombreuses et que le jeu n'en valait pas la chandelle, ajoutant qu'il était vain d'espérer que la mésentente du Sultan et des Chérifs permît jamais aux Portugais de rétablir leurs affaires, car dans un

pressant péril ils se réconcilieraient toujours. D'autres soutinrent, au contraire, que ce serait folie d'abandonner ces places pour lesquelles, depuis tant d'années, on avait dépensé tant d'hommes et tant d'argent.

Personnellement, le Roi, bien qu'il eût conclu un accord avec Mouley Ahmed, répugnait, par sentiment chrétien, à la seule politique qui aurait permis aux Portugais de se maintenir au Maroc : l'alliance avec les tribus indigènes. Il était fortifié dans cette idée par le Pape, qui lui faisait savoir qu'au moment où les Turcs menaçaient d'envahir l'Europe et l'Afrique, comme avaient fait autrefois les Arabes, il y avait mieux à faire que d'user les forces chrétiennes contre d'obscurs seigneurs de l'Atlas.

Les avis furent si partagés que l'on se sépara sans avoir pris de décision. Mais l'affaire de Saffi faisait déjà prévoir que l'épopée portugaise au Maroc était sur son déclin. Qu'importait, aujourd'hui, aux armateurs de Lisbonne ce pauvre pays du Maroc, quand ils avaient à leur disposition tous les trésors des Indes?

Leur demi-succès à Saffi ne fit pas moins d'honneur aux Chérifs que leur victoire sur le Sultan, et revenant à l'idée profonde qui avait été celle de leur père, et qu'eux-mêmes n'avaient cessé de poursuivre à travers succès et revers, ils proclamèrent bien haut qu'ils refusaient de reconnaître l'autorité d'un prince allié aux Infidèles.

Pour la seconde fois, si peu belliqueux qu'il fût, le faible Mouley Ahmed dut se mettre en campagne.

La rencontre eut lieu sur les bords de l'oued Abid, le fleuve des esclaves, à quelques lieues de Marrakech. Les forces du Sultan étaient de beaucoup supérieures, mais les Chérifs profitèrent du moment où son avant-garde et son artillerie avaient imprudemment passé l'eau pour les rejeter à la rivière et massacrer une cohue empêtrée dans le gué. Le Sultan prit la fuite.

Le lendemain, on découvrit, emporté au fil de l'eau, le corps de Boabdil, l'ancien roi de Grenade, qui, après la perte de son royaume, s'était réfugié à Fez, et qui, malheureux jusqu'au bout, mourait bravement pour la défense d'un royaume étranger, n'ayant pas su défendre le sien.

Se rendant compte du péril que ces discordes intestines faisaient courir à l'Islam, des Chefs religieux, de l'un et l'autre parti, s'entremirent pour ramener la paix.

Finalement, celle-ci fut conclue aux conditions suivantes : désormais il y aurait deux royaumes, divisés par l'oum R'bia : le Royaume de Fez au Sultan, et celui de Marrakech et du Sous aux Chérifs.

III

FRÈRES ENNEMIS

Jusqu'ici l'entente des deux frères avait été parfaite. Le succès les brouilla.

El Mehdi était retourné à Taroudant, et pendant cinq ou six ans, dans les répits que lui laissait la guerilla contre les Chrétiens et ses expéditions contre les petits seigneurs de l'Atlas pour faire rentrer l'impôt, il employa son temps à embellir sa capitale et à développer dans le Sous la culture de la canne, dont il tirait un grand profit, échangeant contre du sucre les armes et les munitions que lui apportaient en contrebande les trafiquants anglais, hollandais et français. Mais tout aurait été plus simple si, au lieu des misérables rades de Fonti et d'Agadir, il avait eu à sa disposition le beau port de Santa Cruz, à la pointe du cap d'Aguir. Il rêvait de s'en emparer, et s'efforça de persuader El Aaredj de l'aider dans cette entreprise. El Aaredj y consentit, mais craignant que le succès ne le rendît trop glorieux, il mit pour condition que son frère ne prendrait pas, en personne, le commandement des troupes.

Dans le plus grand secret, El Mehdi rassembla cinquante mille hommes, sous le commandement de son fils aîné, El Harrân, son meilleur chef de guerre. Toutefois le secret ne fut pas si bien gardé que Don Gutierre de Monroy, qui commandait la place, n'en fût bientôt averti. Il se mit en défense, et écrivit au Roi de Portugal que les Maures allaient bientôt l'attaquer, mais qu'il n'en avait aucune crainte parce qu'ils ne possédaient, disait-il, aucune connaissance de l'art de la guerre et qu'ils manquaient des moyens nécessaires pour un siège. Il demandait seulement qu'on lui expédiât au plus tôt des vivres et des munitions.

Cependant El Mehdi, au mépris de la parole qu'il avait donnée à son frère de ne pas se mettre à la tête de l'armée, était arrivé devant la ville. Un renégat génois, qui commandait son artillerie, commença de bombarder les murailles. Mais avant même qu'il eût ouvert une brèche assez large, El Mehdi donna l'assaut dans l'espoir d'emporter la place avant l'arrivée des secours expédiés du Portugal. Sept mille des assaillants s'écrasèrent contre les remparts, et les autres s'enfuirent.

Voyant ses gens rebutés et qu'on ne pouvait plus les faire marcher qu'à coups de bâton, le Chérif se laissa persuader par le Génois que le mieux serait de battre Santa Cruz du haut d'une colline d'où l'on découvrait toute la ville. On y transporta les canons, et pour mettre les arquebusiers et les artilleurs à l'abri, on construisit un abri fortifié ; puis l'attaque reprit avec plus de fureur que jamais.

Les boulets du renégat allaient tuer les assiégés dans les rues, mais ils n'arrivaient toujours pas à faire tomber la muraille, et chaque jour El Mehdi livrait en vain deux et trois fois l'assaut.

Cependant, dans la ville, vivres et munitions commençaient de manquer. Par bonheur, sept caravelles arrivèrent de Lisbonne. Don Guttierre les fit débarquer le plus loin possible de la bataille, tellement il redoutait que des gens fraîchement débarqués ne fussent effrayés par les cris que poussaient les Berbères en montant à l'attaque.

El Mehdi, en personne, conduisait les assaillants. Un jour qu'il les voyait reculer, il arracha son turban de sa tête et l'envoya rouler jusqu'aux murs, comme faisaient jadis les généraux romains qui jetaient leur enseigne au plus fort de la mêlée. Ce jour-là, il eût été tué si un de ses officiers, se jetant devant lui, n'avait reçu le coup qui lui était destiné. Mais toute sa bravoure et l'artillerie du renégat n'auraient servi de rien, sans un malheureux accident qui changea la face des choses.

Un des défenseurs de la place étant allé chercher un baril dans une casemate, y mit le feu, par mégarde, avec la mèche allumée qu'il tenait à la main. Tout un pan de la muraille sauta et du même coup les quelque soixante hommes qui se trouvaient à cet endroit. Les Maures s'élancèrent dans la brèche, massacrant tout sur leur passage, poursuivant les fuyards qui cherchaient à gagner les caravelles, et les tuant jusque dans la mer.

Parmi les gentilshommes portugais qui se distinguèrent ce jour-là, Marmol donne une place à part à Don Juan de Carval, gendre du Gouverneur. Brandissant une épée à deux mains, à lui seul il expédia dans l'autre monde trente Maures qui voulaient s'emparer d'une tour. A la fin, blessé aux deux jambes, il continua à combattre à genoux jusqu'au moment où il fut tué d'un trait de javelot, car personne n'osait l'approcher.

Don Guttière, ses enfants et quelques gentilshommes s'étaient réfugiés dans le donjon, où ils essayèrent de résister. Sous les canons du renégat génois, ils durent pourtant se rendre, non pas, il est vrai, entre les mains des Berbères, mais au fils dudit renégat, qui les protégea comme il put.

Après avoir fait panser les blessés, tant Maures que Chrétiens (chose extraordinaire, que je trouve mentionnée pour la première fois dans une chronique) et avoir distribué à ses lieutenants et à ses soldats une part du butin, El Mehdi crut apaiser son frère (mais il se trompait bien!) en l'informant qu'Allah et son prophète leur avaient donné une victoire qui assurait leurs Etats et allait faciliter un trafic dont ils tireraient tous les deux grand avantage. La lettre était accompagnée d'un lot de prisonniers, parmi lesquels Don Guttière de Monroy. Mais il gardait pour sa part les canons, les arquebuses, les captifs entendus dans l'art de forger et de fondre, et les enfants du Gouverneur, au nombre des-

quels était sa fille, personne d'une remarquable beauté, Doña Minçia, femme de ce Don Juan de Carval mort si vaillamment en défendant la tour.

« La femme de ce vaillant homme, écrit Diégo de Torrès, fut si agréable au Chérif qu'il la fit conduire en son palais, lui faisant toutes sortes de caresses, la sollicitant de se faire Maure, et qu'il la prendrait pour femme. Mais elle lui résista quelque temps courageusement, et pour son malheur sa résistance piquait toujours davantage El Mehdi, de sorte que l'amour de ce tyran se tournant en rage, il la fit enfermer dans un cachot, où elle ne fut visitée de personne, et menaça de la faire forcer par des nègres et de lui ôter la vie.

« Cependant arriva un religieux qui avait charge, de la part du roi Don Juan, de racheter les captifs. Il dit aussi qu'il avait ordre de la sérénissime Doña Catharina de payer la rançon de Minçia aux conditions que le Chérif voudrait. Mais Minçia, s'apercevant que le religieux ne s'occupait que du rachat des autres femmes et des enfants, sans paraître autrement s'intéresser à son sort, lui en fit faire le reproche. A quoi il répondit qu'il n'était pas raisonnable d'abandonner cent personnes pour une, car le Chérif réclamait une rançon excessive pour elle. Cette réponse jeta cette pauvre demoiselle dans un tel désespoir qu'elle se rendit Maure. Ce que le Chérif estima tellement qu'à l'heure même il la prit pour femme légitime. En effet, il l'aimait si fort qu'il n'avait presque plus d'amour que pour elle. C'est pourquoi il la fit habiller à l'espagnole, porter l'épée et dîner à une table haute, comme eût fait un roi chrétien. Ce qui était contre son Alcoran.

» Là-dessus elle devint enceinte et fit une fausse couche dont elle mourut. Le bruit était que ses rivales avaient hâté ses jours. Du reste, ses esclaves m'ont assuré qu'à l'article de la mort, elles les appela et leur dit qu'elle mourait chrétienne, dans la foi de ses pères. Le Chérif eut un tel ressentiment de cette mort qu'il en pensa perdre l'esprit et demeura enfermé plus de quatre mois sans que les consolations de ses enfants et de ses serviteurs pussent arrêter ses plaintes. On dit qu'il envoyait tous les jours une Maure, avec des lettres et de la viande, visiter le tombeau de Minçia. Cette esclave lui rapportait qu'elle lui répondait très obligeamment pour lui. De quoi il recevait beaucoup de joie, car les Berbères tiennent que les morts peuvent parler et manger. Enfin, cette fantaisie dura au Chérif jusqu'à ce qu'il eût des différends à démêler avec son frère. »

Depuis la prise de Santa Cruz, El Aaredj, d'un caractère sourcilleux et jaloux, ne décolérait pas. Il écrivit une lettre irritée au Mehdi pour lui reprocher de s'être réservé la plus grosse part du butin, d'avoir gardé pour lui les enfants de Don Guttière, qui représentaient l'espoir d'une grosse rançon, toute l'artillerie et les armes à feu, enfin et surtout d'avoir manqué à sa parole et outrepassé ses droits, car il ne devait pas oublier qu'il

n'était que son lieutenant et qu'il ne tenait son royaume de Taroudant qu'en apanage.

El Mehdi répondit du même ton que c'était là bien mal reconnaître ses services, qu'il lui avait donné ce qui lui revenait légitimement du butin, et qu'il n'était pas juste qu'ayant pris la plus grande part dans le danger, il n'en eût pas la récompense. Pour finir, il s'excusait de ne pouvoir se rendre à son invitation d'aller le voir à Marrakech, mais il était pour l'heure trop occupé à Taroudant.

Cette lettre, insolente et polie, irrita à ce point El Aaredj qu'il donna l'ordre à ses Cheikhs de lever des contributions sur des bourgs et des villages qui appartenaient à son frère. C'était la brouille déclarée.

Mais une fois de plus, comme dans l'affaire du Sultan, de pieux personnages intervinrent pour leur représenter l'offense qu'ils faisaient à Allah et à Mahomet en employant l'un contre l'autre, pour leur ambition personnelle, des forces qu'ils devaient tourner contre les Infidèles.

Accompagnés chacun de cinq cents cavaliers, ils se rencontrèrent à mi-chemin entre Marrakech et Taroudant. S'étant avancés seuls, à cheval, dans un espace découvert, ils mirent ensemble pied à terre, et coururent s'embrasser, chacun se tenant sur ses gardes. Mais comme le cadet, par politesse, s'était un peu baissé pour faire sa révérence, l'aîné l'étreignit si bien qu'il faillit le renverser. L'autre, plus fort et plus agile, se dégagea prestement et l'envoya rouler sur le sol ; puis, sans le frapper toutefois, il lui reprocha sa perfidie, et qu'il le connaissait trop bien pour se laisser prendre à ses fourbes. A quoi El Aaredj répliqua : « Tu voudrais te défaire de moi, mais je rabattrai ton orgueil. » Là-dessus, on les sépara, et tous les deux ayant rejoint leur escorte, chacun remonta à cheval pour regagner ses Etats.

Au lieu de s'arranger, les choses empirèrent. A quelque temps de là, les deux frères se retrouvaient face à face, chacun avec toutes ses forces.

Une fois de plus les Marabouts accoururent, et une fois de plus ils réussirent à empêcher la bagarre. El Aaredj, le plus entêté des deux, finit par se laisser convaincre. Et réfléchissant qu'il gagnerait une gloire plus grande que celle remportée par son frère à Santa Cruz, il se porta contre Saffi.

Le Gouverneur de la ville disposait de si peu de monde que, pour tromper ses adversaires, il en était réduit à faire défiler sous les murailles des femmes déguisées en soldats. Vainement il avait demandé des secours à Lisbonne, et il était sur le point de se rendre, quand, par fortune, des brigantins d'Azemmour débarquèrent sur le rivage une petite troupe, commandée par un Juif, Samuel Valenciano, qui venait faire la razzia dans ces parages. Ce brave Juif se jeta dans la place et fit des sorties si heureuses qu'il détruisit les ouvrages avancés, d'où les Maures bombardaient la ville. La muraille tint bon, et Mahomet ne renouvela pas le miracle du baril qu'il avait fait à Santa Cruz. Au bout de six mois,

El Aaredj, voyant l'hiver approcher, abandonna le siège et revint à Marrakech assez piteusement. Il est vrai qu'après cette alerte, les Portugais se décidèrent enfin à abandonner Saffi et Azemmour, dont ils évacuèrent sur Mazagan toute la population. El Aaredj fit incontinent occuper les deux villes ; mais ce n'était pas là une victoire emportée de haute lutte, comme celle d'El Mehdi à Santa Cruz. Son orgueil restait humilié, et à cette humiliation vint s'en ajouter une autre.

Pour repeupler les places abandonnées, il y avait envoyé des Marabouts de grand renom, dont la sainteté, pensait-il, devait attirer les fidèles. Or, il advint que les Portugais lui jouèrent le bon tour de rentrer, une nuit, à Saffi par surprise et d'enlever les Marabouts. Cela n'était pas fait pour relever son prestige tant militaire que religieux. On dut en rire à Taroudant.

Des mésaventures plus cruelles allaient s'abattre sur lui. De plus en plus ulcéré contre son frère, que tout le monde tenait pour plus avisé, plus courtois, plus fidèle à sa parole et meilleur homme de guerre, il résolut de passer outre aux sages conseils des Marabouts qui s'obstinaient à empêcher ces deux champions de la guerre sainte de se déchirer entre eux, et résolut d'en finir avec lui.

De son côté, El Mehdi manda tous ses Gouverneurs et tous les Cheikhs, ses amis ou ses vassaux, et leur ayant fait un long discours sur l'injustice d'El Aaredj, les pria de l'aider de tout leur pouvoir. Ayant reçu leur serment, il prit sa barbe dans sa main et leur jura que s'ils tenaient leur promesse, il remporterait la victoire et ramènerait son frère prisonnier.

Je ne sais si les tours de magie, que les chroniqueurs portugais lui prêtent volontiers, y furent pour quelque chose : son succès fut complet. Au cours de la bataille, El Aaredj et l'un de ses fils s'embarrassèrent dans des halliers et furent pris.

El Mehdi le traita avec une magnanimité qu'on trouve rarement au Maroc en de pareilles conjonctures. L'ayant fait amener devant lui, il descendit de cheval, l'embrassa gravement, et lui fit autant d'honneur que s'il eût été en sa prospérité, ce qui ne l'empêcha pas, d'ailleurs, de l'inviter à le suivre à Taroudant.

Après quelques semaines d'une prison dorée, il lui rendit la liberté aux conditions suivantes : El Mehdi demeurait en possession des Royaumes du Sous et du Draâ ; El Aaredj conservait le territoire de Marrakech et le Tafilalet. Celui-ci aurait, en outre, le cinquième de toutes les prises qu'ils feraient en commun ; et lorsque leurs deux armées opéreraient ensemble, il en serait le chef, avec son frère comme lieutenant. Une clause particulière de l'accord précisait que si El Aaredj venait à mourir le premier, El Mehdi hériterait du royaume, et après lui, son fils aîné El Harrân.

L'accord conclu, ils se jurèrent une amitié éternelle.

Deux ans ne s'étaient pas écoulés qu'El Aaredj, oubliant les serments qu'il avait faits, déclarait qu'il n'était tenu par aucun article d'un traité passé lorsqu'il était prisonnier, et qu'il ne consentirait jamais à déposséder son fils, son héritier légitime.

De nouveau on recourut aux armes. Mais décidément El Mehdi était meilleur capitaine ou meilleur magicien. « Ce jour-là, écrit l'historien Marmol, il se passa une chose étonnante. On était au mois d'août, la journée était magnifique, pas le moindre souffle de vent, et cependant l'étendard d'El Aaredj s'embarrassa de telle sorte dans un arbre épineux qu'on fut plus d'un quart d'heure à pouvoir le dégager. Pendant ce temps, son frère chargea si vigoureusement qu'il mit ses troupes en déroute, et les poursuivit sans relâche le reste du jour et la nuit jusqu'à Marrakech. » Arrivé là, il fit savoir que si on ne lui livrait pas la ville sur-le-champ, il ferait main basse sur tout. Le Gouverneur, s'imaginant qu'El Aaredj était mort ou pris, ouvrit les portes, et le vainqueur fit son entrée aux cris de : « Vive le Chérif! »

Il se rendit aussitôt à la kasbah où il trouva la femme et les filles de son frère qui se hâtaient de cacher ce qu'elles avaient de plus précieux. Après les avoir rassurées et prises sous sa protection et mis le trésor à couvert, il s'en fut à l'arsenal voir l'artillerie qui s'y trouvait.

Sur ces entrefaites, El Aaredj, qui s'était égaré dans la nuit avec quelques cavaliers, se présentait à une porte secrète et frappait à grands coups afin qu'on lui ouvrît. Du haut de la muraille, on lui cria de se sauver au plus vite, car son frère était déjà là. Il piqua rageusement son cheval, et rempli de confusion et de fureur, il n'eut d'autre ressource que de se réfugier, sous la protection d'Allah, dans une zaouïa des environs.

Si étrange que cela paraisse dans cette histoire brutale, El Mehdi gardait au cœur le souvenir de la jeune chrétienne qu'il avait épousée après la prise de Santa Cruz. « Dans la joie du succès, dit Diégo de Torrès, il n'oublia pas ce qu'il devait à son amour ni le déplaisir où l'avait réduit sa mort. Il envoya chercher dans sa prison Don Guttière de Monroy, son père, et après lui avoir témoigné ses regrets sur la perte de sa fille, il lui donna la liberté, avec deux chevaux bien équipés, quelques faucons et autres présents du pays, et le laissa partir pour Mazagan. »

Dans la zaouïa où il s'était réfugié, El Aaredj réfléchissait aux moyens d'en sortir. Il envoya à Fez un de ses fils pour convaincre le Sultan que son intérêt lui commandait de le secourir dans sa détresse. De son côté, El Mehdi publiait que tous les gens de guerre au service de son frère eussent à le rejoindre, et qu'au cas où ils ne le feraient pas, ils ne seraient nullement inquiétés, à la seule condition d'abandonner leurs armes et leurs chevaux. Il savait bien qu'un cavalier n'abandonne pas facilement ses armes et son cheval! Ils accoururent tous dans son camp. Mais

comme il était fort sage et qu'il ne faisait rien qu'après mûre réflexion, dès qu'il eut appris que son neveu avait reçu à Fez l'accueil le plus favorable, il s'arrangea pour obtenir, par l'intermédiaire des Marabouts, une entrevue avec son frère.

Ce jour-là, dans une plaine au bord d'une rivière, sous sa grande tente de guerre, assis sur une estrade fermée de trois côtés, en sorte qu'on ne pouvait le voir et le frapper que par devant, El Mehdi attendit El Aaredj, son sabre à la main, une cotte de mailles sous sa robe jaune, et sa garde formant devant lui une longue et large avenue.

Les fils d'El Aaredj arrivèrent les premiers, à cheval, les uns après les autres. A mesure qu'ils se présentaient, ils mettaient pied à terre et venaient se prosterner devant leur oncle et lui baiser les genoux et la main ; puis ils se retiraient du côté de la tente où étaient ses propres enfants et ses plus sûrs capitaines. Enfin, El Aaredj lui-même, accompagné des personnages qui avaient ménagé l'entrevue, et du chef de la zaouïa qui lui avait donné asile.

Dès que le Mehdi l'aperçut, il se leva pour le recevoir à l'entrée de la tente. Les deux frères s'embrassèrent, répandirent quelques larmes, comme s'ils se retrouvaient avec joie après une longue séparation, s'assirent l'un près de l'autre, et restèrent quelque temps à soupirer et sans paroles. Après quoi, le plus jeune représenta à son aîné que s'il l'avait vaincu, ce n'était point par la force de ses armes mais par la volonté d'Allah, qui avait voulu le punir d'avoir trahi son serment. Il lui dit encore qu'il ne demandait qu'à servir sous ses ordres, car il l'aimait comme un père, mais il ajouta aussitôt que c'était, hélas! pour l'instant, une chose impossible, attendu qu'il avait donné sa parole aux habitants de Marrakech de ne pas les abandonner à son ressentiment et aux effets de sa colère. Pour finir, il lui conseillait (et ce conseil était un ordre) d'aller dans le Tafilalet se divertir avec ses femmes, et qu'il saurait pourvoir à l'établissement de ses fils, car il ne doutait pas que tout ce qu'ils avaient conquis jusqu'à ce jour n'était encore qu'un degré à de plus hautes espérances.

Après quelques mots d'excuses, El Aaredj fit à son frère de grands remerciements, et s'en étant remis à sa générosité, il passa la nuit à l'endroit où l'entrevue avait eu lieu. Puis, dès le lendemain, il prenait, avec ses fils, ses femmes et quelques serviteurs, le chemin du Tafilalet, tandis qu'El Mehdi s'installait à Marrakech.

IV

LE SULTAN PRISONNIER

Délivré de son frère, il restait au Mehdi à se débarrasser du Sultan.

Contrairement à son habitude qui était de se laisser provoquer, ce fut lui qui rompit la trêve conclue avec Mouley Ahmed, sous prétexte

que celui-ci avait fait bon accueil à son neveu, quand El Aaredj, enfermé dans la zaouïa, l'avait envoyé à Fez demander son appui. Il réclamait aussi la province de Tadla, mitoyenne entre leurs deux royaumes.

Une fois de plus, Mouley Ahmed fut bien forcé de se mettre en campagne. Mais à mesure qu'il avançait, il voyait fondre son armée. Les gens de Fez et les Arabes, qui formaient le gros de ses troupes, saisissaient toutes les occasions de retourner chez eux, peu soucieux de se mesurer avec les bandes d'El Mehdi aguerries par vingt ans de bataille. Aussi le Chérif ne marchait-il qu'à petites journées pour retarder l'engagement. Le jour même du combat, il attendit encore aussi longtemps qu'il put pour commencer l'attaque, jusqu'au moment où le soleil, très ardent ce jour-là, lui donna dans le dos, et à ses ennemis au visage. Comme toujours, usant de magie, il brisa des baguettes qu'il tenait à la main et les jeta aux quatre points cardinaux. Ayant jugé leur position favorable, il fit déployer un étendard de toile blanche, semée de lettres d'or, qu'il portait roulé près de lui, et donna le signal attendu. Ses cinq cents arquebusiers tirèrent tous à la fois, puis s'écartèrent rapidement pour permettre aux canons qui se trouvaient placés derrière eux de lâcher leur bordée.

Arquebuses ni canons ne firent grand mal à personne, car déjà tous les gens de Mouley Ahmed avaient fui. Il n'y eut que l'oncle du Sultan, l'ancien roi de Fez, Bou Hassoun, et un carré de Turcs et de renégats chrétiens qui se défendirent vaillamment. Encore les Turcs, ayant été avertis par le Chérif qu'il était prêt à leur payer la même solde que le Sultan, se rendirent-ils incontinent.

Le Roi de Fez, voyant ses troupes rompues de tous côtés, voulut passer la rivière pour faire halte et les rallier, mais son cheval bronchant parmi les pierres le jeta dans l'eau, et le nègre d'un fils du Chérif lui donna sur la tête deux coups d'estramaçon. Il l'aurait achevé sans un page qui lui cria que c'était le Sultan. Ce qui l'arrêta net, et son maître étant survenu s'empara de Mouley Ahmed et de l'un de ses fils qui ne voulut pas l'abandonner.

Dans cette affaire qui décida du sort de l'Empire, il ne périt que quarante hommes du côté du Sultan, et un seul du côté du Chérif — encore était-ce un nègre.

El Mehdi avait mis pied à terre dans le camp de Mouley Ahmed et s'était installé sous sa tente. L'ayant fait venir devant lui, il lui tint ce discours avec sa cautèle ordinaire : « Ahmed Ouattàs (il l'appelait ainsi par son nom de famille, comme un simple particulier), le courroux du ciel est tombé sur toi pour tes péchés à cause des abominations que tu souffres tous les jours dans Fez (ce disant il faisait allusion au péché de sodomie et à l'abus du vin qu'on reprochait aux Fassis), et ta prise établit la gloire de Dieu et celle de Mahomet. Je ne te maltraiterai pas pour avoir voulu favoriser mon frère et mon neveu à mon préjudice, car

tu es en la puissance d'un prince musulman et non pas d'un chrétien. Ne doute pas qu'un jour tu ne retrouves ton royaume, si tu es sage. »

A ces mots, Mouley Ahmed, bien qu'affaibli par ses blessures, releva la tête et répondit fièrement à son ancien précepteur : « Ce qui est écrit sur le front des hommes doit s'accomplir... Il n'est pas toujours au pouvoir des Princes, surtout quand ils se font vieux, de déraciner les vices de leurs sujets. Et tu ne devais pas trouver là une raison de prendre les armes contre moi, qui ne t'ai jamais fait de mal, au contraire. » Et il lui rappela le temps où son père les avait accueillis, son frère et lui, si obligeamment à Fez, quand la fortune ne leur avait pas encore souri. « Ton frère et toi, vous ne demandâtes rien qui ne vous fût accordé aussitôt, poursuivit-il. Je prie Dieu que les souvenirs anciens modèrent ton ressentiment d'aujourd'hui. »

Là-dessus, le Chérif se sourit à lui-même, et comme Mouley Ahmed souffrait de ses blessures, il ordonna qu'on eût soin de ses plaies et le fit panser par un Juif qui était à son service.

Rescapé de la bagarre et de retour à Fez, Bou Hassoun aurait peut-être cédé à la tentation de prendre le pouvoir, si le souvenir de son ancienne aventure ne l'avait incliné à la prudence. Il se contenta de rassembler les notables et les invita à proclamer sultan El Caciri, fils aîné du roi prisonnier, en attendant qu'on eût payé la rançon de son père. Tous ceux qui étaient là se levèrent en criant : « Dieu exauce El Caciri! » et lui baisèrent le pied. En réalité, ce fut Bou Hassoun qui, en qualité de Grand Vizir, prit la direction des affaires.

Pour enlever au Chérif deux des plus grands griefs qu'il faisait aux Fassis, son premier acte fut d'ordonner de défoncer tous les tonneaux de vin, dont les Juifs et les Chrétiens avaient répandu l'usage, et de percer à coups de flèches les lions de la ménagerie impériale dont, je ne sais pourquoi, l'existence semblait insupportable à Allah. Puis il mit la ville en défense.

Arrivé sous les murs de Fez, El Mehdi n'eut pas de peine à persuader son prisonnier qu'il écrivît à sa mère et à son fils pour les inviter à livrer Meknès comme prix de sa rançon. Mais abandonner Meknès, ce n'était pas seulement renoncer à une ville industrieuse et peuplée, au milieu d'une campagne qui produisait en abondance le bétail, le blé, les olives, les raisins, les figues et autres fruits, les mûriers et les vers à soie : c'était livrer la clé de Fez, dont Meknès n'est séparée que par la montagne du Zerhoun, qu'on appelait la Montagne d'Argent, autant pour ses nombreux sanctuaires que pour sa fertilité.

Au lieu d'accorder ce qu'on lui demandait, Bou Hassoun fit traîner sa réponse en longueur, et avisa les habitants de Meknès de se préparer à couper la route à l'ennemi dans un passage étroit, que quelques hommes

suffisaient à défendre contre toute une armée, tandis que lui-même ferait une sortie avec toutes ses forces.

Or, à ce moment, El Mehdi se trouvait dans une situation difficile. Ses troupes, qui n'avaient rien pour se nourrir dans un pays dévasté, l'abandonnaient peu à peu, et les Portugais de Mazagan lui causaient des inquiétudes. Prévenu par ses émissaires des intentions du Grand Vizir, il trouva prudent de décamper, non sans avoir expédié des coureurs, avec ordre de ramasser tous les Fassis qu'ils trouveraient hors des murailles. On en ramena près de deux cents, auxquels il fit trancher la tête. Puis, avant que les gens de Meknès eussent occupé le défilé, il franchit le passage périlleux et regagna Marrakech, emmenant toujours dans ses bagages Mouley Ahmed et celui de ses enfants qui l'avait suivi dans son malheur. Mais son échec devant Fez avait changé l'humeur du Chérif à leur égard. Dès qu'il eut rejoint sa capitale, il les fit jeter en prison et les chargea des fers qu'il avait fait enlever à deux esclaves chrétiens.

LE SCEAU DE LA PUISSANCE

A quelque temps de là, El Mehdi reçut une visite qui ne lui fit aucun plaisir.

Il faut savoir que depuis peu d'années, sous la conduite de deux corsaires, fils d'un potier de Mytilène, les Turcs s'étaient emparés d'Alger et de Tlemcen. Bien qu'un pareil voisinage ne laissât pas d'inquiéter le Sultan et les gens de Fez, El Caciri n'hésita pas, sur le conseil de Bou Hassoun, à se plaindre auprès du sultan de Constantinople (c'était alors Soliman le Magnifique, l'allié de François Ier) de la triste situation à laquelle El Mehdi avait réduit son père, qu'au mépris de la loi islamique, il tenait prisonnier comme s'il eût été un Chrétien.

C'était la première fois qu'un Prince marocain faisait appel au Grand Seigneur. Soliman répondit avec empressement à cette lettre, qui semblait mettre sous sa suzeraineté le Maghreb occidental. Il envoya à El Mehdi un message où, non seulement il ne lui donnait aucun titre princier, l'appelant simplement « Notre Chef des Arabes », et par lequel il le mettait en demeure de rendre sans retard la liberté au Roi de Fez et à son fils.

A cette lecture, El Mehdi entra dans une fureur si violente qu'il eût fait, sur-le-champ, trancher le cou au messager, si le capitaine de ses arquebusiers turcs ne lui avait représenté que tout ambassadeur était couvert par le droit des gens et qu'il serait mal avisé d'irriter le Grand Seigneur. Dissimulant sa colère, il renvoya le messager avec quelques robes d'honneur et un cheval superbement équipé. Mais pour montrer

le peu de cas qu'il faisait de l'intervention du « Sultan des Pêcheurs », comme il appelait par dérision Soliman, il fit razzier des territoires qui dépendaient du Roi de Fez.

Mouley Ahmed devait pourtant revoir sa capitale.

Depuis trois ans il était prisonnier, quand il vit entrer dans son cachot des notables de Fez, qui, de la part de sa mère et de son fils, venaient négocier sa rançon. Mais le Chérif continuait de se montrer intraitable : il exigeait toujours Meknès. Après deux semaines de discussions, les envoyés cédèrent. Sans retard, El Mehdi fit occuper la ville. Rien ne s'opposait plus au départ du Sultan.

Entouré de ses enfants et de ses capitaines, le Chérif le reçut au palais, assis sur des coussins. A son approche, il se leva, sans pourtant faire un pas vers lui. Ils s'assirent l'un près de l'autre, et ils restèrent ainsi, se tenant les mains, à se congratuler une bonne demi-heure. Après quoi, Mouley Ahmed prit congé de son ancien précepteur, qui, cette fois, ne quitta pas ses coussins.

Accompagné d'une brillante escorte, il sortit de la ville et s'en alla coucher près de là, sous une tente que ses serviteurs lui avaient préparée. Le lendemain il partit pour sa capitale, où il fut reçu avec joie parce que, tout faible qu'il fût, et peut-être même pour cela, il n'était pas méchant homme. Son fils lui rendit le pouvoir ainsi qu'il était convenu.

Il ne le garda pas longtemps.

***

Le bruit ayant couru que Mouley Ahmed voulait demander du secours aux Chrétiens, comme Bou Hassoun et son fils s'étaient adressés au Grand Turc, le Chérif saisit ce prétexte, et dénonçant le Sultan de Fez comme traître à l'Islam, il fit dresser hors des murailles sa grande tente rouge et commanda à son fils El Harrân, Seigneur de Taroudant, et à ses autres lieutenants de venir le rejoindre. En même temps il donnait l'ordre de démurer la plus ancienne porte qui fût à Marrakech, la faisait entourer de têtes de lions encore sanglantes, et sans doute avec l'idée que la force des lions s'infuserait en lui, il passa dessous en grande pompe, accompagné de tous ses enfants, des capitaines de ses gardes à pied et à cheval, musique en tête et précédé de chanteurs qui publiaient ses victoires passées ou à venir.

Au camp où l'armée était déjà rassemblée, il fut reçu par une salve de toute la mousqueterie. Dès le lendemain il prenait le chemin de Meknès, et là il attendit quelques jours ses bagages, ses munitions et toutes les machines nécessaires au siège de Fez.

Ce siège traîna en longueur, aucun des adversaires n'osant livrer bataille, et chacun d'eux comptant sur la lassitude de l'autre, sur le froid,

les épidémies, la disette. Les assiégeants ne souffraient pas moins que les assiégés eux-mêmes. Cette fois encore, El Mehdi allait lever le camp, lorsqu'un marchand chrétien vint lui raconter sous sa tente qu'Isabelle et Ferdinand s'étaient naguère emparés de Grenade en bâtissant autour de la place une ville de bois et de pierre ; que saint Isidore, évêque de Séville, avait prédit jadis que les Rois de Fez devaient être exterminés à cause du péché de sodomie, et que, puisque Mouley Ahmed et ses enfants commettaient ce péché tous les jours, on devait croire que les temps étaient venus où ils devaient en être punis...

De si fortes raisons rendirent confiance à El Mehdi. A l'imitation des Rois catholiques, il se mit à bâtir une ville. Une ville ? Non pas ! Quelques maisons de boue séchée, mais qui suffirent à jeter la consternation chez les Fassis. Ils commencèrent de murmurer. Leurs plaintes arrivèrent jusqu'au Sultan. On tint conseil au palais. Bou Hassoun, toujours énergique, était d'avis de livrer bataille. Mais Mouley Ahmed, que la captivité n'avait pas rendu plus courageux, était d'un avis contraire. Le Vizir alors s'emporta et prenant le Sultan à partie : « Où est votre honneur ? lui dit-il. Laisserez-vous périr vos sujets plutôt que de livrer un combat que vous êtes sûr de gagner ? » Et comme Mouley Ahmed ne se laissait toujours pas convaincre : « Vous ne méritez pas, s'écria-t-il, que je me sacrifie davantage pour votre service. » Et la nuit même, sans tambour ni trompette, il quitta Fez avec ses gens pour gagner son fief de Vélez, sur la côte du Rif.

Ce départ du seul homme décidé à la résistance acheva de décourager les Fassis. La confiance du Chérif en augmenta d'autant. Aussi, quand Mouley Ahmed lui proposa de faire la paix en lui livrant Fez-la-Neuve, tandis qu'il garderait pour lui le Vieux-Fez et qu'ils se partageraient entre eux le royaume, il se contenta de répondre qu'on ne pouvait pas mettre deux têtes sous le même bonnet et qu'il voulait tout ou rien. De jour et de nuit, ses crieurs venaient clamer sous les murailles qu'il ne serait fait aucun mal à ceux qui sortiraient. Quelques-uns d'abord s'y hasardèrent. Bientôt ce fut tout le monde. Une nuit, avec la connivence des notables du Vieux-Fez, le Chérif s'approcha de la muraille, où il fit une brèche à coups de pics et de marteaux. Aussitôt prévenu, Mouley Ahmed, montrant pour une fois du courage, se porta au devant des assaillants, et une bataille de rues s'engagea. Les uns criaient : « Vive le Chérif ! » Les autres : « Vive le Sultan ! » Les femmes mêmes s'en mêlaient, criant : « Vive celui qui nous donnera du pain ! » et du haut des terrasses elles lançaient des pierres sur les troupes de Mouley Ahmed, qui dut se replier dans son palais.

La même nuit, la mère du Sultan se rendit auprès d'El Mehdi pour le prier de laisser à son fils quelques parcelles de ses Etats, où il passerait avec les siens le reste de sa vie. El Mehdi l'accorda, sous la seule condition que Mouley Ahmed quitterait Fez dans trois jours, avec ce qu'il lui plairait d'emporter. Puis, ayant appris qu'il avait une fille de

dix-sept ans, très belle, il la demanda en mariage. Mouley Ahmed y consentit, avec l'espoir d'améliorer son destin. En quoi il se trompait. Toute sa famille fut dispersée, lui-même envoyé dans le Draâ, son frère à Marrakech, son fils aîné à Taroudant, ses autres parents çà et là. Quant à sa fille, la jeune mariée, elle ne cessait de pleurer, se voyant devenue la femme du pire ennemi de tous les siens et, qui plus est, d'un vieillard de quatre-vingt ans passés.

LES AVENTURES DE BOU HASSOUN

Bou Hassoun, échappé de Fez par une porte secrète, et seulement accompagné de quelques cavaliers, avait gagné sans encombre Vélez.

C'était, sur la Méditerranée, le port le plus proche de Fez, une petite ville de sept cents feux environ, à l'embouchure d'une rivière, dans un vallon très resserré entre des montagnes boisées. Sur leurs fustes et leurs galiotes, les habitants faisaient la course le long des côtes d'Espagne qui n'en sont éloignées que de quarante lieues. Si leur ville était attaquée, ils se sauvaient dans les montagnes au milieu de populations qui passaient à bon droit pour les plus belliqueuses et les plus braves du Maroc ; mais leur plus grande force résidait en une citadelle, bâtie à l'entrée de la rivière sur un îlot rocheux et escarpé, à peu près inaccessible, qu'on appelait le Peñon.

Dès qu'il fut arrivé, Bou Hassoun envoya un message au Gouverneur de Malaga pour lui offrir de se mettre sous la protection de son maître Charles-Quint, et de lui livrer le Peñon s'il voulait le secourir dans sa lutte contre le Chérif, car il ne doutait pas que celui-ci allait venir l'attaquer.

Le Chérif ne l'attaqua pas, mais lui intima l'ordre de rentrer à Fez pour s'expliquer. L'autre ne s'en souciait nullement. Le Chérif insista et s'entendit avec quelques notables pour se saisir de sa personne. Bou Hassoun voulut alors se réfugier dans le Peñon, mais le Gouverneur lui en refusa l'entrée. Il ne lui restait plus qu'à fuir. Montant à cheval sur la place, il avertit à haute voix ses gens de se préparer à l'accompagner à Fez. Ayant ainsi donné le change, il s'en alla coucher à quatre lieues de là ; et sur le coup de minuit, tandis que tout dormait, il prit vingt-cinq captifs chrétiens qu'il avait avec lui, et se tournant vers la mer, s'embarqua avec eux pour Melilla, dans une barque de pêcheurs, après avoir laissé son cheval sellé et bridé sur le rivage. De là, il réussit à gagner Malaga.

L'archiduc Maximilien, qui gouvernait l'Espagne au nom de Charles-Quint, ne lui fit pas grand accueil. Il se rendit alors à Augsbourg, auprès de l'Empereur. Celui-ci ne paraît pas, non plus, s'être beaucoup intéressé aux histoires de l'ancien Vizir. Alors il s'engagea dans les

troupes impériales et prit part à quelques batailles contre les Luthériens. Mais peu soucieux, sans doute, de risquer sa vie pour des disputes où il n'avait que faire, il revint à Madrid, d'où, un beau jour, sans prendre congé de personne, il se rendit à Lisbonne.

Mieux informé peut-être que Charles-Quint des affaires marocaines, le roi de Portugal lui donna six vaisseaux pour reconquérir son fief et reprendre la lutte contre El Mehdi. Mais les habitants de Vélez ne le laissèrent pas débarquer. Les six vaisseaux furent capturés par des corsaires turcs, et Bou Hassoun emmené à Alger devant le pacha Salah Raïs.

Il tombait à merveille.

Pendant sa longue absence, l'étoile d'El Mehdi avait pâli. Peu après une expédition victorieuse à Tlemcen, d'où il avait chassé les Turcs, son fils El Harrân était mort. Les Turcs avaient repris Tlemcen. Vainement il avait envoyé deux autres de ses fils pour reconquérir la ville. L'un d'eux avait été tué, et sa tête envoyée à Salah ; l'autre, à peine de retour à Fez, avait péri, empoisonné, dans une intrigue de harem.

El Harrân, Abd-el-Kader, Abd-er-Rahman, trois de ses fils morts... la tristesse du vieux Chérif s'était tournée en fureur contre le Sultan détrôné, qui, du moins, dans son infortune avait gardé ses enfants : il leur fit couper la tête à tous.

Autres déboires. Naguère il avait assassiné trente Caïds montagnards traîtreusement attirés à Marrakech, ce qui n'avait pas amené la paix dans les tribus. Sa garde turque et ses renégats chrétiens venaient d'être battus dans l'Atlas.

Enfin, il n'apparaissait plus comme le champion de l'Islam. Beaucoup de Marabouts mettaient aujourd'hui leur espoir dans les Turcs d'Alger et le Sultan de Constantinople, et ne se gênaient pas pour prêcher ouvertement contre lui. D'autres lui reprochaient de piller les bien religieux et les caisses des confréries, sous prétexte que c'étaient là des fondations de princes, dont il était le successeur.

A Alger, Bou Hassoun n'avait pas eu de peine à persuader Salah Raïs qu'il s'emparerait aussi aisément de Fez qu'il avait fait de Tlemcen. Il obtint du Pacha qu'il mît à sa disposition cinq mille renégats et cinq mille janissaires. En retour, il lui offrait, une fois la ville prise, quatre cent mille écus pour la solde de ses troupes, et le pillage de Fez-la-Neuve, dont les habitants, disait-il, s'étaient vendus au Mehdi. Quant à Fez-la-Vieille, il assurait que toute la population, notables, chefs religieux, marchands et artisans, était prête à lui ouvrir les portes.

El Mehdi se trouvait à Marrakech quand il apprit par son fils Abdallah, le Gouverneur de Fez, ce qui se tramait à Alger. Aussitôt il convoqua le ban et l'arrière-ban des royaumes de Marrakech, Taroudant et autres

lieux, et fit dresser hors des murailles sa grande tente, si proprement fermée de murs avec leurs crénaux (quoiqu'ils ne fussent que de toiles) qu'on eût dit une forteresse carrée, avec, aux quatre coins, quatre tours, surmontées de hauts chapiteaux, de pommes dorées et de banderoles qui s'apercevaient de très loin.

Quand tout son monde fut rassemblé, il prit le chemin de Fez avec le cérémonial accoutumé. Autour de lui, sa garde personnelle, sept ou huit mille chevaux, deux mille renégats et ses mousquetaires turcs à cheval. Il était précédé de ses porte-étendards, dont un seul était déployé, des timbaliers, des flûtes, des tambours et des trompettes ; puis venaient le Grand Ecuyer avec ses officiers, le Grand Pourvoyeur avec les siens, les Gouverneurs de provinces, le Chef chamelier, les Gentilshommes ordinaires, le Maître des Cérémonies, tous somptueusement habillés de soie, de brocart, de cottes de mailles et d'armures, et la lance à la main. Lui seul était vêtu de laine blanche sans aucun ornement. Trois officiers portaient son épée, sa rondache et son arbalète ; un quatrième tenait son étrier et ne le quittait pas un instant ; un autre portait sur sa selle la couverture de son cheval, un autre ses babouches. A côté de lui, ses enfants et les Vizirs, derrière, douze chevaux de main, richement harnachés, avec des couvertures de soie et d'écarlate, garnies de franges de la même couleur et de houpettes d'or. Enfin, suivait l'armée.

En cet ordre et en cette pompe il faisait, chaque jour, environ trois ou quatre lieues. Cette fois, il dut marcher plus vite, car le danger pressait.

Salah Raïs avait quitté Alger avec cinq mille hommes et douze pièces de campagne pour rejoindre Bou Hassoun, qui se trouvait déjà, avec le gros des troupes, entre Tlemcen et Taza. Dans le camp du Mehdi, on délibéra pour savoir s'il valait mieux laisser les Turcs avancer à l'intérieur du pays, avec l'espoir que la fatigue et le manque de vivres éclairciraient leurs rangs, ou leur en interdire l'entrée, dans la crainte que les partisans de Salah et de Bou Hassoun ne se soulèvent à leur approche. Ce dernier avis l'emporta. Après avoir passé une grande revue de son armée, le Chérif quitta Fez, laissant la garde de la ville à son fils Abdallah.

Les deux armées s'observèrent pendant deux jours dans les parages de Taza. Le troisième jour, Bou Hassoun décida une attaque de nuit, comme il en avait vu exécuter en Allemagne, quand il servait sous Charles-Quint. Panique des chevaux au milieu des ténèbres, cris des mourants et des blessés, les troupes d'El Mehdi terrifiées par une tactique si nouvelle fuyaient de tous côtés. Salah Raïs, accourant à son tour avec ses artilleurs et ses arquebusiers, acheva cette débandade. Précipitamment El Mehdi fit sonner la retraite, et les Turcs craignant quelque piège n'osèrent pas le poursuivre.

De nouveau, dans le camp du Chérif, on délibéra pour savoir s'il fallait recommencer la bataille. Les principaux chefs furent d'avis qu'on ne pouvait résister en rase campagne à ces Turcs, dont l'armement était évidemment supérieur. La retraite fut donc décidée, et quelques jours plus tard El Mehdi rentrait dans Fez-la-Neuve, enseignes déployées, comme s'il venait de remporter une grande victoire.

Mais les Turcs le suivaient de près. Ils s'établirent sur le Sebou, qui n'est qu'à une lieue de la ville. Le Chérif donna l'ordre à son fils Abd-el-Moumen qui, depuis la mort d'El Harrân, passait pour son meilleur homme de guerre, de traverser le fleuve à gué. Bou Hassoun se jeta sur lui avec son courage habituel, et entraîna si bien son monde qu'il le força à repasser la rivière.

La nuit même, les Turcs, excités par l'idée des quatre cent mille écus qu'on leur avait promis pour leur solde et l'espoir de piller une ville aux richesses fabuleuses (du moins dans leurs imaginations), franchissaient à leur tour le Sebou, et venaient établir leur camp sous les murs du Vieux-Fez. On raconte que les habitants les aidèrent à se retrancher, et même que des notables vinrent trouver secrètement Bou Hassoun pour lui offrir les clefs de la ville. Trahison qui s'explique par la couardise naturelle aux Fassis et l'horreur qu'ils avaient de ces gens de Marrakech, qu'ils tenaient pour des barbares.

Le lendemain, à l'aube, le Chérif sortit de Fez-la-Neuve, toujours en magnifique arroi, sur un cheval superbement harnaché. Il aimait beaucoup ce cheval, parce qu'il avait appris, par des opérations magiques, qu'il devait un jour lui sauver la vie dans un combat. Il le chérissait à ce point qu'il ne souffrait pas qu'il urinât par terre, et si, par aventure, les esclaves chrétiens, chargés de recevoir son urine dans un bassin, négligeaient leur service, ils étaient battus à mort.

Moumen aborda si furieusement les Turcs qu'il les ouvrit par le milieu. Nul doute qu'à ce moment il ne les eût défaits, si son père l'avait soutenu. Mais El Mehdi ne bougea pas, tout occupé, dit-on, à ses sorcelleries, qui cette fois ne lui servirent de rien. Moumen, abandonné, dut rompre le combat, et le Chérif se retira dans Fez-la-Neuve avec une troupe qui n'avait pas combattu, mais toujours aussi fièrement que s'il avait été vainqueur.

La nuit même, ayant appris que les habitants du Vieux-Fez avaient ouvert leurs portes, il jugea prudent de ne pas se laisser enfermer dans la ville, et se hâta de déguerpir, laissant derrière lui son harem et son trésor, dans la pensée que les Turcs s'attarderaient au pillage, et ne le poursuivraient pas.

Le calcul était bon.

Dès le lendemain, Salah Raïs pénétrait triomphalement dans Fez abandonnée. Pleurant de joie, Bou Hassoun, descendu de cheval, se

laissait embrasser par tous les gens, sans distinction de classe ni de rang, qui se pressaient sur son passage. Et le pillage commença.

Tout de suite, Salah Raïs et Bou Hassoun s'aperçurent qu'ils ne s'entendaient pas. Ils le savaient depuis longtemps. Le Pacha ne pensait qu'à s'installer durablement à Fez, et Bou Hassoun à se débarrasser au plus vite de son redoutable allié.

El Mehdi n'était pas encore arrivé à Marrakech que, pour gagner ses bonnes grâces, Salah lui renvoyait ses femmes et ses concubines, en lui laissant entendre qu'il n'était pas disposé à faire longtemps le jeu du Seigneur de Vélez. Et celui-ci ayant été proclamé Sultan par les notables du Vieux-Fez, le Pacha le mit au secret dans son palais de Fez-la-Neuve.

Mais les Fassis, qui ne se souciaient pas de subir le sort infligé par les Turcs aux pauvres gens de Tlemcen, et devenus soudain courageux, exigèrent qu'on leur rendît leur Sultan. Le Pacha, qui ne se sentait guère en sûreté, au milieu d'une ville en révolte, avec le peu d'hommes qu'il avait, dut permettre à son prisonnier de se rendre à Karaouyine, au cœur de Fez-la-Vieille, pour montrer à ses partisans qu'il était toujours en vie.

A Karaouyine, au milieu d'un grand concours de peuple, il fit un discours enflammé, où il se plaignit amèrement de Salah Raïs, qui, disait-il, avait voulu l'égorger. Et son discours fini, sans doute ne serait-il pas remonté à Fez-la-Neuve, si l'officier turc qui l'avait accompagné ne lui avait représenté qu'au cas où il ne le ramènerait pas, lui-même y laisserait la vie.

Bref, Bou Hassoun finit par retrouver à la fois la liberté et son titre de Sultan.

Restait à payer la somme qu'il avait promise aux Turcs à leur départ d'Alger. Les marchands de la vieille ville lui donnèrent quatre cent mille écus ; les marchands chrétiens lui en fournirent quatre mille autres, et vingt-cinq mille furent apportés par les Juifs, qui, en ces jours néfastes, avaient montré, eux aussi, du courage car ils avaient si bien défendu leur Ghetto qu'aucun pillard n'y put pénétrer.

Enfin tout paraissait réglé, et les Turcs allaient s'éloigner, quand un incident vint tout remettre en question.

Quelques janissaires étant descendus dans le Vieux-Fez, dont l'entrée leur était interdite, s'y comportèrent avec tant d'insolence qu'une rixe éclata. Une dizaine restèrent sur le carreau. Aussitôt, Salah Raïs fit ranger ses gens en bataille et battre le tambour. Les Fassis en firent autant. Bou Hassoun, qui se trouvait au palais de Fez-la-Neuve, en sortit précipitamment pour aller trouver Salah Raïs, campé entre les deux villes. Il apaisa l'affaire. Le Pacha reprit la route d'Alger avec une

partie de ses troupes, tandis que le reste s'embarquait à Vélez, où il avait eu soin de placer une solide garnison.

Pendant ce temps, au fond du Tafilalet, où El Mehdi l'avait exilé, El Aaredj suivait avec l'intérêt qu'on imagine ce qui se passait à Fez. Jugeant l'instant venu de se débarrasser de ce frère auquel il devait tous ses malheurs, il s'entendit avec Bou Hassoun pour mettre à son service les forces dont il disposait, et ils convinrent entre eux, qu'en cas de réussite, ils se partageraient les Etats d'El Mehdi.

Sitôt averti du complot, El Mehdi avait envoyé une armée contre Bou Hassoun, sous les ordres de son cher Abdallah, cependant qu'il se portait en personne contre El Aaredj, dans le Tafilalet.

Abdallah fut battu et, cette fois encore, au cours d'une de ces attaques nocturnes qui avait, une fois déjà, si bien réussi à Bou Hassoun. Celui-ci, après sa victoire, s'empressa d'expédier un courrier à El Aaredj pour lui dire qu'il se disposait à le rejoindre au plus vite et qu'il tînt bon jusque-là dans la ville où son frère le tenait assiégé. De son côté, Abdallah prévenait son père de sa défaite. En recevant cette nouvelle, El Mehdi ne sourcilla pas. Il envoya sur tous les chemins des cavaliers pour arrêter le courrier que Bou Hassoun ne pouvait avoir manqué d'expédier à El Aaredj. Le courrier fut intercepté. Fabriquant alors un faux message, où Bou Hassoun annonçait qu'il avait été vaincu et qu'on ne devait plus compter sur lui, il le fit tenir à son frère. Puis, de sa propre main cette fois, il lui écrivit une lettre pour l'inviter à reconnaître la volonté d'Allah et à se confier à sa clémence. Cette ruse grossière réussit. El Aaredj se rendit au soi-disant vainqueur. El Mehdi l'envoya sous bonne escorte à Marrakech ; et emmenant avec lui Zidân et En Naçeur, ses neveux, il courut au secours d'Abdallah.

Nouvelle bataille, la plus sanglante de toutes celles que le Chérif eût livrées, Bou Hassoun en serait encore sorti à son avantage, car ses adversaires commençaient à plier, si un serviteur d'El Mehdi, qui s'était fait passer pour transfuge, ne l'avait poignardé dans le dos. Sa tête fichée au bout d'une lance fut promenée sur le front des troupes, et comme il arrive toujours au Maroc lorsque le Chef est mort, l'armée se débanda.

Le matin même, El Mehdi avait fait appeler ses neveux sous sa tente, pour leur demander soi-disant un conseil sur la bataille qui allait s'engager. Il les fit décapiter sous ses yeux.

Quant aux deux fils de Bou Hassoun, ils réussirent à s'échapper et coururent s'embarquer à Larache sur un vaisseau de marchands chrétiens. Pendant la traversée ils furent pris par des pirates anglais ou hollandais, qui les tuèrent.

Quelques jours plus tard, El Mehdi faisait son entrée à Fez, où il fut accueilli avec autant d'enthousiasme que l'avait été Bou Hassoun. Comme

on redoutait sa colère, on lui apporta de grands présents. Mais sa cupidité égalait sa rancune. Il exigea d'être remboursé d'une somme égale à celle que les Turcs lui avaient volée. Vainement les Fassis essayèrent de lui représenter qu'eux-mêmes avaient été terriblement pillés : il se montra intraitable. Des contributions furent levées dans la ville et tout le royaume. Bref, on finit par lui rendre les trois millions d'écus en or, argent et pierres précieuses qu'il disait avoir perdus. Ce qui ne l'empêcha pas de faire couper la tête à deux cents notables, des plus riches et des plus considérés, parmi lesquels le Grand Cadi, le personnage le plus influent de la ville, qui avait prêché contre lui dans la Grande Mosquée, et qui, de plus, appartenait à la Confrérie des Kadrias, rivale de celle d'El Djazouli sur laquelle il s'était appuyé dans sa lutte contre les Portugais. Il confisqua leurs biens à tous. En sorte qu'il rentra à Marrakech avec plus d'or et d'argent qu'on ne lui en avait pris.

Il retrouva là-bas El Aaredj. Une fois de plus ils s'assirent l'un près de l'autre, s'embrassèrent, versèrent quelques larmes, et demeurèrent un moment sans parler, se tenant par la main. El Aaredj, prenant enfin la parole, reprocha à son frère d'avoir assassiné ses fils. « Ce qui est arrivé devait arriver, soupira El Mehdi. Si je ne les avais pas tués, c'est eux qui m'auraient tué... Inutile de te fâcher plus longtemps pour une affaire à laquelle il n'y a plus de remède... » Et pour l'apaiser tout à fait, il lui promit un fief, quelque part dans le Sous.

A quelque temps de là se présentèrent au palais une vingtaine de Turcs conduits par un certain Hassan, qui prétendait s'être brouillé avec le Pacha d'Alger et venait se mettre à son service. Au vrai, c'était un émissaire envoyé pour l'assassiner. A Fez où il était passé, il avait demandé une audience à Abdallah, qui l'avait refusée sous prétexte qu'il ne voulait avoir aucun rapport avec les Turcs, qu'il tenait tous pour des traîtres. El Mehdi, lui aussi, aurait dû se méfier. Et pourtant il se laissa prendre aux belles manières et aux discours du prétendu proscrit.

Hassan sut se faire si bien voir que le Chérif le prit pour capitaine de sa garde et l'emmena dans une expédition contre les montagnards de l'Atlas. Chemin faisant, Hassan ne fut pas long à se rendre compte que les douze cents Turcs qu'il commandait étaient mécontents du Chérif, qui leur devait presque un an de paye, et que le trésorier les traitait de pirates s'il leur arrivait de se plaindre. Jugeant le moment favorable pour exécuter son dessein, il s'en ouvrit à quelques-uns : on mettrait à mort le Chérif, on pillerait son trésor (jamais les Sultans ne se mettaient en campagne sans emporter leur trésor avec eux), et on fuirait ensuite à Tlemcen par les déserts de Numidie. Rien ne serait plus agréable au Grand Seigneur, ajoutait-il, que d'être débarrassé d'El Mehdi, et ils en seraient récompensés.

Un jour donc qu'El Mehdi, assis à la porte de sa tente avec son trésorier, prenait plaisir à passer la revue de ses Turcs, Hassan descendit

de cheval, avec quatre autres officiers, pour faire sa révérence, et s'étant avancé, il tira tout à coup son cimeterre. « Sauvez-vous! » crièrent à la fois le trésorier et un renégat portugais qui se trouvaient près d'El Mehdi. Il se leva rapidement pour rentrer sous sa tente, mais il trébucha dans les cordes. Hassan lui coupa le jarret et ses compagnons l'achevèrent. On lui trancha la tête à coups de hache, on pilla son trésor, et les Turcs s'enfuirent, emportant sa tête avec eux.

Dans la nuit qui suivit ce jour, un chroniqueur raconte qu'à Fez, le célèbre Abou Abdallah el-Mezouari, chargé de fixer les heures de la prière au minaret de Karaouiyne, et qui était occupé ce soir-là à observer le coucher et le lever des astres, vit tomber l'étoile d'El Mehdi. Il se rendit en toute hâte au palais de Fez-la-Neuve pour prévenir son fils Abdallah, gouverneur de la ville et son successeur éventuel. La porte était fermée. Les gardes refusèrent de l'ouvrir. « Je me rends, leur dit-il, auprès du Gouverneur, pour une affaire qui l'intéresse au plus haut point. Si vous ne l'avertissez sur l'heure que je suis là, vous vous en repentirez demain. » Les gardes allèrent aussitôt prévenir Abdallah, auquel El Mezouari raconta ce qu'il venait de voir et lui annonça la mort de son père. Abdallah ne mit pas en doute la vérité de la nouvelle (le contraire eût été étonnant de la part d'un héritier!) et il prit aussitôt ses dispositions en conséquence.

A Marrakech, dès qu'il fut informé de l'assassinat d'El Mehdi, le Grand Vizir Ali Ben Boukar, vieux compagnon du Chérif, homme de poudre et de sagesse, redoutant qu'El Aaredj ne profitât de l'occasion pour ressaisir le pouvoir, le fit égorger dans sa prison, avec sept fils et petits-fils qu'il avait près de lui. En même temps, Abd-el-Moumen, fils cadet du Chérif défunt, rassemblait toutes les troupes qu'il avait sous la main et se lançait à la poursuite des Turcs.

Ceux-ci, abandonnant leur première idée de gagner Tlemcen à travers le désert, s'étaient dirigés vers Santa Cruz où ils espéraient trouver un navire qui les mènerait à Alger. Mais au bout de vingt jours, ne voyant rien venir, ils reprirent leur projet de gagner Tlemcen par le Sous et le Draâ.

Abd-el-Moumen finit par les rejoindre, très loin dans le désert, et déjà fort mal en point, car tout le long de leur chemin ils avaient été harcelés par des gens qui songeaient bien moins à venger le Sultan défunt qu'à piller leurs bagages. Ils se défendirent vaillamment. Cinq d'entre eux seulement échappèrent, emportant dans une musette la tête d'El Mehdi.

Ainsi périrent à quelques jours l'un de l'autre ces deux frères qui, après s'être longtemps accordés, avaient fini par se brouiller à mort. El Aaredj avait, dit-on, quatre-vingt-dix ans passés ; El Mehdi, quatre-vingt-six. Aussi fourbes l'un que l'autre, le plus jeune l'emportait par

l'intelligence et le courage, peut-être aussi par je ne sais quel sentiment chevaleresque qu'on le vit manifester en plusieurs circonstances, et par une réelle affection pour son aîné, qui lui fit épargner sa vie, alors qu'il se montra sans pitié envers ses enfants.

J'ignore où fut enterré El Aaredj. Dans quel pauvre trou sans gloire l'a jeté Ali ben Boukar? El Mehdi, lui, repose à Marrakech dans une merveille de l'art marocain : la chapelle des princes saâdiens, que devaient élever ses successeurs. Sur sa tombe de marbre, décorée de rinceaux, on peut lire en lettres magnifiques :

« Salut au mausolée enveloppé de miséricorde, et dont la tombe est ombragée par les nues!

» Les effluves de la sainteté s'en dégagent comme un parfum, et par lui de l'éternel séjour les brises arrivent jusqu'à nous.

» O âme qu'a ravie et conduite à la tombe un funeste événement, et qui a été transpercée par les flèches de la mort!

» Les piliers de la gloire se sont écroulés de douleur et les sept cieux ont tremblé en apprenant la nouvelle de ton trépas.

» C'est escorté par les voix et les mélodies des Anges que ton cercueil a été transporté vers l'Eden .

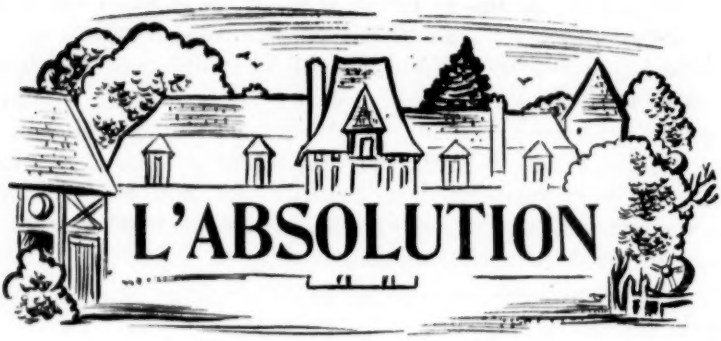
» Les Pléïades l'ont emporté avec elles dans leur course céleste, et cependant tu gis sous le sol que surmontent les nuages...

» O miséricorde divine, abreuve-le du nectar de tes faveurs, et que des coupes toujours pleines d'ambroisie circulent toujours devant lui. »

El Mehdi, dit un chroniqueur, avait un visage rond et clair, les yeux grands et vifs, la barbe longue et grise, les cheveux frisés, la stature trapue, les dents de devant blanches et très longues. Sa tête conservée dans le sel fut remise à Salah Raïs, qui l'envoya à Constantinople, où elle fut clouée sur la muraille jusqu'à ce qu'elle tombât en pourriture.

JÉROME ET JEAN THARAUD

de l'Académie française.



I

Un dimanche de Décembre, le petit abbé Oseray s'éveilla délicieusement. La neige était tombée toute la nuit, et la maison forestière, au centre du bois, pliait sous les blancheurs ouatées. La neige avait « chu », lentement, épaissement, comme tendrement, aurait-on pu dire ; sans tornade, sans aigreur, sans froid. Elle était descendue à larges plumes, dès le soir du samedi, se déposant avec délicatesse, avec choix. Une coquetterie de l'hiver, au lieu d'en paraître la rage : une de ses grâces. La maison en devenait toute tiède ; ce matelas, qui en couvrait les tuilettes, semblait la calfeutrer.

L'abbé s'y trouvait seul ; l'oncle Oseray, le beau vieux garde, le frère de sa mère, était parti dès la veille pour la ville et le chef-lieu. Il avait été cité comme juré aux Assises et profiterait du Dimanche pour voir ses enfants. On ne devait pas attendre, du garde-chef, une récusation sollicitée près des avocats — ni même l'exercice de son droit, car il avait été convoqué déjà deux ans auparavant : à ce personnage forestier, à ce parangon d'honnêteté, le spectacle solennel de la Loi, de son administration, de son expression, plaisait trop. L'emphase des Assises lui redonnait confiance dans son vieil et noble métier, où la Loi s'exprime encore mais patoise quelque peu. En venant chez son oncle, l'abbé savait qu'il resterait solitaire au moins trois jours et qu'il aurait à se débrouiller lui-même, mais il n'eût, pour rien, cédé sa place, dans son amour médullaire pour la forêt, pour la solitude.

L'abbé, ravi, allait d'une fenêtre à l'autre. Toutes deux ouvraient sur des *lignes*, ces chemins de forêt taillés à même les arbres et les buissons, qui se centraient sur la maisonnette ; de sorte, qu'autour d'elle, rayonnait une étoile aux branches d'une lieue, et, comme la forêt était en majeure partie plantée sur le plateau, de la garderie, du rond-point, on la traversait toute et partout. Sous ses yeux, d'infinis corridors d'arbres

s'ouvraient, drapés de blanc. La neige s'était agglomérée dans un art comme précautionneux ; cela épousait, coiffait chaque fougère aussi bien qu'un membre colossal de chêne ou d'orme. Elle ne tombait plus ; bientôt, tout s'illuminerait, étincellerait ; on le devinait à un large éclairement céleste.

Joyeusement, l'abbé s'habilla, chaussa des bottes énormes, à l'oncle, tandis que les chiens du petit chenil, ayant deviné son réveil, le saluaient d'appels affectueux : deux bassets, deux « couriauds », et un beau vieux Saint-Hubert de meute, retraité. Dans l'allégresse, le jeune prêtre alluma son feu avec le margotin qu'il avait déposé la veille dans le coin de la cheminée. La fumée monta, monta... et le ton des chiens changea aussitôt : ils réclamaient, au lieu de fêter. « Oui, mes *kiens*, votre écuelle d'abord! dans laquelle, pour célébrer dimanche et mon règne, on vous mettra une bonne cuillerée de graisse. Vous aurez ainsi une belle soupe aux yeux... »

Ah, cette paix, cette tranquillité, cette intime contraction! La neige, dans une maison bien préparée pour l'hiver, renforce tellement la sensation de bien-être! Au cœur des bois, dans les bras immenses de la forêt... Le petit abbé, aux traits trop fins, les aimait tant, chérissait si fort les déserts magnifiques! Ç'avait été si dur de les quitter ; de venir en ville, s'exposer aux humiliations, aux souffrances qu'avec un épiderme, eût-on dit, comme hypersensible, il pressentait avant même d'en éprouver la meurtrissure. Son enfance avait été difficile et malingre ; on aurait pu penser que les malheurs de sa naissance l'avaient pour jamais anémié. Des générations et des générations de gardes ne s'exilent pas tout à coup dans les villes, sans en ressentir de trouble. Jouer dans une courette fétide, sous un ciel resserré par les toits, les murs, quand on ne savait que les ébats vivifiants, aux grands souffles des arbres. Chercher partout l'espace et ne trouver que la limite! Partout, le mouvement, et rencontrer l'inertie.

C'était au printemps que l'enfant dépaysé souffrait le plus ; en lui demeurait l'émerveillement de la puberté générale, de la floraison. L'ouverture de chaque pore qui se renouvelle : ici, de glaciales murailles, qui suintaient.

***

Et les souffrances morales avaient accru son éternel malaise, nées des contacts, des familiarités, auxquels il devait fatalement se soumettre. Tout de suite, et dans son cas spécial, il s'était vu brimer, plaisanter, houspiller. Si sa pauvre mère avait gagné Paris, ils eussent, tous les deux, passé peut-être inaperçus, dans le brassage et le tumulte, mais Anne-Marie Oseray n'avait point eu la décision d'aller si loin. Elle resterait en province, assez près de la maison heureuse. Tout le monde y était connu, repéré...

Au petit séminaire, l'enfant n'avait guère été plus heureux. Moins

d'insultes, certes, mais des allusions qu'il devinait avant qu'elles ne naquissent. En somme, il restait entièrement suspendu à la dispense papale qui l'autoriserait à se faire prêtre : si elle était refusée!... Ah, qu'il souffrirait donc au milieu de toute cette douleur! qu'il confiait au Seigneur leurs chagrins, leurs humiliations, leur situation douteuse! Sans cette foi qui le poussait vers Dieu comme aux côtés d'un protecteur incessant, toujours accessible, un Ami de toute seconde, le petit n'aurait pas atteint ses quinze ans : l'épreuve qui l'avait déjà tellement affaibli l'aurait tué.

Il eût rêvé d'être moine, de s'égosiller à chanter, jour et nuit, la gloire du Père, de s'épuiser en matines nocturnes, en complies vespérales ; de ne vivre que dans le souffle, la respiration de Dieu. Mais ç'aurait été trop noble, trop aristocratique pour lui, il le sentit bien, et trop facile. Ce qu'il lui fallait, ce qu'il devait seulement espérer, c'était non point d'être le chambellan du Seigneur, mais son journalier humble, son homme de peine. Cette grâce de la prêtrise l'avait déjà comblé. Une paroisse la plus retirée, dans la campagne la plus perdue! La Présence géante et douce suffirait, et au delà, pour remplir leurs vies, car peut-être que Dieu permettrait qu'il emmenât sa mère, et qu'ils pussent ainsi vivre tous deux dans la ferveur et l'oubli. Peut-être, par indulgence suprême, Dieu autoriserait-il un bon chien? Ceux qui aiment sans mesure ont besoin de chiens, afin de se sentir, parfois, compris.

Le soleil parut, et tout fut encore plus beau, plus riche, plus étincelant. Les coulures vertes et vernissées du poêlon à soupe scintillèrent ; dans l'âtre, frappées par un rayon, se découpèrent d'étranges broderies de cendre sous lesquelles les braises semblaient des couleurs plutôt que du feu. Dans la cheminée, des quartiers de lard se fumaient et, en se penchant, on distinguait un tout petit rectangle d'azur découpé par les briques noires : le faîte de la cheminée. Sur un des landiers il y avait une grosse bouillotte de cuivre rouge qui bruissait... En se détournant, on voyait par la fenêtre l'admirable paysage de duvet. O paix infinie, ô douceur!...

***

Il sortit ; alla donner à manger aux chiens, chacun dans son écuelle. Il sourit de les voir soudain attentifs, froncés, soupçonneux, le nez au creux de la gamelle : « Mais non, mais non, mes kiens, on ne vous dérobera pas!... Moins vite, mes kiens... Quelles précautions! »

L'air sentait presque aussi bon qu'au printemps ; c'est un autre arôme, celui de la neige, mais prometteur aussi, rassurant. La neige, quand elle est tombée sans rafales, sans tourmente, est indulgente. C'est une fourrure pour la terre. Le blé, s'il fait grand froid, ne peut vivre que sous la neige : neige, blanc chandail des labours!

Puis l'abbé partit pour rejoindre l'église et entendre la Messe. Les chiens se désolaient, mais on ne pouvait pas les emmener, à cause du

scandale ; rien à faire pour les maintenir dehors à attendre : ils entrent toujours ! Et les gens n'aiment pas cela. Une bonne lieue de neige, et si épaisse qu'il arriva un peu en retard et se maintint dans le fond de la chapelle, comme les pauvres. L'église était presque pleine, et cependant le curé annonça qu'il ne dirait point de Vêpres à cause des routes. Sans cela, le petit prêtre serait revenu l'après-midi.

II

Le jour s'était passé dans une telle sensation de bien-être continu que chaque minute vous frappait de bonheur, comme un écho qui vous revient. L'abbé avait déjeuné avec les trois chiens autour de lui, leur offrant plus que lui-même ne mangeait ; puis, fouet en main, car il restait petit-fils de gardes-chasse et qu'il savait la valeur d'un claquement, d'une pichenette filante, il les promena. Il avait un peu couru et revenait grisé d'air pur, d'air sensible, et comme imbibé de blancheurs. Il en posait sur tout, et, s'il fermait les paupières, des blancheurs lui envahissaient les rétines.

L'abbé venait de rentrer les compagnons, en changeant leur paille, et les chiens se retournaient voluptueusement sur leurs litières encore élastiques. Dans la maison, le petit prêtre préparait le soir, bien décidé à n'allumer point ; à attendre la lune qui, pleine dans quatre jours, se lèverait tôt. Les vitres s'encadraient d'une petite buée ; à la lueur du feu, tout, au dehors, paraissait bleuâtre. L'abbé songeait, remerciait, priait.

***

Soudain, il s'étonna. Il venait de percevoir un coup de fusil bizarre, étouffé, louche ; le bruit d'une petite fougasse bien bourrée de terre, d'une souche que l'on voudrait faire éclater. Pas tout à fait, cependant ; le minage des bûches eût déterminé une rupture plus sèche. L'abbé, ataviquement, savait, connaissait. Puis, le Dimanche, bien peu de forestiers travaillent, et, aux environs, il n'existait pas de coupes d'arrachement. Les chiens avaient tout de suite réagi et continuaient d'aboyer. Sans préciser tous ces détails, l'abbé les perçut dans son inquiétude immédiate. Cependant, il eût considéré comme enfantin de suivre, encore une fois, son impulsion, de se lancer à la recherche, à la rescousse, pour un coup de feu dont l'anomalie pouvait venir de tant de causes banales. Il se gourmanda, d'ailleurs, de toujours ainsi rester à la disposition de l'émoi, de la sensation, de l'imaginatif. Il reprit son chapelet.

Mais, bientôt, il lui fut impossible de refouler son souci. Un coup de feu, celui-ci net et détaché, partit, exactement dans la même direction que le premier, et qui, celui-là, ne le troubla point, mais fut suivi d'un autre, et, au même intervalle, d'un autre encore... Au troisième, l'abbé

Oseray était debout devant la porte ouverte. Le cinquième lui parut tout proche. Avec cette régularité, ce même départ, ces coups de fusil n'étaient point de la chasse : c'était un signal. Comme un navire tire le canon quand il se voit en danger, ainsi, quelqu'un qui avait besoin de secours, appelait à l'aide. L'abbé rentra prendre une pèlerine. Il eût bien lâché les chiens qu'il aurait suivis, mais, s'il se trompait? S'il tombait, avec sa petite meute, dans une partie concertée où ses chiens mettraient le désordre? Il attrapa une laisse et, pêchant le basset par-dessus le grillage, il se laissa guider par le couriaud qui s'en alla tout droit vers le dernier coup de feu.

Le chien tirait à plein trait, et ce ne fut pas long. A quelque trois cents mètres de la maison forestière, l'abbé distingua, sur le sol de neige, une chose sombre étalée. Des gémissements lui venaient, et quand il eut franchi vingt mètres de taillis, il arriva devant le blessé. En chien de fusil, un homme était couché à même la neige, avec du sang tout autour... la neige rouge, autour de ce corps dont un des bras remuait spasmodiquement. Le fusil gisait abandonné au milieu des douilles vides. Un homme extrêmement grand, ou qui, du moins, ainsi allongé, lui parut d'une taille anormale. L'abbé eut immédiatement la sensation de l'élégance; le blessé portait des cheveux blancs soigneusement rejetés en arrière; son chapeau était tombé plus loin, et l'on y voyait des initiales avec une couronne. Il avait des gants, et son fusil était une arme de valeur.

L'abbé se penchait sur lui. L'homme, affreusement blême, ses mains tremblantes sur la blessure, parla, en haletant :

— J'ai glissé en franchissant le fossé..., mon fusil est parti... sous moi. Je suis le comte de Mieulles...

L'abbé eut la sensation qu'il venait de le voir récemment. Où ?

« ... prévenir au château... »

Ah oui, l'abbé savait, il l'avait vu ce matin, tout au fond du chœur, dans les bancs du château. Au château! à plus d'une lieue! Aujourd'hui, par cette neige, un Dimanche!...

Puis, le blessé eut un mouvement de bouche : « Fichu! », émit-il, à la manière d'un vétéran qui admet la mort, sur le champ de bataille.

— Mais non, non! Monsieur...

Et pourtant, que faire? L'homme n'avait pas encore de sang aux lèvres, mais, à l'énorme salissure rouge, à cet effroyable magma sombre et luisant qui se fomentait à hauteur de la poitrine, on comprenait la gravité de l'atteinte. Peut-être seulement une question d'heures. Comment agir? D'abord, évidemment, le ramener à la garderie; il ne pouvait rester ainsi en pleine neige, pendant que l'abbé courrait au château; on trouverait quelqu'un. Mais le blessé ne saurait en aucune façon s'aider. Continuer les coups de feu? mais qui alerteraient-ils, à une telle distance? Le prêtre, tout proche, avait été mis en éveil, mais, de loin, le côté impérieux de ces signaux n'apparaîtrait plus. Il fallait, cependant...

La voiture à bras de l'oncle? Mais ce serait la même difficulté : l'abbé n'arriverait jamais à y faire monter le mourant. C'était un géant, ce comte de Mieulles : quelque cuirassier de jadis, un officier des Cent-Gardes! Le petit prêtre avait bien remarqué sa taille, à l'église, et ici, il semblait plus grand encore. Un traîneau, une luge basse? mais cela n'existait pas.

Toutefois, l'esprit enfiévré de l'abbé Oseray s'arrêta sur un expédient qu'on pouvait, qu'on devait, au moins, tenter. Dégonder la porte de la maison, la plus haute porte, la coucher, s'y atteler, en faire un traîneau. Le blessé y serait placé plus aisément, en l'y poussant.

— Je reviens, Monsieur; j'en ai pour quelques minutes...

Nul besoin de parler courage à cette victime stoïque qui, sans une plainte, du moment qu'elle n'était plus seule, tenait ses mains serrées sur sa plaie. L'abbé courut encore dans la neige molle. Il devait faire vite. Il déposerait le blessé sur un des lits, et puis gagnerait la grand'route, à une demi-lieue, pour guetter, arrêter quelqu'un et faire avertir le docteur et le château. Mais, le médecin, pourrait-il arriver jusque-là, avec cette neige et l'état des lignes? Ici, la neige vient de l'ouest, et, d'ordinaire, avant le gel; les routes enfoncent. Tant pis : tout tenter!

Il dégonda facilement la porte dans une hâte qui, pour une fois, ne lui enlevait pas son adresse, et il la coucha sur la neige, monta dessus : bien! son poids, réparti sur une si grande base, n'imprimait qu'à peine le vantail. Il fixa deux gros clous dans le bâti supérieur et y noua une des cordes du bûcher. Puis, toujours courant, revint vers l'endroit tragique.

Le basset s'était couché près du blessé et celui-ci avait mis une main sur sa tête. M. de Mieulles approuva l'équipage, et parvint à faciliter son transbordement. L'abbé engagea le torse d'abord, en l'ayant relevé; il l'engagea par le travers de la porte; puis — avec quelles précautions! — saisissant les jambes, il fit virer le large corps; et le blessé se trouva étendu sur le vantail, de tout son long. L'abbé s'embricola et l'entraîna.

Le comte eut un mot bizarre :

— Sur la claie..., fit-il, comme un corps de Justice...

Ils laissaient derrière une immense tache rouge, mais le dispositif se révéla ingénieux et pratique. La hauteur de neige assouplissait la progression. L'abbé, en se retournant quelquefois, ne voyait que très peu de sang sur la porte grise. Les chiens, là-bas, s'affolaient.

Mais une autre difficulté se présenta pour entrer dans la maison. La porte ne pouvait évidemment passer par l'embrasure, et l'abbé, même pendant trois mètres, ne parviendrait pas à emporter le colosse dans ses bras La nécessité d'agir l'avait cependant rendu décisif et prompt; il sauta au premier étage pour en ramener son matelas, un matelas assez étroit, et y transborda encore une fois le pauvre corps. Ainsi, froissant les côtés du matelas, il le traîna, lui fit passer le seuil, l'étendit enfin devant la cheminée; regonda la porte; remit du bois dans le feu. Cette salle, tout à l'heure si paisible, devenait terriblement émouvante, ave cce mou-

rant étendu, le matelas qui s'ensanglantait sous les efforts accomplis, et ce jeune prêtre, à genoux, tout au bord.

Cependant, le blessé paraissait moins souffrir, paraissait quelque peu détendu. D'être immobile, sans doute, mais aussi, peut-être, de se sentir sous un toit. Il regardait autour de lui avec une sorte de curiosité ; était-ce cela qui, succédant à l'impression d'effroyable souffrance, leurrait sur son état réel? Car, une fois que l'abbé eut coupé les beaux vêtements et qu'apparut la chair, le jeune prêtre comprit qu'on ne pouvait garder d'espoir... La blessure s'enfonçait de droite à gauche, obliquement, c'est vrai, mais il était impossible qu'elle eût épargné les poumons.

En le dégageant, l'abbé fut ému : du large cou de l'homme, retomba un petit scapulaire, un scapulaire brun, aux figurines imprimées, celui du Mont-Carmel, qu'on n'avait même pas, à la moderne et dans ce respect humain du signe monastique, remplacé par une médaille-colifichet. Sur ce seigneur, sur ce mondain, c'était resté, sans doute, une attache superstitieuse plutôt qu'une dévotion, mais, quand même, un lien religieux consenti, une volonté certaine : le comte de Mieulles portait le même insigne que le pauvre petit abbé Oseray!

— Je vais vous panser, Monsieur...

Le blessé eut une moue, en fermant les yeux — l'abbé se rappela : « Fichu! »... — mais le comte semblait vouloir tout admettre, complètement se résigner. Pourtant, on ne pouvait pas ne rien faire. Peut-être qu'une bande très serrée... Ah, en tout cas, de l'alcool! La vieille eau-de-vie de l'oncle parut faire du bien, soulager. Les chiens aboyaient toujours. L'abbé réalisa un pansement de fortune, avec des serviettes épinglées ensemble pour entourer cette vaste poitrine. Le blessé semblait jouir de quelque répit. N'était-ce pas le moment de s'en aller à la recherche? L'abbé mit à portée deux verres d'alcool et sortit après avoir prévenu.

III

Le jour baissait, mais le soir était d'une pureté éclatante, et la lune déjà haute, dans un ciel entièrement dégagé. Le petit prêtre courait dans la ligne interminable que tranchait la grand'route invisible. L'abbé fut tout de suite en nage, car il ne faisait pas froid et que, favorisée par l'exposition, la neige s'était, ici, fortement accumulée, et elle bottait.

On ne distinguait qu'une empreinte récente et ce devait être celle du comte de Mieulles, ses pas, qui ne reviendraient point... Comment avait-il pu gagner la maison forestière, sur ce terrain? Il était, sans doute, un de ces chasseurs endurcis que rien n'arrête dans leurs promenades. L'abbé se souvenait d'avoir entendu autrefois prononcer son nom; peut-être...

Le prêtre aurait tout fait..., et cependant, sa démarche actuelle, à quoi bon? Il revit les traits si redoutablement exsangues, le grand torse blême

qui avait dû entièrement se vider. Il se dit, se formula : « Si je le retrouvais mort, en revenant : je suis peut-être parti pour deux heures!... » Et, brusquement, il se fit un grave cas de conscience de ne pas lui avoir proposé de le confesser. Cet homme ne devait pas être de ceux qui s'affolent devant les préparatifs de la mort ; l'abbé se rappelait son expression énergique de vieux brave. Mais le porteur du scapulaire était entre les mains de Dieu et de saint Benoît, qui interviendraient.

Il reprit sa course qu'il avait été obligé de ralentir.

***

Et voilà qu'il fut, pensa-t-il, récompensé ; à une demi-lieue, devant lui, un homme venait de sortir de la forêt, un fagot sur l'épaule et marchant vers la route comme lui.

Le jeune prêtre, en porte-voix, appela de toute sa force, vainement, et il accéléra encore. Un peu plus loin, il recommença, et le forestier finit par se retourner ; l'abbé en ressentit une sorte de joie si vive qu'il comprit soudain combien cette solitude, alors que le monde lui eût été nécessaire, lui avait pesé. Il mit les bras en croix, en signe de détresse, et les agita, trop essoufflé... L'homme dut comprendre, car il posa son faix et revint à la hâte sur ses pas. A cent mètres, le bûcheron qui l'avait reconnu sans que l'abbé le remît, lui cria : « C'est pour Oseray ? »

— Non, fit l'abbé, secouant la tête, car sa gorge, arrachée, ne parvenait plus...

Enfin, à trois mètres, il expliqua : un accident, mortel sans doute, tout près de la maison de garde. Le comte de Mieulles... Son fusil, parti en pleine poitrine...

Le vieux parut très affecté : le comte de Mieulles ? il connaissait. Autrefois, ç'avait été un des plus grands chasseurs du château ; un invité qui venait à chaque automne : « Et généreux! dit-il ; il nous donnait vingt francs, un louis... Maintenant, qui donnerait trois mille francs à un rabatteur ? »

— Il faut aller chercher le médecin et prévenir au château, — dit l'abbé ; j'espérais arrêter quelqu'un sur la route.

— Je vais la prendre, la route, — fit l'autre, — et je trouverai une voiture. Prévenir le château, d'abord, et ils téléphoneront... Vous n'avez qu'à vous en revenir...

IV

Le prêtre retourna sur ses pas. La bise le prenait de face et le froid s'établissait. Avec la nuit, les corbeaux menaient un surprenant vacarme au-dessus, autour de leurs nids. La bise coupait, mais portait le son, et bientôt l'abbé perçut la voix de ses chiens. Il s'arrêta un instant :

les chiens n'aboyaient plus comme à son départ — ils hurlaient, ainsi que certains soirs de lune. Les trois chiens aboyaient-ils à la mort? Le jeune homme ne pouvait renier ses convictions paysannes, et le sentiment que, peut-être, il allait, en rentrant, se heurter à un cadavre, l'atterrait. Sa négligence, son manque de pondération, auraient-ils de si graves conséquences, qu'ils lui auraient fait négliger le principal, l'absolution à donner, la confession à entendre?

Les chiens ne lui firent même pas accueil : ils HURLAIENT, tête haute. Le Saint-Hubert pointait du museau entre ses oreilles qui lui tombaient jusqu'aux épaules. Mais quand l'abbé ouvrit la porte, le corps, devant la cheminée, eut un mouvement...

L'abbé en reprit une force nouvelle. Il s'agenouilla près du blessé; lui dit, presque gaiement, qu'il avait eu la chance de rencontrer un de ses anciens rabatteurs, lequel ferait diligence pour prévenir partout. On allait, maintenant, venir à son secours, et avec des moyens qui compteraient! M. de Mieulles eut encore une vague expression d'ironie, sur ses traits... Pourtant, il ne semblait pas s'être beaucoup affaibli, et le sang n'avait qu'à peine coulé. La tache rouge, sur les serviettes, s'était agrandie, mais ce devait être seulement un suintement.

Cependant, la sensation de sa faute avait trop agité le prêtre, il se pencha encore et dit :

— Monsieur, j'espère qu'on va vous sauver, vous guérir; mais, en toute conscience, puisque vous êtes catholique, ne voulez-vous pas prendre les précautions qui s'imposent à un chrétien en situation grave? Voulez-vous que je vous confesse?

— Oui, — répondit l'autre, avec cette fermeté simple que l'abbé avait prévue. Puis, il continua :

« Donnez-moi quelques instants pour me recueillir; nous n'en sommes peut-être pas à cinq minutes près? »

Le prêtre revint vers le feu; le mourant avait fermé les paupières et joint les mains, de belles mains pointues qui, les gants enlevés, apparaissaient sans aucune trace de sang. Au dehors, dans la nuit tombée, les chiens hurlaient toujours, mais avec moins de force, comme habitués, déjà. Du coin de l'œil, l'abbé regardait cette belle figure tellement pâle que la Mort semblait avoir apaisée. De temps en temps, les paupières se relevaient, et l'impression funèbre disparaissait à l'instant où elle arrivait à prendre toute sa force terrible.

L'homme parut décidé :

— Monsieur l'Abbé, en confession, un service... à me rendre... Avant : pour mon repos moral...

L'abbé d'Oseray s'approcha, car il sentait la fatigue du ton relativement élevé.

— Mon carnet de chèques, — demanda le blessé, — dans la poche gauche du veston... Mon porte-plume... Une dernière volonté... M'acquitter d'une dette..., dette d'honneur... — il reprit quelque peu

de souffle : — En confession... Vous le remettrez sous le sceau... Une enveloppe ; mes lunettes, aussi...

Le prêtre fouilla dans les débris des vêtements et apporta le tout. L'homme tendit la figure vers ses lunettes, et ces lunettes déterminèrent une sensation curieuse, une transformation : elles éloignaient de la mort. Sur le carnet oblong, M. de Mieulles essaya sa main, et, quand il parvint à dominer son tremblement, l'abbé le vit presque sourire. L'abbé s'était reculé par discrétion, mais, malgré lui, en présence de l'effort émouvant qui contractait le blessé, il ne pouvait en détourner tout à fait ses regards, prêt à s'élancer pour le soutenir quand la force qui maintenait le mourant sur le bord de la syncope s'anéantirait.

Il le vit écrire le chèque et commencer par le chiffre qu'il lut à l'envers. Un énorme chiffre! Alors, tant pis, il s'imposa de regarder ailleurs.

Quand il revint à M. de Mieulles, le gentilhomme avait fini son libellé ; il l'entendit :

— Heureusement, le carnet, depuis que je suis ici, n'avait pas été employé... J'ai postdaté ce chèque, pour qu'il soit... *plus indiscutable* et je vais en rédiger... deux autres... *après*... à la date d'hier... Aidez-moi, cette fois.

Quelle énergie! Le Normand n'oubliait rien, même en face du trépas ; il savait prendre toutes les précautions d'argent pour assurer sa restitution. L'abbé, si mobile, si impulsif, rendit hommage ; c'eût été un chef, que cet homme, impassible malgré sa souffrance et sa faiblesse.

En effet, M. de Mieulles dicta deux autres chèques qu'il signa, mais, cette fois, dans une lenteur qui s'épuisait, en se reprenant tout entier...

Enfin retombé ; puis, se redressant encore :

— L'enveloppe, Monsieur l'Abbé... Il faudra que vous recherchiez la personne. Vous vous renseignerez... ici même... Mais dans le secret. Il le faut... Je vous le demande : vous en prie...! Voici le nom : écrivez :

« Mada... Mademoiselle Anne-Marie, MICHELINE...

L'abbé releva la tête et fixa le mourant avec des yeux élargis :

— MICHELINE... OSERAY... »

. . . . . .

Le front de l'abbé toucha presque le papier... Mais se releva. Sans regarder rien d'autre que cette enveloppe et ce nom qu'il venait d'inscrire, le jeune homme ne bougeait plus.

M. de Mieulles reprit :

— C'est la sœur du garde ; mais, lui, ne doit rien connaître... de tout cela... J'ai eu, jadis, de graves torts... envers elle. Des torts de jeunesse... Elle méritait toutes les tendresses... les égards... J'étais grisé... Mais je n'ai pas su... J'ai voyagé... On m'a dit qu'elle avait vécu avec une telle dignité!... Que son enfant, elle l'avait élevé... si noblement... Qu'elle le destinait à la prêtrise... à la prêtrise...

Et, soudain, l'abbé entendit une sorte de plainte haute qui l'arracha

à sa sidération. Le moribond, dans un effort suprême, dans un sursaut qui mobilisait les dernières forces de son corps, de son être, de son âme, s'était soulevé. Il venait de redresser son buste haché, troué, et, appuyé sur les deux coudes, les yeux exorbités, il se tendait tout entier vers la petite silhouette noire écrasée sur le papier, sur la table ; vers la petite soutane... Il tremblait, ses lèvres remuaient, ses mains s'agitaient ; il proféra :

— Comment... Comment vous appelez-vous ? Comment vous appelez-vous !

Le jeune prêtre leva son visage blême, imposa, aux yeux bleus épouvantés, le regard bleu de ses yeux calmes, et répondit simplement, doucement, en secouant la tête :

— L'abbé MARTIN, du diocèse de Rennes.

L'autre retomba.

L'abbé s'approcha, s'agenouilla, joignit les mains :

« Je suis prêt, Monsieur, à vous entendre en confession... »

LA VARENDE

LIQUIDATION D'UNE EXPÉRIENCE

On n'attend pas de nous une étude des dernières mesures financières qui viennent d'être prises en France. Pour examiner une politique financière, il faudrait qu'il y ait une politique, mais nous n'en avons pas, et des finances, mais nous n'en avons plus. Il est bien évident que le nouvel écrasement fiscal auquel on condamne notre pays, ainsi que l'élévation brutale des tarifs dans tous les Services publics, relèvent exclusivement de l'improvisation la plus aventurée. Une fois de plus on frappe l'activité honnête ; on achève le fantôme émacié de l'épargne ; la destruction des classes moyennes s'accélère ; et le pays a de plus en plus la conviction que les Pouvoirs publics, quoique certainement ils ne le veuillent pas, gouvernent contre l'intérêt général. Producteurs, commerçants, industriels, ouvriers, épargnants, propriétaires, fonctionnaires, retraités, tous se sentent de plus en plus meurtris par des mécanismes économiques, monétaires et fiscaux, définitivement aberrants. Et, dans leur colère ou leur découragement trop compréhensible, ils cherchent plutôt à éviter les coups multipliés qui les frappent qu'à en discerner la nature, tellement l'heure des mesures budgétaires et financières est visiblement dépassée.

C'est dans ce sentiment que nous jugeons inutile de critiquer l'une ou l'autre des dispositions votées par le Parlement. Il n'y a plus l'ombre de justice dans l'avalanche des prélèvements qui sont exigés de la partie du pays chargée de payer, par son labeur ou sa vie, les fautes commises dans la gestion des affaires publiques. Les mesures les plus graves, qui mériteraient des études approfondies et une discussion sereine, sont adoptées avec une légèreté et un arbitraire qui les font échapper à tout jugement. Il est incontestable que l'économie française s'est ressaisie, et notre pays met un merveilleux acharnement, dont le monde est témoin, à rétablir son activité dans presque tous les domaines. Mais il le fait dans les pires conditions, car il manque des éléments essentiels que les Pouvoirs publics auraient comme premier devoir de lui fournir. Il en résulte que

toute la vie nationale est constamment bouleversée par des décisions qui empêchent toute prévision pour ne laisser place qu'aux calculs du jeu. Ce qui aura été prudence pour l'un s'avérera folie pour l'autre, sans aucune raison valable si ce n'est la fantaisie du législateur. Nous avons depuis longtemps signalé la place tenue dans l'économie française par la loterie, institution autrefois réservée aux États dont les finances étaient malades. Aujourd'hui toute la vie française semble quotidiennement jouée à la roulette, chaque élément étant entraîné sans le vouloir dans le tourbillon d'un hasard infernal. Du moins dans les établissements de jeu le croupier a-t-il l'habitude de s'enrichir à coup sûr quelles que soient les pertes de ses victimes, tandis que notre État trouve moyen de se ruiner bien qu'il encaisse en toutes circonstances...

Si la critique individuelle de chacune des mesures prises ne présente donc à peu près aucun intérêt technique, tellement elle serait facile à faire, par contre les circonstances dans lesquelles a éclaté notre dernière crise méritent, elles, d'être regardées avec le plus grand soin. A quelque point de vue que l'on se place, politique, social, économique, financier ou tout autre, on constate en effet avec une évidence de plus en plus grande la malfaisance d'une impulsion fondamentale dont il faut à tout prix se dégager. Il y a des années que l'on a pu annoncer avec la plus grande rigueur ce qui est en train de se produire. Comme on ne saurait imaginer que nos dirigeants aient volontairement et consciemment organisé les effroyables crises au milieu desquelles nous nous débattons, la seule excuse qu'ils puissent invoquer est leur ignorance. C'est pourquoi est si précieuse la leçon que le temps, en s'écoulant, leur donne avec une autorité inégalable et que cette fois ils ne peuvent récuser. Il faut malheureusement du temps, beaucoup de temps, pour que l'opinion admette morceau par morceau des réalités qui pouvaient être cependant décrites avec une précision parfaite avant d'être visibles à tous les yeux. La vérité la plus incontestable a besoin de la collaboration du temps pour recevoir la consécration qui finira par emporter la conviction des esprits les plus rebelles. C'est dans ce sens que les événements récents sont pleins d'une philosophie pratique inappréciable, car les circonstances au milieu desquelles ils se sont déroulés ne laissent plus le moindre doute sur la maladie qui nous a été inoculée et la nature des remèdes hors desquels toute guérison serait impossible.

Ce n'est pas sans surprise que le pays entend périodiquement les déclarations angoissées des gouvernements successifs lui demandant d'accepter de nouveaux sacrifices pour conjurer une catastrophe imminente. Un pareil appel serait admissible s'il était exceptionnel, et s'il s'agissait de parer à des menaces ou à des calamités qui fussent extérieures au fonctionnement normal de l'économie du pays. Mais on cherche en vain quelle est cette cause matérielle qui aurait, paraît-il, paralysé la bonne volonté des Pouvoirs publics : aucun cataclysme n'a ravagé le

pays ; les produits agricoles sont abondants ; l'activité économique est en progrès incontestable dans la quasi-totalité des secteurs privés. La répétition monotone de ces adjurations pathétiques prouve d'ailleurs qu'il ne s'agit pas de faire face à une difficulté exceptionnelle, mais bien à une difficulté permanente. En effet, la seule catastrophe dont souffre la France, mais elle est immense, est visiblement l'impéritie de ceux qui la gouvernent, et il est inutile d'en chercher une autre, car il n'y en a pas.

Nous n'étudions jamais ici l'aspect politique des problèmes, mais on ne peut éviter de montrer, au moins en passant, le fonctionnement invraisemblable de nos institutions. Quatre Assemblées aux origines incertaines et aux pouvoirs mal définis, appliquent une Constitution qui se caractérise surtout par son incohérence. Au cours des dernières crises ministérielles, un président du Conseil est acclamé sous la condition formelle de ne dire ni ce qu'il fera, ni les collaborateurs qu'il choisira, mais il est renversé dès qu'on a quelque clarté sur l'un ou l'autre de ces points. Cette succession de ministères au milieu de laquelle on ne se reconnaît plus n'a d'ailleurs, paraît-il, aucun caractère constitutionnel qui permette d'y reconnaître une crise. Le pouvoir législatif est éparpillé de façon telle que personne n'est capable de dire ce qui appartient à l'exécutif ou ce qui appartient aux Assemblées. Les tarifs d'impôts sont modifiés par simple décision administrative. Le régime douanier, tout entier ou par fraction, est appliqué, suspendu, modifié par arrêté d'un ministre sans intervention du Parlement que l'on croyait souverain. La monnaie ne fait pas davantage l'objet d'une définitition fixe provenant d'un organisme responsable ; et il faut lire des journaux spécialisés pour savoir chaque matin ce que vaut légalement le franc. La suppression des liens législatifs qui unissaient la métropole et l'Union française empêche de savoir à qui appartient la souveraineté dans nos vastes domaines d'outre-mer. Et l'énumération n'est pas close... De tout cela, le pays se rend désormais compte ; il manifeste son indignation quand il lui est permis de l'exprimer, et l'on s'étonne seulement qu'il faille si longtemps pour que les changements profonds qui sont désormais inévitables soient indéfiniment retardés au plus grand dommage de la collectivité qui a un besoin impérieux de connaître les cadres fermes et clairs au milieu desquels elle est appelée à vivre.

Mais c'est surtout dans le domaine financier qu'il importe de préciser comment s'est ouverte la présente crise qui angoisse tout le monde. Pour l'exercice 1948, le budget ordinaire exigera (compte non tenu de ce qui peut se passer dans le dernier trimestre) 1 040 milliards de francs, et les recettes devaient atteindre 925 milliards avant les derniers prélèvements qui viennent d'être institués ; de ces derniers, on attend 80 milliards, mais on ignore les suppléments de dépenses qui pourront survenir ; le déficit de 115 milliards, qui était patent au milieu de l'été, sera-t-il résorbé, diminué ou accru ? Il est difficile de le dire, mais vraisembla-

blement il sera diminué. Quant à la situation de trésorerie, le total des dépenses hors budget de l'année 1948 doit atteindre 451 milliards, dont 237 pour la reconstruction (dommages de guerre et flotte de commerce) et 214 milliards pour les besoins des Sociétés nationales ; les ressources attendues sont évaluées aux environs de 370 milliards, dont 93 sont provenus de l'emprunt libératoire exceptionnel, 114 ont été ou seront produits par divers emprunts et 165 environ correspondent à l'aide américaine. Au total il manquait donc, au moment où a éclaté la crise la plus récente, un peu plus de 100 milliards pour le budget ordinaire et 80 milliards environ pour la trésorerie. Ces chiffres résumés appellent deux observations fondamentales :

La première, c'est que les 180 milliards à trouver sont moins que les seuls 214 milliards exigés par l'équipement des Sociétés nationales ; cela veut dire que si l'État ne s'était pas livré aux invraisemblables opérations dites « nationalisations », non seulement il n'aurait pas ruiné des millions de Français, mais d'autre part le problème de la trésorerie ne se poserait pas aujourd'hui pour lui. Cette constatation vaut mieux que de longs discours.

La deuxième, c'est que la plus grosse partie des ressources de la trésorerie provient de l'aide américaine. Il est incontestable qu'à l'arrière-plan de toute la crise financière se situait la préoccupation majeure du Gouvernement d'obtenir l'autorisation d'utiliser les 160 milliards du plan Marshall. On sait en effet que, s'il s'agit bien d'un don fait à la France, ce don ne peut être employé qu'à des dépenses productives et non pas à un gaspillage quelconque ; c'est dire que l'État français ne peut affecter les fonds qui lui sont donnés qu'à restaurer l'économie française et non pas à payer les déficits les plus fantaisistes et les plus inutiles. On remarquera d'ailleurs par les chiffres ci-dessus que s'il est bien consacré par la trésorerie 237 milliards à la reconstruction, celle-ci restera, comme d'ailleurs il se doit, légèrement supérieure à l'aide américaine, l'hypothèse inverse étant écartée comme à la fois injuste, immorale et absurde.

L'importance de l'aide américaine mérite que son mécanisme actuel soit nettement expliqué. Le plan Marshall vient d'accorder, pour une première année, une somme de 4 875 millions de dollars à partager entre les seize nations européennes au titre de l'aide directe. Sur ce total, la France a obtenu 989 millions, ce qui est incontestablement une part très large. Mais ce n'est pas tout. Les États-Unis veulent en effet que leur aide contribue à la remise en route des échanges commerciaux inter-européens, et tiennent à éviter que chacun des pays qu'ils aident directement ne préfère s'adresser uniquement à eux plutôt qu'à ses voisins d'Europe. La somme que les États-Unis ont consacrée aux paiements inter-européens pour la première année du plan Marshall s'élève à 564 millions de dollars. Cela veut dire que les pays européens qui reçoivent des produits américains à titre de cadeau doivent mettre en réserve

une partie déterminée des ressources en monnaie intérieure que leur procure la vente de ces marchandises à leurs nationaux. L'accord intervenu entre les seize pays européens pour la répartition de cette somme constate que certains pays sont créditeurs de leurs voisins, tandis que d'autres sont débiteurs. La France est malheureusement en tête de cette deuxième catégorie, ce qui fait que sur les 564 millions de dollars il lui en est attribué 233 à prendre chez les autres nations ; nous recevrons donc notamment pour 200 millions de dollars de marchandises provenant de la zone sterling et pour 40 millions de dollars provenant de la Belgique. Ainsi la France recevra gratuitement des marchandises, américaines ou européennes, pour un montant de 1 312 millions de dollars, sur les 4 875 millions de l'aide totale européenne. La Belgique, au contraire, recevra des États-Unis pour 250 millions de dollars de marchandises et en tiendra pour 207 millions à la disposition gratuite de ses voisins.

Ce sont là pour la France des sommes considérables et qui nous permettent de mesurer l'importance des erreurs financières qu'il nous a fallu commettre pour que, malgré ces appuis, notre situation financière soit telle qu'on aille jusqu'à répéter qu'elle est catastrophique. Il est vrai que le fonctionnement des organismes de compensation destinés à transformer les marchandises américaines en francs mis à la disposition du Trésor révèle de singuliers détours si l'on en croit les derniers renseignements fournis sur la situation de l'Impex. Cet Office, chargé de vendre les produits reçus par le Gouvernement français, accusait, à la fin d'août, 112 milliards de créances à faire rentrer, sur lesquels 35 correspondaient à des pertes, 12 étaient dus par le secteur privé et 65 l'étaient par les ministères ou les services publics. Ainsi, en plus des dépenses connues des Offices publics français, une sorte de subvention occulte considérable leur a permis de vivre en dissimulant une partie de leur déficit réel, si important cependant qu'ait été leur déficit visible. Quant à faire rentrer ces 65 milliards, cela ne présente guère l'intérêt que d'un jeu d'écriture, puisque l'État devrait fournir aux organismes acheteurs, dont il a la charge, les ressources qu'il encaisserait ensuite. Une fois de plus se révèle la nocivité du système.

Il n'est pas étonnant que la situation monétaire reflète les déplorables pressions qui sont exercées sur elle. Nous avons déjà dit combien il était vain de parler du rapport salaire-prix puisqu'il ne peut y avoir de prix véritable que dans la mesure où il existe une monnaie, et visiblement nous n'avons plus actuellement de monnaie. La preuve en est trop facilement administrée par la hausse constante des prix pendant les dernières années. On s'aperçoit ainsi que le 29 mars 1945 l'indice des prix de détail était de 290 et qu'il passa, le 4 juillet, à 377 ; puis à 488 le 14 février 1946, à 571 le 28 juillet de la même année et à 700 le 7 septembre ; on le trouve à 856 le 21 janvier 1947, à 1 122 le 28 octobre, à 1 537 le 18 février 1948, à 1 670 le 31 août et à 1 783 au début de septembre 1948. Une pareille

courbe condamne de façon tellement éloquente les méthodes qui ont été appliquées que l'on s'étonne qu'il existe encore des hommes qui en demandent la poursuite au lieu d'avouer l'incontestable faillite de leur gestion.

On se demande si de nouvelles dévaluations du franc interviendront prochainement. La question perd une grande partie de son intérêt dès lors que la situation interne traduit de façon éclatante l'évanouissement quasi-total du franc. Lorsque la monnaie existait et jouait son rôle de conservatrice du pouvoir d'achat, on scrutait les bilans de la Banque de France ou les mouvements de l'inflation ; mais apprendre qu'au cours des dernières semaines on a émis pour 38 milliards de billets comme ce fut le cas au bilan du 30 septembre, et que la circulation a dépassé 900 milliards pour retrouver les chiffres atteints avant le retrait des billets de 5 000 francs, cela perd beaucoup de sa signification lorsque le prix d'une lettre passe d'un seul coup de 6 à 10 francs, ce qui est la manifestation la moins contestable d'une dévaluation qui n'ose pas dire son nom. Il n'en reste pas moins que l'élévation de toutes les valeurs nominales à l'intérieur de nos frontières rendait à nouveau paradoxaux et précaires les taux de change antérieurement admis. Il semblait difficile de laisser le dollar à 215 francs au marché officiel et à 313 sur le marché dit libre, d'ailleurs aussi strictement réglementé que le marché officiel, lorsqu'il dépassait 450 francs sur le marché occulte. Une dévaluation monétaire facilite en général les exportations, mais rend plus onéreuses les importations. Dans les circonstances présentes, ce jeu normal est lui-même faussé puisqu'une large part de nos importations est gratuite. La dévaluation n'entraîne aucune conséquence au regard de ce que nous ne payons pas et dont la valeur nominale importe peu ; elle pose par contre des problèmes graves pour la cohésion de l'Union française, car il est aussi regrettable de briser le rapport des monnaies coloniales liées au franc que d'entraîner inutilement et gratuitement dans la chute du franc métropolitain les monnaies plus saines qui n'ont aucune raison intrinsèque de baisser.

En examinant le climat économique sous lequel nous vivons, on aperçoit les mêmes caractéristiques essentielles qui font peser sur la gestion politique la responsabilité intégrale de nos difficultés. Le redressement de la production est considérable et la vie économique française pourrait redevenir rapidement normale et prospère. L'indice industriel d'août, période cependant des congés, est à 111 contre 87 il y a un an. Le progrès est particulièrement net pour la sidérurgie : 97 hauts fourneaux contre 86, une production d'acier en accroissement d'un tiers. Il est vrai que l'indice de l'extraction du charbon, même avant les grèves, faisait tache, baissant à 92 au lieu de 94. Quant aux récoltes, elles sont magnifiques : 80 millions de quintaux de blé au lieu de 32 ; 92 de betteraves au lieu de 45. Heureusement pour nous le travail national a donc repris dans des conditions presque inespérées et le fond de la nation est parfaitement sain

et actif. C'est sur cette constatation que s'appuie un optimisme raisonné qui n'a absolument aucun caractère utopique et qui, au contraire, perce les symboles monétaires et les écrans politiques pour atteindre les réalités tangibles, car ce sont les folies commises sous une lamentable inspiration politique qui nous empêchent de profiter pleinement du retour à la santé économique.

Considérons sous cet aspect le problème de l'alimentation, aujourd'hui si dramatique. Nous avons dit en son temps que nous n'avions pas fini de souffrir des conséquences lointaines qu'entraîneraient les gestes inconsidérés qu'on multipliait en matière économique ou monétaire. Lorsque l'État a démonétisé d'un seul coup tous les billets de banque et lorsqu'il a supprimé l'anonymat des bons du Trésor qu'il avait solennellement garanti, il s'est porté à lui-même le coup le plus fatal, en créant un état durable de méfiance qui devait se répercuter dans tous les domaines de la vie française. Il en fut de même lors du blocage invraisemblable des billets de 5 000 francs. On peut dire que les questions agricoles ont été systématiquement et arbitrairement empoisonnées par de pareilles mesures. Les paysans plaçaient en billets ou en bons le prix qu'ils retiraient des bestiaux qu'ils vendaient ; les acheteurs dans les foires payaient en billets de 5 000 francs ; le manquement flagrant de l'État à ses engagements solennels a brisé le processus normal des échanges ; il est impossible de s'en étonner. L'été 1948 ayant été pluvieux, le fourrage est abondant ; le paysan mange davantage et stocke ce qu'il ne mange pas ; ainsi le cheptel s'accroît et la richesse française se développe, mais le citadin ne mange plus. Tout ceci était inéluctablement inscrit dans les mesures monétaires qui ont été prises. Aujourd'hui, on annonce que des « commandos motorisés » vont s'emparer de la viande chez les bouchers. On éprouve une véritable honte à voir où nous en sommes réduits. Il était évident que la suppression de la monnaie, et l'institution plus ou moins déclarée d'un système socialiste des échanges, conduiraient au recours à la force, et aux raids armés, pour amener dans les villes les grains ou la viande que les paysans n'y envoient plus. Ce schéma de la question alimentaire, rattachée à la question monétaire, n'est pas tracé afin d'apporter une critique désormais vaine des mesures qui ont été prises mais pour illustrer le caractère artificiel d'une crise qui ne correspond à aucune réalité physique, et pour donner à notre pays l'espoir et la conviction qu'il revivra dans l'aisance dès qu'on lui aura donné à nouveau les instruments économiques qui lui sont indispensables et dont on l'a follement privé.

C'est bien en effet d'une tentative plus ou moins volontaire de révolution marxiste qu'il s'est agi. Les grèves actuelles le démontrent avec éclat. On comprenait autrefois que des employés refusassent leur travail à un employeur n'acceptant pas de leur accorder leur part légitime de profit, mais comment admettre que ce soient précisément les secteurs nationalisés qui s'installent désormais dans la grève endémique et qui

infligent à la nation les souffrances les plus évidentes? Les nationalisations représentent, sous la forme où elles ont été faites, une immense duperie pour la nation. On les a justifiées en dénonçant l'excès des profits capitalistes et le pouvoir des deux cents familles. Au point où nous en sommes on ne peut qu'en rire : on conviendra en effet que l'un et l'autre sont, par rapport aux charges financières et à la tyrannie dont souffrent les consommateurs, quelque chose comme la valeur offensive d'un sabre de bois comparée à celle d'un tank de cinquante tonnes. Et le cynisme avec lequel des agitateurs professionnels privent le pays de ce qui lui est le plus indispensable, le charbon, et détruisent volontairement les installations les plus irremplaçables, est l'aboutissement logique mais pitoyable d'une politique qui était censée remettre à la disposition de la nation ces richesses mêmes qu'aujourd'hui on détruit sous ses yeux.

La Constitution a jugé utile de proclamer le droit universel à la grève au moment même où, puisqu'on remettait à l'État la gestion des Services publics économiques essentiels, l'arrêt concerté du travail allait être non plus un moyen de pression sur un patron, mais un attentat criminel contre la nation. Les grèves des transports, du gaz, de l'électricité, font peser sur 30 millions de Français le joug intolérable d'un mécanisme anonyme d'asservissement institué, par un supplément de dérision, au nom de la libération des hommes. Le caractère monstrueux que présentent de pareilles grèves, dans leur indifférence glacée à toute réalité économique ou sociale, renforce encore le jugement suivant lequel il s'agit évidemment de la mise en œuvre d'une idéologie politique qui méprise de la façon la plus totale l'organisation progressive d'une société qui devrait être construite pour le service commun de ses membres.

Les nationalisations des dernières années pouvaient se référer à un précédent économique, celui de l'Aviation. Aucun homme sensé ne pouvait prétendre que notre industrie aéronautique fût devenue prospère depuis qu'elle était nationalisée, alors qu'elle n'a visiblement cessé de décliner jusqu'à sa quasi-disparition. L'extension d'un régime qui avait fait de pareilles preuves a pourtant été décidée dans une allégresse et un enthousiasme inconcevables. Il était certain qu'il y avait derrière un tel programme autre chose que la volonté de travailler à l'amélioration du bien général. Mais là encore il a fallu de longs délais pour que l'évidence se fasse jour. Les services rendus par l'État, les produits livrés par l'État, subissent aujourd'hui des hausses de prix vertigineuses, qui eussent été intolérables et intolérées sous le régime de la propriété privée. Le système des concessions imposait un prix de vente du courant électrique calculé automatiquement d'après les éléments concourant à la production. On avait promis à chacun qu'il allait faire l'économie des bénéfices scandaleux prélevés, paraît-il, pour son plus grand dommage. Le réveil est rude pour lui, quand il ouvre son journal. Le moins que le pays doive exiger est que l'État exécute, comme entrepreneur

d'un service public, un contrat identique à celui qu'il imposait à son prédécesseur. Il est inadmissible de se borner à rechercher l'équilibre des dépenses et des recettes, si l'accroissement insensé des premières conduit à exiger des prix qui soient ruineux pour les usagers. Nous avons toujours estimé que l'exploitation d'entreprises aussi importantes que les chemins de fer, les houillères, ou les banques, devait être conduite dans l'intérêt primordial du client, pour la satisfaction duquel ces services sont en principe organisés. Les Services publics doivent donc non seulement être équilibrés, mais respecter les tarifs basés sur une gestion économique normale et non pas sur les exigences d'une gestion économique déchaînée, si difficile malheureusement qu'il soit de déterminer ceux-ci dès lors qu'on a écarté les régimes de prix dus à la concurrence. Le déficit que l'on a institué et entretenu ne peut évidemment plus se prolonger. Étendre le secteur public ; transformer son bénéfice antérieur en déficit ; puis faire supporter ce déficit par un secteur privé réduit dans la proportion où l'autre s'est accru, c'est là une prétention insensée qui n'aurait pas dû résister à un examen critique mais qui, en tous cas, n'a pu résister à l'expérience des faits. Les illustrations de ce paradoxe fourmillent cependant dans notre expérience quotidienne et les mesures financières de septembre en sont une dernière et intolérable manifestation.

Le métro est en déficit ; on fait passer de 5 à 10 francs le prix des places ; s'effrayant des répercussions sur les usagers, l'État institue une indemnité de transport payée par les Sociétés à leurs employés. Cette surcharge suppose que lesdites Sociétés soient capables de la supporter, ce qui est loin d'être évident. Mais si lesdites Sociétés sont nationalisées et puisqu'aucune ne gagne d'argent, c'est l'État qui va payer de la main droite ce que sa main gauche exige, ce qui est proprement le cas du chien qui se mord la queue, image symbolique, soit dit en passant, de la gestion nationalisée. Restent donc pour supporter la hausse des tarifs ceux qui ne peuvent pas la transférer à d'autres. Il faut penser que tous les Français ne sont pas employés d'un employeur et qui plus est d'un employeur solvable : que deviennent les travailleurs indépendants, les vieillards, les femmes seules, les artisans, les artistes, les répétiteurs, bref la masse innombrable des gens courageux qui luttent de toutes leurs forces pour assurer leur subsistance et celle de leurs enfants, sans se raccrocher à d'hypothétiques distributeurs de manne ? Du jour au lendemain, ils voient majorer de 60 p. 100 les tarifs de la S.N.C.F. en banlieue, de 33 p. 100 le billet de troisième, de 20 p. 100 le prix du gaz. S'imagine-t-on qu'ils peuvent vivre ainsi ? Et croit-on qu'il suffise pour les consoler de déclarer que la politique générale doit conduire à la baisse des prix ? Il est vrai que, parmi les soutiens du tripartisme auquel nous devons ces brillants résultats, il s'en est trouvé pour oser affirmer, le jour même où les journaux apportaient tant de souffrances à tant de gens, qu'ils entendaient avant tout « maintenir le pouvoir d'achat des classes moyennes... »

Est-il nécessaire de poursuivre de pareilles expériences pour reconnaître la nocivité physique du marxisme, considéré bien entendu comme le corps de doctrine scientifique qu'il prétend être et non pas comme l'aspiration généreuse qu'il est aussi et qui veut légitimement porter aux hommes le maximum de bonheur. Ce socialisme doctrinaire fonctionne sous la forme d'une excroissance parasitaire entée sur l'organisme économique qui lui sert de support nourricier. Le déroulement de ce qui s'est passé chez nous montre comment cet accessoire exclusivement consommateur absorbe des richesses de plus en plus grandes, pour détruire finalement des territoires économiques de plus en plus vastes. Les théoriciens scient allègrement la branche économique sur laquelle ils se sont installés. Tant que celle-ci tient, tout semble aller, et on continue à donner de généreux coups de scie. Mais lorsqu'elle casse, force est bien de s'installer sur une autre. Il y a quelque chose d'extraordinairement éclairant dans le processus par lequel le marxisme a successivement stérilisé les aires économiques sur lesquelles il opérait dans les pays d'Europe Occidentale. Tant qu'il ne faisait qu'assécher un secteur proportionnellement faible dans la nation, il vivait de tout ce que continuaient à lui fournir les secteurs productifs voisins. Ainsi a-t-il successivement dissipé chez nous notre stock d'or, notre portefeuille étranger, l'épargne intérieure elle-même. Puis lorsque le régime est arrivé à nationaliser une part telle de l'activité que le résidu laissé libre ne suffisait plus, quelque pressuré qu'il fût, à alimenter la machine, c'est vers un autre continent que se sont tournés ces consommateurs nés, pour lui demander l'aliment dont ils ont tari les sources qui étaient à leur portée, et ce furent d'abord des emprunts massifs, vite dissipés, et enfin le don pur et simple...

La France a des mines de charbon, et les mineurs sont une race travailleuse et entreprenante. Mais le système auquel est soumise la richesse minière de la France fait que l'arrêt du travail pendant une semaine provoque la perte d'un million de tonnes de charbon, compensée parce que, au moment même où le pays s'inflige à lui-même ce redoutable appauvrissement, il reçoit de la houille que lui envoie gratuitement l'Amérique. Peut-on trouver une illustration plus frappante de ce parasitisme foncier des idéologies marxistes qui est l'explication centrale de difficultés qui sans elles n'existeraient pas ?

ED. GISCARD D'ESTAING

VUILLARD

... Je connais peu d'œuvres où la conversation avec l'auteur soit plus directe. Cela vient, je crois, de ce que son pinceau ne s'affranchit jamais de l'émotion qui le guide, et que le monde extérieur, pour lui, reste toujours prétexte et disponible moyen d'expression... Cela vient surtout de ce qu'il parle à voix basse, comme il sied pour la confidence, et qu'on se penche pour l'écouter...

ANDRÉ GIDE (1905).

La fleur de l'œuvre d'Édouard Vuillard est présentement montrée (jusqu'au début de décembre) à la Galerie Charpentier. L'exposition n'a pas l'importance et la densité de celle qui fut faite voici une dizaine d'années sous la surveillance de Vuillard lui-même, au Pavillon de Marsan ; mais peut-être la production de ce maître charmant et exquis est-elle de celles qui ne perdent rien à être soigneusement et intelligemment sélectionnées. Organisée par la famille du peintre, et « supervisée » — croyons-nous, — par M. Claude Roger-Marx (qui a de l'œuvre de Vuillard une connaissance intime et profonde), l'exposition de la Galerie Charpentier est née d'une affection qui subordonne l'indulgence à la clairvoyance, soucieuse avant tout de bien servir une mémoire aimée.

Les plus anciens ouvrages que l'on peut voir faubourg Saint-Honoré datent de 1888 (Vuillard avait alors vingt ans) ; les plus récentes datent de 1938 (c'est-à-dire de l'extrême fin d'une vie, Vuillard étant mort en 1940, âgé de soixante-douze ans). L'exposition embrasse donc le travail d'un demi-siècle et permet d'en dégager le caractère général, les vertus foncières.

La première de ces vertus n'est-elle pas la connaissance de soi-même ? C'est très rarement et presque toujours à son détriment que Vuillard s'est risqué à être infidèle à ses goûts, à son tempérament, à ses possibilités. Ses meilleurs ouvrages sont sans doute les moins apparem-

ment ambitieux ; ceux qu'il a peints pour lui-même, sans songer aux jugements et aux suffrages éventuels du public. Vuillard participait exceptionnellement et à son corps défendant aux expositions annuelles, à ces grandes foires tumultueuses et bigarrées où il savait fort bien que sa « petite chanson » ne serait ni écoutée, ni entendue. D'autre part, il était septuagénaire lorsqu'il se laissa persuader de faire, pour la première fois, un rassemblement récapitulatif de son œuvre. « Le Silence me protège... », disait-il. Il ne se risqua que tardivement à peindre des « portraits de commande », lesquels ne sont réussis que si Vuillard est parvenu à établir, tout au moins momentanément, une alliance d'esprit ou de sentiment entre le modèle et lui.

Il semble cependant que Vuillard ait toujours eu plus ou moins peur de se trouver tête-à-tête avec l'être humain. Même lorsqu'il a devant lui les créatures qui lui sont les plus chères, celles auxquelles il est attaché par les prédestinations du sang ou par les élections du cœur, il ne s'enhardit ou ne se résigne jamais à les isoler, à ne pas tenir compte de liens mystérieux et subtils qui les unissent à la demeure où ils vivent, aux objets humbles et usuels qui paraissent n'être là que pour les révéler, les confirmer. Son grand secret de poésie réside dans le pouvoir d'animer l'inanimé, de suggérer ou d'établir des correspondances cachées entre le visible et l'invisible.

L'idée de considérer comme des « natures-mortes » les représentations de bouquets, de fruits, de porcelaines, d'ustensiles ménagers, de rideaux, de papiers de tenture, etc..., qui peuplent — parfois jusqu'à l'encombrement — les « scènes d'intérieur » de Vuillard, est une idée inacceptable, sinon inconcevable. C'est le mot anglais *still-life*, le mot allemand *still-leben* (Vie Silencieuse) qu'il convient d'employer ici. Cette « vie silencieuse », Vuillard l'extrait, l'exhale, la libère du bois et de l'étoffe d'un fauteuil, de la fonte d'un poêle, du cuivre d'un chenet, de l'étain d'un plateau, du marbre d'une cheminée, de la soie d'un écheveau ou de la laine d'une pelote, grâce à un pouvoir de transfiguration qui semble ne dépendre que des dons de l'œil et de l'adresse de la main, mais qui, au delà des apparences, est une faculté tributaire de l'amour ; — « l'amour, dit Stendhal, d'une *rêverie* tendre, solitaire, timide... »

Cet élément de *rêverie* tient une place initiale, essentielle, en quelque sorte fatale dans l'œuvre de Vuillard. Rêverie qui se nourrit d'une contemplation sédentaire, laquelle sera d'autant plus féconde et d'autant plus touchante que les thèmes choisis seront plus familiers, plus quotidiens. Vuillard, comme Vermeer, aurait pu, tout le long de sa vie, ne jamais sortir ni de chez lui, ni de sa ville. Et s'il fallait, pour l'avenir, ne sauvegarder que dix tableaux de sa main, ces dix tableaux seraient presque tous réservés parmi ceux que, quand sa mère très-aimée était encore de ce monde, il fit soit dans les pièces des deux logis montmartrois, dépourvus de tout faste, où il vécut pendant près

de quarante années, soit en regardant, des fenêtres de ces logis, le paisible et banal paysage urbain qu'il avait sous les yeux.

*
* *

Vuillard ressemblait tellement à sa peinture que, si on l'a lui-même peu ou prou fréquenté, il n'est guère possible de ne pas évoquer l'homme, devant l'œuvre.

Une réserve sans la moindre affectation, une timidité sans la moindre

DEUX FEMMES SOUS LA LAMPE, PAR VUILLARD.

gaucherie commandaient son comportement naturel. Il ne se trouvait à l'aise que dans les réciprocités de la confiance. Pour peu que cette confiance fût précaire ou menacée, Vuillard ne se retranchait cependant pas dans l'insociabilité, comme un Degas, comme un Cézanne. Incapable de « se faire valoir », sans aucun penchant pour « se mettre en avant », il ne prenait que très rarement et pour très peu de temps part à une discussion. Toutefois, les certitudes et les intransigeances de ses goûts, de ses convictions ne se laissaient entamer par rien. Il suffisait de quelques mots de lui ; moins encore : il suffisait de son approbation ou de son improbation tacites pour qu'on fût renseigné sur ses opinions, sur ses sentiments. Dans l'un des remarquables ou-

vrages [1] qu'il lui a consacrés, M. Claude Roger-Marx parle de certaines façons que Vuillard avait de se frotter le nez ou de se caresser la barbe, qui étaient pour lui et pour ses intimes, une manière tout à fait éloquente de s'entendre, de s'exprimer...

Il ne se distinguait, il ne s'annonçait par aucune particularité ou originalité d'aspect, de tenue, de manières. Entre le beau front dénudé, dont la courbe était inversement répétée par la ronde barbe d'argent, le visage, éclairé par des yeux très vifs et très parlants, avait une calme loyauté, une simplicité franciscaine. Son type humain s'apparentait à celui de ces sérieux et courtois Français du XVIe siècle, dont les Clouet ont laissé maints « signalements ». Nous l'avons toujours vu vêtu de vêtements uniformément sombres : le « complet » noir du professeur et du tabellion. Seule, pourtant, une cravate « Lavallière », dont les pans flottants restaient toujours — sauf erreur — captifs du gilet, laissaient soupçonner « l'artiste ». Il ne bougeait guère davantage que la plupart des personnages de ses tableaux, de sorte que l'on pouvait s'attacher à lui plus en le regardant écouter qu'en l'écoutant parler. Suivre sur le visage de Vuillard la conversation ambiante était un plaisir délicat ; — mieux que délicat : émouvant. Il donnait l'impression d'écouter plus par l'œil que par l'oreille ; un œil attentif et méditatif où — comme la lumière sur la mer lorsque la brise mouvemente au ciel des nuages passagers — succédaient, à des moments d'une sérénité étale, des instants de sourire spontanément amusés... Il passait aussi beaucoup de tendresse dans les yeux de Vuillard. Elle ne se libérait que dans les sécurités de l'affection ou dans les certitudes de l'admiration. « Quand Vuillard est là, je crois que je ne chante que pour lui... », avouait autrefois une belle jeune femme qui, dans un style parfait, avec une noble voix et une sobre et profonde foi intérieure, chantait de grands et purs airs classiques. Et, cependant, quand cette belle jeune femme s'arrêtait de chanter, ce n'était point de Vuillard qu'elle recevait force applaudissements et compliments. La reconnaissance, l'émotion de Vuillard ne se laissaient deviner que par la chaleur comme couvée d'un éloge muet. Sa devise aurait pu être celle du vieux sage d'Orient : « Si ce que tu as à dire n'est pas plus beau que le Silence, tais-toi... »

Il se taisait volontiers ; il se taisait souvent ; il se taisait en dégustateur du Silence. Le Silence était autour de sa personne comme un halo, comme un phosphore : un Silence de la même qualité, et, pour ainsi dire, de la même substance que celui qui s'irradie en vaporisations et pulvérisations chromatiques des chers objets de tous les jours qu'il peignit toute sa vie.

Nous avons parfois dîné avec lui à la table de Jean Giraudoux, à

1. *Vuillard et son temps*, par Claude Roger-Marx (Éditions Arts et Métiers graphiques 1945). *Vuillard* (même éditeur), 1949.

l'époque où, dans l'appartement de la rue du Pré-aux-Clercs, Giraudoux posait pour Vuillard. Ces deux magiciens du réel s'entendaient merveilleusement, en complices, en initiés. Les livres de l'un, d'ailleurs, ne sont pas sans ressemblances, sans affinités avec les tableaux de l'autre. Tous deux aimaient à pratiquer leur art jusque dans ses artifices ; et ces artifices, employés avec un instinct et une science infaillibles, n'étaient que les voiles féeriques, la rosée prismatique, brillante de joailleries et de perles, sous lesquels ils dissimulaient par pudeur une sensibilité restée naïve et virginale comme la sensibilité des enfants.

***

Pas bien souvent — deux ou trois fois peut-être — nous avons été accueilli par Vuillard dans son appartement-atelier de la place Vintimille. C'était dans la période de son existence où le monde, le « beau monde », l'avait relativement apprivoisé ; la période où il consentait de représenter, dans leurs luxueux et riches salons, de très élégantes jeunes femmes que l'obligation — fort allègrement subie — de « suivre la mode » banalisaient quelque peu. Ces portraits presque d'apparat n'étaient pas sans causer une surprise vaguement inquiète aux admirateurs d'autrefois de Vuillard. Ils y voyaient une sorte de renoncement, presque de reniement. Mais il suffisait de passer quelques instants chez Vuillard pour constater qu'il n'avait pas changé ; qu'il était resté le même ; qu'il resterait toujours le même. Là, il continuait, comme dans sa jeunesse (et comme Corot), de peindre d'après des études prises sur le vif, des « scènes d'intérieur » et des « paysages citadins » secrètement et savamment composés, et qui sont moins, peut-être, des « paysages citadins », des « scènes d'intérieur », que des portraits de lui-même, des confessions indirectes et probablement inconscientes ; des confidences métamorphosées ; des aveux masqués...

Comment ne pas envier à des peintres comme Vuillard, ou à des musiciens comme Fauré (ces deux noms peuvent être rapprochés), l'inestimable privilège, l'ineffable faveur de pouvoir confier leurs secrets non à des mots, mais à des couleurs, mais à des sons?... Pour éveiller, pour exciter l'imagination spirituelle ou sentimentale du contemplateur ou de l'auditeur, un accord de couleurs, un accord de notes possède un pouvoir de prolongement indéfinissable et indéfini : « Ah! — s'écrie nostalgiquement Joubert, — si je pouvais m'exprimer par la musique, par la danse, par la peinture, comme je m'exprime par la parole, combien j'aurais d'idées que je n'ai pas, et combien de sentiments qui me seront toujours inconnus!... »

JEAN-LOUIS VAUDOYER

ALGÉRIE 1948

L'Algérie, pays des contrastes, est aussi celui des redressements rapides. Il y a deux ou trois ans, on avait bien des raisons de ne pas être optimiste et voici que depuis quelques mois la situation s'améliore avec rapidité, et que l'avenir se présente sous de favorables auspices. Les craintes qu'avait fait naître un Statut voté dans une atmosphère d'agitation s'estompent peu à peu ; la confiance et le calme renaissent : la pièce maîtresse de l'Afrique française reste à l'abri des troubles et des désordres que l'on pouvait redouter. On sait trop le rôle qu'elle joue dans l'Union française pour ne pas s'en réjouir comme d'une éclaircie de bon augure.

***

Ce qui a sans doute le plus étonné les Français, c'est l'atmosphère tranquille dans laquelle se sont déroulées ces élections d'avril dont l'importance n'avait échappé à personne. On pouvait craindre des remous profonds dans des départements où l'on avait laissé se développer des propagandes insidieuses et malfaisantes. Or rien, ou presque rien de ce que les pessimistes prévoyaient d'un air entendu ne s'est produit. Et il y a eu peu d'élections aussi calmes que celles qui ont donné à l'Algérie la première Assemblée conforme aux principes édictés par le Statut.

Pour expliquer ce qui s'est passé depuis quelques mois, il ne faut pas oublier d'abord et avant tout qu'il y a eu un changement de direction. Lorsque l'on écrira l'histoire de cette période délicate, on sera amené à donner une place importante à l'action personnelle de M. Naegelen. Cet homme politique arrivait en effet, au mois de février, dans un pays que les passions déchiraient et qui s'interrogeait avec anxiété sur son avenir. Populations européennes et populations musulmanes étaient divisées sur bien des points et il y avait des « mauvais bergers » tout disposés à entretenir ces divisions.

Ces « mauvais bergers », on les trouvait dans les milieux européens aussi bien que dans les milieux musulmans. Il est superflu de noter le rôle de la propagande communiste secondant celle des éléments troubles qui ne visent qu'à l'expulsion de nos compatriotes ; elle a largement contribué à mettre en péril la souveraineté de la France.

Or, du côté musulman, les amis de notre pays sont beaucoup plus nombreux qu'on ne le croit ; seule une certaine passivité du pouvoir exécutif avait enhardi les partisans de notre éviction. On a beaucoup

parlé en France, sans le connaître ou en le connaissant mal, du plus acharné d'entre eux : M. Messali Hadj ; on a même vu un quotidien parisien du soir, et non des moindres, le surnommer le Gandhi algérien. Voilà qui prouve bien l'inconscience avec laquelle certains journalistes français parlent des choses les plus graves. En vérité, M. Messali n'a absolument rien d'un Gandhi : et comment peut-on comparer un instant un être tout d'instinct et primitif dans sa manière de penser et dans sa manière de sentir à un homme d'une rare élévation de pensée et dont la culture, si raffinée, était par certains côtés d'essence oxfordienne ? L'antinomie est trop profonde entre ce Nord-Africain et cet Asiatique pour qu'il vaille la peine d'insister.

Il n'est pas niable cependant que, dans certains milieux, M. Messali n'exerce une action efficace et qu'il n'ait provoqué des courants de fanatisme : le P.P.A. (Parti populaire algérien) qu'il dirige a comme programme l'élection d'une Constituante et par là même l'institution d'une République algérienne ; et ses partisans ont adopté ces méthodes terroristes qui ont produit les fruits amers que l'on sait, en mai 1945, dans la région de Sétif et de Kerrata.

Les moyens qu'emploie M. Fehrat Abbas sont assez différents de ceux de M. Messali ; et ils sont peut-être — en apparence — plus parlementaires : mais ils tendent, au fond, au même but. L'ancien pharmacien de Sétif, qui doit tout à l'enseignement qu'il a reçu dans nos Facultés, a la facilité d'élocution que l'on note souvent chez les Arabes et il est persuadé que sa faconde oratoire l'autorise aux plus grandes ambitions. Ceux qui le soutiennent se sont baptisés Amis du Manifeste algérien — en souvenir d'un programme ainsi intitulé dont M. Ferhat Abbas et ses partisans se firent les protagonistes au temps où ils croyaient pouvoir compter sur l'appui tacite des Américains et des Anglais. Car, en subtils Orientaux, ils avaient alors essayé d'attiser les divergences qui étaient susceptibles de se produire entre les Alliés pour en tirer le plus large profit.

Aux élections d'avril, les membres du deuxième collège (collège des Musulmans) se trouvèrent ainsi en face d'une propagande des Messalistes et des Amis du Manifeste qui pouvait paraître dangereuse pour la souveraineté française ; et elle ne manqua pas, en effet, d'être très préoccupante.

Mais ici intervint, brusquement, un facteur nouveau. A peine était-il nommé Gouverneur général que l'ancien ministre de l'Éducation Nationale rendit confiance aux Musulmans amis de la France qui, nous l'avons déjà dit, sont de beaucoup les plus nombreux ; il enleva de leur nocivité aux méthodes de terreur instaurées par les partisans de Messali, et créa ce *choc psychologique* qui, en un moment grave, peut être déterminant. Il y avait longtemps que l'on n'avait vu en Algérie un homme qui abordât les problèmes nettement, sans faux-fuyants et, lorsqu'il le fallait, avec la plus totale franchise. Or, on sait que les

populations musulmanes, si elles sont sensibles aux discours émaillés de fleurs de rhétorique et de violences verbales, le sont encore davantage à ceux qui sont dictés par une volonté nette et précise — surtout lorsque les actes accompagnent les paroles. C'est dire qu'elles comprirent rapidement qu'il y avait un changement de « climat » moral ; le représentant de la France était bien décidé à se montrer plein de bienveillance et de sollicitude, mais aussi à faire, en toute occasion, respecter l'autorité établie.

Ce fut là un événement dont il est facile de comprendre la portée, et ce qui frappa aussi les masses arabes et leurs porte-paroles, ce fut la conviction de celui qui leur parlait au nom de la France, en même temps que son sens de l'humain. Ceux qui, dans la presse parisienne, traitent de problèmes qu'ils connaissent à peine ou qu'ils ne connaissent même pas du tout, ne peuvent comprendre de quoi est faite la sensibilité de populations musulmanes comme celles d'Algérie, qui sont, au surplus si variées dans leurs origines ethniques. Les paroles claires, précises et humaines que leur adressa le nouveau gouverneur général ne pouvaient qu'avoir de profondes résonances jusque dans les douars les plus lointains.

Les leaders raisonnables des Musulmans d'Algérie savent très bien qu'il n'est pas pour eux de meilleur gouvernement que celui de la France — lorsqu'il a tous les caractères d'un gouvernement — et que, s'il venait à s'affaiblir, ce serait au profit d'une puissance étrangère, et non d'une falote république algérienne.

D'ailleurs, si vous interrogez les Français qui sont en contact continuel avec les populations agricoles musulmanes, ils vous diront que les rapports qu'ils entretiennent avec elles sont presque toujours cordiaux et qu'à ce sujet ne se pose aucun problème délicat. Mis à part les irréductibles et les fanatiques, on pouvait donc espérer doubler sans difficultés le cap — qui apparaissait redoutable au début de 1948 — des élections d'avril. C'est à cela que tendit toute la politique, prudente et ferme, de l'ancien ministre de l'Éducation Nationale qui comprit parfaitement qu'il fallait, avant tout, faire respecter la notion d'État.

Il était aussi nécessaire de rassurer les populations françaises qui gardaient le souvenir des événements de mai 1945 que la presse communiste avait présentés sous le jour le plus faux. Une réelle inquiétude régnait dans les rangs de ceux dont les ancêtres avaient réalisé une œuvre admirable et féconde. Beaucoup s'étonnaient de la carence de la France et perdaient la foi. Contre toutes les formes de séparatisme ils avaient cependant formé aux élections municipales d'octobre un barrage sérieux. Mais que deviendrait cette union au scrutin d'avril ? Or, il se produisit dans les milieux européens le même choc psychologique que dans les milieux musulmans — et un peu pour les mêmes raisons. La situation apparut plus stable, car il n'est rien de décisif comme une

position nette et ferme, lorsque se posent des problèmes d'où dépend l'avenir d'un pays.

Tout cela explique, en tout cas, que l'Algérie soit maintenant dotée d'une Assemblée gouvernable, alors que l'on craignait l'antagonisme des deux blocs qui ne pouvait qu'engendrer difficultés et désordres. Ce danger est désormais écarté et on le doit au redressement dont nous venons d'esquisser les grandes lignes.

*
* *

Les débuts du nouveau régime ont été d'un grand intérêt, et il a été curieux de voir la faculté d'adaptation des élus (60 Européens et 60 Musulmans) en dépit des essais d'obstruction d'une poignée de fanatiques appuyée, bien entendu, par le seul élu communiste du collège français.

L'Assemblée, ainsi constituée, est « chargée de gérer en accord avec le Gouverneur général, les intérêts propres de l'Algérie », tandis qu'un Conseil de Gouvernement doit veiller à l'exécution de ses décisions. Ce Conseil est une innovation, et au cours de la discussion — d'ailleurs confuse — qui eut lieu au Palais-Bourbon, certains y virent un embryon de Conseil des Ministres. Il est invraisemblable que les législateurs aient eu une idée semblable, deux des six conseillers étant à la désignation du Gouverneur général. Mais c'est tout de même un fait assez nouveau que cette collaboration continue du pouvoir exécutif représenté par le Gouverneur et du pouvoir financier.

Car ce sont surtout des attributions financières qui sont dévolues à la nouvelle Assemblée, comme aux anciennes d'ailleurs. Depuis que le Gouverneur général Laferrière a créé la première d'entre elles, les Délégations financières, en 1900, l'Algérie jouit en effet d'une autonomie budgétaire qui n'a fait que s'affirmer avec le temps. Il y a donc presque un demi-siècle qu'elle gère ses recettes et ses dépenses, et c'est ainsi qu'elle a peu à peu pris conscience de ses possibilités économiques. Aussi l'Assemblée actuelle a-t-elle voulu, dès le début de ses travaux, rendre à l'Administrateur qui avait eu l'idée de cette autonomie un hommage public : et cet hommage impliquait aussi celui qui s'adressait à l'institution elle-même. Plusieurs anciens « délégués financiers »[1] étaient là qui, tant du côté arabe que du côté européen, semblaient indiqués, les uns comme les autres, pour assurer la continuité entre l'esprit de l'ancienne Assemblée et celui de la nouvelle. N'oublions pas d'autre part qu'après 1945, avait siégé une espèce de délégation des Conseils généraux qui avait eu la charge, elle aussi, de voter le budget.

L'œuvre qui fut ainsi réalisée de 1900 à 1948 mérite le respect et il ne faut pas ignorer que l'équipement de l'Algérie se fit en ces années

1. Ces délégués financiers étaient élus au suffrage restreint, sauf les « non-colons » qui dépendaient du suffrage universel.

laborieuses durant lesquelles ses finances furent administrées avec une prudence qui n'excluait pas, lorsqu'il le fallait, l'audace. De cette époque date, en particulier, la politique des grands barrages qui ont tant aidé au développement des installations hydroélectriques.

Certes l'Assemblée qui a été élue en avril 1948 a des attributions plus étendues que les précédentes, mais il y a tout de même des limites qui ne peuvent être dépassées : « L'initiative des dépenses, dit le Statut de l'Algérie, appartient concurremment à l'Assemblée et au Gouverneur ; toutefois, celle des dépenses de personnel est réservée à ce dernier. » C'est le Gouverneur général qui convoque l'Assemblée pour les trois sessions ordinaires annuelles qui sont prévues et pour la session extraordinaire dont la nécessité pourrait s'imposer. C'est également lui qui prononce le décret de clôture pour ces diverses sessions. Sauf pour les lois d'ordre général qui sont automatiquement applicables à l'Algérie (celles, par exemple, qui concernent l'exercice et la garantie des libertés constitutionnelles) l'Assemblée peut adopter ou modifier les décisions législatives prises par la Métropole. D'un autre côté, bien qu'elle soit maîtresse du budget de l'Algérie, il peut arriver que le Gouvernement métropolitain lui demande une seconde délibération sur certains textes adoptés ; et enfin le Gouverneur général, ou le quart des membres de l'Assemblée, peut exiger la majorité des deux tiers sur telle ou telle question litigieuse.

Un autre fait qui a également son importance, c'est que tous les services publics, à l'exception de la Justice et de l'Éducation Nationale, sont placés sous l'autorité du Gouverneur général. Le recteur de l'Académie lui-même est sous sa dépendance pour tout ce qui concerne le plan de scolarisation qui est une des grandes idées de l'actuelle politique algérienne.

Les représentants des deux collèges, français et musulman, sont élus pour six ans et renouvelables tous les trois ans. Un assez grand nombre d'entre eux, et en particulier tous les Messalistes et Amis du Manifeste auraient souhaité qu'ils eussent le titre de députés : ce qui leur aurait donné figure et prestige de véritables parlementaires. Mais, après de nombreuses consultations juridiques, la majorité a voté pour le titre de « délégués », analogue à celui que portaient les élus des anciennes « Délégations ».

Déjà des groupes se sont constitués et des habitudes se sont prises. Les « anciens », les survivants des Assemblées défuntes, forment une espèce de confrérie qui se distingue de l'ensemble des « nouveaux » ; ils représentent quelque chose comme la tradition et cela a son importance lorsqu'il s'agit d'éviter les erreurs dans lesquelles une jeune institution peut facilement tomber. Or, ce sont deux « anciens » justement qui guident celle-ci dans ses débuts, M. Raymond Laquière, en tant que président, et M. Sayah Abdelkader, en tant que premier vice-président. L'expérience politique de M. Laquière est grande puisqu'il a été pendant

de nombreuses années député d'Alger et qu'au Palais-Bourbon il a fait partie de commissions importantes, celle des Finances par exemple. Quant à M. Sayah Abdelkader, il appartient à une des grandes familles musulmanes de l'Afrique du Nord, et il descend d'un des plus dévoués et des plus précieux collaborateurs du maréchal Bugeaud. Si l'on songe aussi que le rapporteur général du Budget, M. Flinois, est le même que celui de la précédente Assemblée, on en conclut que l'application du Statut semble devoir se poursuivre de la façon la plus normale.

C'est évidemment à ceux qui ont le plus d'expérience politique que va revenir, en dernière analyse, le soin d'apporter dans les discussions ce sens de la mesure et de l'équilibre qui fut autrefois une vertu de notre race. Le législateur a, d'ailleurs, été prudent, et a bien spécifié que serait « nulle de plein droit toute délibération de l'Assemblée algérienne relative à des objets qui ne sont pas légalement compris dans ses attributions ». Voici un article judicieux grâce auquel sont exclus les débats que voudraient soulever les purs politiciens. Seules doivent être débattues les questions économiques, financières et sociales dont dépend l'avenir de l'Algérie.

*
* *

Et celles-ci sont capitales. Il y a d'abord les projets qui sont destinés à donner à l'Algérie le minimum d'équipement industriel et à réparer ainsi les erreurs dont les gouvernements métropolitains d'avant 1939 sont responsables.

Actuellement, on estime à environ 4 milliards le montant des capitaux investis dans les entreprises qui ont jeté leur dévolu sur un pays dont les ressources agricoles faisaient, jusqu'à présent, toute la fortune. La métallurgie, les constructions mécaniques, et surtout les produits chimiques et pharmaceutiques, sont au premier plan des préoccupations générales ; et on peut espérer aussi que se développera cette industrie de l'alfa et du papier qui devrait trouver en Afrique du Nord sa terre d'élection.

Depuis plusieurs années les sociétés de textiles ont pris un assez grand essor, en Algérie comme au Maroc. Il n'est pas douteux que cette branche, comme celle de l'alfa, comme celle des corps gras (des huileries et des savonneries) peut atteindre un développement qui consacrera la prospérité de certaines régions de l'Oranie ou du Constantinois.

Il ne faudrait cependant pas se faire trop d'illusions. L'Algérie ne peut pas être un grand pays industriel. Si elle a du fer, elle manque de charbon, et celui qu'elle peut retirer de Kenadza n'est ni abondant en quantité ni riche en qualité. Il y a donc bien des chances pour que l'essor — heureux — qui se manifeste actuellement dans plusieurs domaines, n'atteigne pas l'ampleur que l'on pourrait croire. Il permettra, certes, à ce pays,

d'avoir moins souvent recours à de coûteuses importations, mais on arrivera assez rapidement à une limite au delà de laquelle il serait peut-être aventureux de se risquer.

C'est dans un équilibre raisonnable entre le développement industriel et le développement agricole que réside une vue saine des choses pour une province qui tire de son sol la plupart de ses ressources. Car, en Algérie, l'agriculture reste reine, quoi qu'on en dise. On a beaucoup critiqué — et on critique encore aujourd'hui — l'extension de la viticulture. C'est un tort. Car c'est la viticulture qui a sauvé un pays qui menait une existence terne et monotone jusqu'au jour où l'essor de la vigne y compensa la crise que le phylloxera provoqua dans la Métropole. La vie économique en fut complètement transformée et, grâce à la prospérité des exploitations viticoles, de nombreux fellahs vivent aujourd'hui convenablement qui, sans elles, auraient un bien médiocre niveau de vie.

Il faut rendre aux colons d'Algérie — que l'on a attaqués pendant ces dernières années sans discernement — cette justice qu'ils ont fait faire à la vinification de tels progrès que les crus de Miliana ou de Médéa ont aujourd'hui la meilleure réputation à travers le monde. C'est par une œuvre patiente et obstinée que l'on parvint à donner à ces produits, qui passèrent longtemps pour être lourds et pâteux, une tenue et un bouquet qui sont maintenant unanimement appréciés.

Je n'ai pas besoin de dire que ce fut là un travail essentiellement français et c'est grâce à lui que s'est créée une des sources de richesse essentielles de l'Algérie. Les Français qui exploitent en ce pays une terre souvent rebelle font preuve des mêmes qualités que les ruraux de la Métropole, et ils entretiennent de bonnes relations avec les paysans musulmans qui sont, eux aussi, attachés à la terre : les archaïques procédés de culture qu'emploient ces derniers sont, certes, loin d'avoir le rendement de ceux qu'utilisent les Européens, mais c'est avec la même énergie que les uns et les autres peinent sur le sol qui les nourrit. Au vrai, ce qui importe c'est que, dans l'avenir, les Musulmans finissent par adopter, eux aussi, les techniques européennes — surtout pour la culture du blé.

Car c'est là une question qui est essentielle pour l'avenir de l'Algérie. Comment pourra-t-on, dans quelques années, subvenir aux besoins d'une population qui s'accroît de 150 000 unités par an? Le malaise ne fera que grandir si l'on n'étudie pas de façon objective et réaliste les moyens de pallier aux conséquences de cette augmentation régulière.

*
* *

L'évolution du pays se fait parfois avec une rapidité déconcertante : et il s'est créé ainsi une mentalité qui se rapproche de celle des habitants des États-Unis, avec, à sa base, le goût du risque. Volontiers on voit grand en Algérie, parfois même trop grand.

Les villes elles-mêmes ont dans leur structure quelque chose d'américain. Sur les rochers de Constantine se dressent aujourd'hui des gratte-ciels qui sont paradoxalement juchés au bord des gorges du Rummel. L'aspect urbain d'Oran est tout aussi saisissant et sur une des côtes les plus caractéristiques d'Afrique les immeubles s'étagent en hauteur, laissant une impression cubique et massive. Alger même est devenu le type de ce genre de cité qui, dans son évolution, rappelle par certains côtés la grandeur romaine.

Ce peuple qui travaille dans les grands centres beaucoup plus qu'on ne le croit s'est aussi donné une élite dont on parle peu, mais qui est pleine de l'ardeur et de la hardiesse qui caractérisent les races jeunes, pleines d'illusions et riches d'espérances. Cette élite s'est formée en grande partie dans cette Université d'Alger qui est rapidement devenue une des meilleures de France.

Dans bien des domaines donc l'Algérie se modernise, et l'on peut, par là même, mesurer l'importance des problèmes qu'aura à résoudre la nouvelle Assemblée. Mais à peine a-t-elle commencé ses délibérations qu'elle se trouve devant certaines difficultés d'ordre financier qui indiquent que ce pays ne peut pas tout se permettre. Le budget, qui était de 3 milliards en 1939, dépasse cette année le chiffre de 33. Plus de 13 milliards sont prévus pour les grands travaux dont la plupart sont, d'ailleurs, d'une incontestable utilité. Ne risque-t-on pas, cependant, de demander aux contribuables un effort financier disproportionné avec leurs ressources?

Le rapporteur du budget de l'ancienne Assemblée qui est, nous l'avons déjà dit, également celui de la nouvelle, M. Flinois, a fait entendre en janvier quelques paroles sévères : « Le train de vie de l'Algérie est excessif et il ne correspond plus aux possibilités fiscales du pays ».

Cela ne veut pas dire qu'il ne faille pas être optimiste sur l'avenir d'un pays qui a déjà donné tant de preuves de sa vitalité. Le voilà en pleine croissance et doté d'institutions dont l'efficacité sera grande si l'on continue dans l'heureuse voie où s'est engagé M. Naegelen. L'Algérie a besoin de cette confiance en elle-même qu'elle vient de retrouver pour arriver à résoudre tous les problèmes dont nous n'avons signalé que les plus importants. Français et Musulmans sont ainsi appelés à travailler à une œuvre commune ; et ils y travailleront avec d'autant plus de cœur qu'on vient de leur redonner cette sécurité sans laquelle il n'est pas d'État. C'est dire que sont parfaitement criminelles les manœuvres sournoises des « trublions » de la Métropole qui, par inconscience ou mauvaise foi, essaient de porter atteinte à l'équilibre politique et social qui, depuis quelques mois, a été réalisé Dieu sait au milieu de quelles difficultés. Il importe, en vérité, de laisser l'Algérie déterminer, dans le calme, son destin.

★★★

MAURICE CHEVALIER

MAURICE CHEVALIER va et vient en bourgeois de Paris sur les trente-cinq mètres de balcon qui ceinturent son appartement de l'avenue Foch. La grève des taxis m'a retardé. Du haut de son quatrième étage, en consultant sa montre à son poignet, il me fait un geste de moulinet de la main, comme un père menaçant sa progéniture de la fessée.

Je le rejoins parmi ses portes de glace, au-dessus des arbres exotiques de l'avenue que l'automne enflamme. Le gavroche de Ménilmontant qui s'entassait avec ses parents et ses deux frères dans les deux pièces d'un taudis, 15, rue Julien-Lacroix, est devenu une créature mythologique, une étoile que les foules hissent parmi les constellations du merveilleux.

Il habite maintenant un appartement de riche, au cœur des beaux quartiers, parmi les pelouses et le cliquetis de sécateurs des jardiniers. Il y accumule les *curiosités*, et la plus rutilante de toutes, qui a tant manqué à son enfance, au temps des hurlements d'ivrogne de son père : la lumière, ruisselant le long du salon. Il s'est acheté un paravent chinois, qui masque tout un mur, dans des grouillements de mandarins. Il a gardé les statuettes en bronze représentant *Maurice*. Mais il les a reléguées au fond de la pièce, de part et d'autre d'une femme nue, sur une cheminée où elles rappellent que sa gouaille, aux Folies-Bergère, flamboyait entre les girls, au centre d'une couronne de cuisses.

Mais surtout Maurice Chevalier est devenu collectionneur de tableaux. Il me montre avec un respect intimidé un Claude-Joseph Vernet : un aqueduc, une cascade versant des eaux limpides, des vieillards en toge rouge. Il me désigne avec une exclamation rassurée un Utrillo : des villas dans les faubourgs, des promeneuses à toques, plantées devant des murs.

— La petite Nathalie en rouge, je l'ai achetée à l'exposition Terechkovich !

Il prononce le nom ardu sans s'écorcher la langue, avec l'âpre fierté du connaisseur qui l'a appris hier.

Il s'adoucit devant un Bombois : un méandre de la Seine, des pêcheurs à la ligne, des espèces d'arbres japonais surprenants de fausse candeur dans ce pli de rivière d'Ile-de-France.

Mais il me révèle vite la source de cette métamorphose. Deux ans avant sa soixantaine, l'homme des gambades et de la voix savamment éraillée, le chanteur athlète, qui prit des leçons de boxe et de claquettes et qui pimenta ses couplets des syncopes de la danse, découvrit la vertu curative de l'écrit. Le sauteur et le voltigeant s'aperçut que les muscles plantaires et les cordes vocales n'ont qu'un temps et qu'il fallait songer *à faire sa retraite.*

Alors défilèrent dans sa mémoire les chanteurs qu'il avait entendus sous les lumignons verdâtres du gaz dans les cafés-concerts de son enfance : Augé, le maître de Raimu, Royus qui s'accompagnait au tambour, Fortugé le joli brunet dont les viscères se réduisirent en poudre comme du papier de soie. Que restait-il de ces trognes au nez rouge, de ces éclats de voix, de ces grimaces? A peine une ombre dans l'esprit enténébré de quelque vieillard, un geste dérisoire perçant la nuit de quelque vieille femme dont le nez coule. Il aspirait à mieux. Il avait conçu un respect de soi-même, en regardant la hauteur vertigineuse à laquelle il s'était élevé.

Tout cela était trop fabuleux pour *un petit gars de Ménilmontant. Il n'en revenait pas*, comme on dit. Et puisqu'une puissance mystérieuse l'avait choisi, lui, le fils du saoulard et de la pauvre passementière, il fallait, jusqu'à son dernier souffle, qu'il se maintînt là-haut, à la pointe du mât et de la colonne, debout sur un pied, dominant Paris qui l'a vu naître, comme le génie de la Bastille.

C'est alors qu'il découvrit un autre langage, qui n'empruntait plus la faiblesse périssable des poumons et ne tiraillait plus les cordes élimées des muscles. Le langage de l'esprit, inépuisable, durable, le seul capable de vaincre le temps.

Il est là, couché sur son divan rouge où il se repose pour la représentation de ce soir au Théâtre des Champs-Élysées. Il se renverse, dans un alanguissement total du corps avant l'effort. Il est devenu un sexagénaire. Je retrouve sur son visage tous les fragments de la figurine publicitaire reproduite en bois, en faïence, en métal, comme autrefois celle de M. Thiers : l'illustre lèvre en cuillère, le nez serpentin, fragile du bout, les yeux que Colette trouvait *mauves* et qui s'obscurcissent d'une suavité de gentiane entre les longs cils de soie blonde. Le front de plombier élégant. Sur les tempes le gribouillis de plis furieux du menuisier de quartier dont le rabot ne coupe plus. Et le sourire qui, tout à coup, se lève avec une grâce d'éclaircie, un soulagement d'ébéniste poète et enfant, qui renaît après ses terreurs devant les difficultés du bois et de la vie, dans un ruissellement de sang frais et d'aurore.

Tout cela poudré d'un scintillement, non point d'âge, mais de sécu-

rité, de savoir, de certitude. Un miroitement d'argent, comme d'une glace dans laquelle il se regarderait pour modeler son vrai visage. Au delà des *Je n'peux pas vivre sans amour*, *Ce n'est pas la même chose*, *Quand il y a une femme dans un coin*, et de ses quarante-huit années de chanson ininterrompues, son chef-d'œuvre : sa vieillesse ajustée, agencée, mise au point. Le coup de polissage de la pièce de métal *finie* par un métallurgiste parisien.

— *C'est une chose qui n'a plus de nom depuis que le monde est monde !* s'écrie-t-il avec un abandon enfantin, que les critiques ne comprennent pas toujours. *Vingt-sept récitals au Théâtre des Champs-Elysées, tout seul avec un piano ! Remplir tous les soirs une salle de deux mille places ! Chanter quatorze chansons, et puis, quand on me redemande, trois autres, en tout dix-sept !*

Il continue dans des extases, en étirant ses jambes et ses bras qui se préparent. Il entonne l'hymne de l'homme après l'effort, dans un épanouissement voluptueux, avec un émerveillement naïf devant l'objet sorti de ses mains : « *dieu, table ou cuvette* ». Et l'agenouillement devant le Très-Haut, artisan de ces splendeurs.

— *Il m'arrive la bénédiction extraordinaire ! Il m'arrive un sommet que je n'aurais jamais supposé même dans mes plus grandes prières ! Je plante cette bannière de ma profession, là-haut, comme signal aux plus jeunes. Puis je quitterai dans un an ou deux. Le dernier soir où je chanterai, quand je remercierai le public de m'avoir gardé son amitié pendant cinquante ans, j'aurai peut-être le cœur serré mais pas de vrai chagrin. Je sentirai qu'il fallait s'arrêter là par sagesse.*

Et il s'exalte, en rêvant au dernier versant de sa vie, celui, chez les autres, de l'effacement dans les coulisses, *de la dissolution dans l'anonyme*, du sang, jadis oxygéné par les bravos, qui se change en cendre, du vieux fard qui s'écaille et prépare le dernier masque, mais pour lui, Chevalier, un nouveau printemps de gloire.

Il est devenu écrivain. Il a commencé par ses souvenirs de jeunesse, publiés ici même, à *la Revue de Paris*, puis un premier volume, *Ma Route et mes Chansons*, un second, *Londres*, *Hollywood*, *Paris*, et maintenant *Tempes grises*. Comment en est-il arrivé là ?

— *Vers* 1922-23, *on m'a demandé dans les journaux, à propos de mes spectacles, des petits articles d'avant-premières, pas payés.*

Il ne se doutait pas qu'il écrivait, sinon il n'aurait jamais osé. La panique de l'esprit devant la page blanche l'aurait glacé. Le respect de la *littérature* l'aurait enfoncé sous terre. Mais il rédigeait ces billets *comme des lettres*. C'est la pente insensible, l'appeau inapparent qui apprivoisa les dragons du style.

Du griffonnage de dix lignes il passa à l'article.

— *En* 1937, *Charles Gombault me demanda des chroniques pour* Paris-Soir. *Des chroniques? J'en eus d'abord une congestion. — Qu'entendez-*

vous par là? Des histoires que je raconterais? — Non, me dit Charles Gombault, tout ce qui vous vient, tout ce qui vous chante. Une grande vedette américaine de passage à Paris et que vous rencontrez. Un clochard qui vous interpelle dans la rue. Un match de boxe auquel vous assistez. Vous nous envoyez votre texte aussitôt. Nous vous le passons le lendemain en première ou en deuxième page et nous vous donnons le maximum, comme aux meilleurs écrivains.

C'est ce mot d'*écrivain* qui monta à la tête de Chevalier et le libéra de ses embolies d'angoisse. Lui, qui avait à peine son certificat d'études, il allait donc devenir un *écrivain*, comme ceux de l'Académie française, comme ces dignitaires à bicorne qui posent une épée à côté de leur encrier et reçoivent du *cher maître* parmi les baise-mains et les lustres. Lui l'amuseur que la France appelle *Maurice* et tutoie, il allait accéder à la considération, au prestige qui ne serait plus seulement celui du rire que le public ingrat renie souvent dès qu'il a quitté la salle, mais celui du sérieux, du plomb dans la tête, de l'encaisse métallique de la Banque de France. Il allait se venger de tous ceux qui disaient : *Il f... son chapeau sur le côté et son derrière en l'air, mais en dehors de ça il est idiot*, et du questionneur venimeux qui demandait à Emmanuel Berl : *Est-ce qu'il est intelligent, Chevalier?* et auquel l'autre répondait : *Oui, quand les choses l'intéressent.*

Il triomphe, rétrospectivement, de ce qui s'est passé, comme d'une bonne farce jouée à la vie.

— *Nous avons débuté; deux chroniqueurs « extraordinaires » le même jour à* Paris-Soir : *Tristan Bernard et moi. Au bout de quelques articles, celui qui n'a pas tenu le coup c'était Tristan, trop fin, trop gracieux, et celui qui montait c'était le non écrivain, c'était moi.*

Il lui restait à gravir la dernière marche : le livre. En 1941, Louis Chauvet vint lui demander ses mémoires. Il en écrivit quatorze ou quinze chapitres dans sa propriété de la Bocca. Mais il recula devant les perpétuels : *Moi... moi... moi... Je... je...* Il ne sentait pas ce contact du public qui l'avertissait à chaque pulsation du cœur, sur la scène. Il flottait hors de tout point de repère et ne savait pas encore susciter cette présence fourmillante que l'écrivain extrait du papier et avec laquelle il engage le dialogue.

A ce moment René Laporte l'encouragea, lui donna la tape sur l'épaule qui poussa ce nerveux à rompre le cercle de ses terreurs : *Ça tient très bien, ça accroche. Allez ! allez ! continuez !...* Et ce paniquard, ce *traqueur*, vainquit le trac du papier comme il avait dompté celui des planches et se rua jusqu'au troisième volume.

— *Je suis aussi amoureux d'écrire, maintenant, que de chanter quand j'étais gosse.*

Il rutile de contentement. Il a trouvé un nouveau moyen de tordre le cou à l'angoisse. Il a découvert la *purgation des passions*, comme disait

Aristote : s'exprimer, faire éclater le carcan qui l'oppresse depuis les soirs de son enfance où son père, rentrant de ses beuveries, renversait la table et déchaînait l'enfer des pauvres.

Il savoure les délices de l'homme qui écrit. Avec son dandinement de *bon gars*, il s'introduit dans la familiarité des instruments de travail de son nouveau métier. Il conclut avec eux un pacte d'amour.

C'est d'amour, en effet, qu'il s'agit, d'un amour dévorant et purificateur. Maintenant voici qu'il gagne de nouvelles contrées ensoleillées que son esprit découvre avec l'extase des voyages du *Jeune Anacharsis en Grèce* ou d'Émile contemplant les vallées des Alpes de Savoie.

Le cinéma s'étale à ses pieds. Non plus le *plateau* d'esclavage où il se plie aux décrets d'un metteur en scène qui le fait tenir debout sur un trait de craie et lui soulève le bras comme à un mannequin de la *Belle Jardinière*. Le cinéma où Maurice Chevalier serait scénariste, dialoguiste, acteur.

— *Des films populaires, de jolies histoires du peuple* (il prononce pople) *où je pourrais m'envoler.*

Mais depuis cinq minutes il s'agite sur son divan. Il regarde sa montre. Il fronce le front. On dirait qu'il manque d'air, qu'il étouffe. Il m'avoue que c'est tous les jours ainsi, à partir de quatre heures de l'après-midi. La vague de terreur de l'entrée en scène reflue par anticipation jusqu'à lui. Il ne peut plus rester là, dans la pose du repos. Il faut qu'il aille secouer cette grande peur dans le mouvement, la baigner d'air frais et de verdure. Comme un somnambule il va décrocher dans le vestibule un pardessus mastic, un chapeau de feutre, une canne en bambou d'étudiant de 1930.

Dans l'avenue Foch, en allant vers le Bois, il prend toujours le côté gauche, chaque soir, à la même heure, et aujourd'hui encore, bien entendu. Il fait quelques moulinets fébriles avec sa canne. Il me demande la permission de longer le bord extrême du trottoir, au-dessus du caniveau, sur l'étroite margelle de pierre. Il s'excuse en disant qu'il y a moins de poussière, pour ses souliers. Mais c'est une manie, un tic de fièvre, comme en ont les enfants qui rentrent parfois de l'école ainsi, en équilibre à travers toute la ville.

Dans l'avenue tout le monde le reconnaît. La familiarité de Paris rôde autour de lui jusqu'ici. Les autos ralentissent. On se penche à la portière, on regarde : « Mais oui, c'est bien lui », semblent dire les conducteurs, d'un hochement de tête. Une voiture est arrêtée le long du trottoir. Le chauffeur ouvre les yeux de l'admiration, de la tendresse. Moins pour être entendu que pour lui-même, en hommage secret, il murmure : *Il fait beau, ce soir, monsieur Chevalier.*

Lui ne voit rien. Il marche en proie à la pression de l'hydre, au grondement des deux mille personnes qui l'attendront tout à l'heure au Théâtre des Champs-Élysées, et qui, en ce moment, travaillent ou errent

dans l'insouciance à travers Paris. Il est temps de rentrer. Il traverse l'avenue, change de côté, et se dirige vers l'Étoile. Je le vois disparaître, avec son pardessus mastic des tournées et des voyages, longeant le bord du trottoir, en se dandinant avec lassitude et en faisant des moulinets avec sa canne de bambou.

***

Je le retrouve à neuf heures au théâtre. Seul devant le rideau gris, en smoking et canotier, à côté de l'immense piano des virtuoses. Une leçon particulière d'aisance donnée à deux mille personnes en nos temps de complexes et de robots. La perfection de l'émotion, de la parodie, du rire déchaîné en clameurs ou suspendu en son extrême vapeur de légèreté. Le mariage insensible, chatoyant, bienheureux, de la gouaille et de la larme que l'on dit avoir *à l'œil* et qu'il fait sourdre du plus profond du cœur pour l'effacer dans une pirouette de pudeur.

On n'a pas manqué ce rendez-vous avec l'avant-guerre. Quinze cents quinquagénaires, sexagénaires, septuagénaires sont venus consulter son canotier comme une horloge dont les aiguilles n'auraient pas bougé. Et cinq cents jeunes gens les ont suivis pour voir si ce Maurice Chevalier, dont leur père fredonne des refrains en se rasant, enterre, comme on le prétend, Trenet et Piaf.

Il n'a guère tenu compte de tout cela. Il a voulu simplement être lui-même, ce soir, avec ses soixante ans, qu'il arbore dans leur juste lumière, avec un soupçon de graisse dans le buste, mais avec la fraîcheur d'un visage épargné, ennobli et toujours l'agilité des jambes, qui retrouvent au contact des planches, leur étincelle et leur vitesse.

Il a composé le programme des générations, de la fuite du temps, une ballade, non des *Dames du Temps jadis*, mais des âges. J'entends murmurer autour de moi qu'on ne retient pas ses chansons nouvelles. Il ne s'en soucie guère. C'est lui qu'il veut maintenant que l'on retienne. Il est à l'âge du coin du feu. Il nous a réunis chez lui. Il nous parle, nous explique ce qu'il pense de la vie, de la France, de la fidélité en amour, de sa mère morte.

Mais tous ces propos, ces discours, ces homélies, où s'entrecroisent parfois de grands mots de préaux d'écoles tels que :

C'est encore en France
Que la solution des problèmes humains
Apparaît pour le genre humain...

tous ces commentaires, toutes ces gloses, tout ce verbiage se consume dans le rayonnement de la présence.

Il peut faire et dire ce qu'il veut, tout est transfiguré. *Commedia dell'arte* de souplesse, de légèreté, de variété, courant tout le long de

son corps et s'exprimant par le mouvement d'un doigt, d'un cil, le déplacement d'un pied qui tourne d'un centimètre, une vibration de la voix, courant en ondes et se recouvrant elle-même.

Il fait des choses, comme dit le jargon des comédiens, que personne n'oserait risquer. Il raccroche le mauvais goût aux cheveux, à l'ultime seconde, au-dessus du gouffre, avec un clin d'œil de connivence. Parmi les pires platitudes sur les battements d'un cœur aimant, dans *Bien s'aimer*, il a une façon ravissante, désarmante, en posant les deux mains sur sa poitrine avec l'écartement exact, au delà duquel naîtrait le grotesque, de lancer, sur le ton des gamineries d'amour : *Tu l'entends, mon cœur?...*

Dans *C'est encore en France*, après des palabres d'affiches, il parodie sa propre emphase, en vieux patriotard, et se jette dans une partie de boxe et d'arrache-veste qui évoque nos batailles et nos partis. Avant la *Prière* à sa mère, centre permanent de son émotion, et quand on le connaît bien, de ses ferveurs de tous les jours, il nous avertit que *ce n'est pas triste du tout* et ce tact, cette finesse d'âme nous bouleversent.

Et si, ébloui par tant de sûreté, on s'attarde sur sa technique, on s'aperçoit qu'il ne se répète jamais, qu'il puise dans des collections infinies d'intonations et de gestes. Une anthologie de démarches : le sautillement de l'éphèbe efféminé de la place Pigalle, le tressautement en bielle bloquée du jeune tueur boutonneux, le traînassement mou du bambocheur. Sans compter ses gestes-slogans d'antan, qu'il accumule tous dans une même chanson, comme pour s'en débarrasser : le mouvement des bras en pompe d'auto, l'oscillation de balancier du cou et du buste, comme un oison, la mimique de danseuse cambodgienne (ou la parodie de Joséphine Baker?) : la main droite étendue horizontalement au niveau du nombril, la gauche verticale à une largeur de doigt du postérieur.

Mais il nous étonne encore davantage par son pouvoir de transformation. Sans accessoires, en ébouriffant seulement une mèche de cheveux sur son front, il prend soudain le visage d'un vieil ivrogne, l'oncle Sosthène, une trogne à la Grock, le menton en pelle à tarte, deux crevasses partant en oblique du nez et creusant des sillons guignolesques, la contraction hébétée de la bouche, entr'ouverte dans un perpétuel demi-ricanement de niaiserie et de finauderie rustiques.

Que lui souhaiter maintenant, que lui promettre? Le cinéma, bien entendu, puisqu'il y pense lui-même. Mais je voudrais aussi que dans des sketches, des saynètes, des médaillons, il jouât des épisodes de sa vie : ses débuts dans les beuglants, à l'époque des pantalons garance, son arrivée à Hollywood, ses chansons en Amérique, sa rencontre avec Charlot. Tout un *Roman comique*, le sien.

PAUL GUTH

DEUX MUSÉES DE PROVENCE

On ne va guère sur la Côte d'Azur pour visiter des musées ; le soleil et la mer y retiennent l'attention, et Grasse est connue surtout pour ses cultures de fleurs ou ses parfumeries. Combien, même parmi ceux ayant un beau jardin accroché sur ses collines savent que cette petite ville, dont le charme est fait d'une ancienne et paisible prospérité, possède un musée dédié à Fragonard ? Il n'a été créé qu'en 1921 et s'il est un hommage rendu à la mémoire de l'illustre Grassois, ce n'est pas les quelques dessins originaux du peintre qu'on y voit accrochés qui en font l'attrait, mais d'avoir été installé avec beaucoup de goût et de soin par M. François Carnot dans la demeure de la marquise de Cabris, sœur de Mirabeau. Cette belle maison du XVIIIe siècle n'a rien perdu de son agrément en devenant musée, et l'on pourrait y déballer sa valise et s'y installer pour un séjour heureux sans déplacer un meuble ni bouger un objet. Dans l'ancienne chambre de madame de Cabris, on serait ravi par la main attentionnée qui plaça sur la coiffeuse ce vase de roses fraîchement cueillies dont le voisinage siérait aux flacons du nécessaire de voyage. Dans l'alcôve, il n'y aurait, semble-t-il, qu'à ôter la courtepointe pour trouver une couche moelleuse, et avant de s'y étendre on prendrait plaisir à regarder le portrait de mademoiselle de Castellane par madame Vigée Le Brun, les gouaches de Mallet et, sur la commode et les tables, ces boîtes à bergamote aux sujets galants ou ces faïences d'Apt qui ont l'air faites de nougat brun recouvert de sucre blanc. Au réveil, quelle joie de se pencher au balcon du grand salon voisin et d'y respirer les citronniers du jardin et la fraîcheur de la fontaine ! Un regard autour de la pièce assurerait que le cartel convient à la belle cheminée sur laquelle il est posé ; on aimerait le contraste du lit de parade avec le modeste fauteuil en bois ciré de Fragonard et l'on donnerait tort à madame Du Barry d'avoir refusé pour Louveciennes les grands panneaux de ce peintre

qui sont maintenant à la Frick Gallery de New-York et dont les copies ornent assez heureusement les murs. Dans la bibliothèque, au milieu des meubles rares en bois d'olivier, après avoir admiré une collection d'éventails précieux et différents souvenirs de Mirabeau, on resterait longuement penché sur le masque de plâtre du tribun, essayant de déchiffrer l'énigme de ce sourire ironique et supérieur que la mort a posé au coin de ses lèvres. Dans une salle voisine, on ne s'étonnerait point, car l'on est en Provence, de voir réunies une série d'œuvres de Granet, le peintre graveur aixois, dont Ingres fit le portrait, ce qui préserva son nom de l'oubli jusqu'au jour où certains amateurs d'art, nos contemporains, redécouvrirent son talent. A parcourir ces pièces, à s'arrêter devant tant d'objets, nul doute que l'heure du déjeuner ne fût arrivée. Il serait facile de le préparer dans la vaste cuisine du rez-de-chaussée où pas un ustensile ne manque, qu'il soit pittoresque ou pratique, et de dresser un couvert avec les faïences de Moustiers, de Marseille et d'Avignon qui garnissent les vaisseliers. Ce faisant on évoquerait les anciennes coutumes provençales et le repas se passerait à imaginer des convives vêtus de ces costumes populaires de la région, fantômes de couleur placés de-ci de-là sur des mannequins sans têtes. Après quoi, on passerait dans l'ombre de la salle de sieste où le grand lit à colonnes aiderait au sommeil. On rêverait sûrement, et l'on croirait, ayant vu leurs tambourins, entendre les tambourinaires et, puisque le harnachement luxueux du mulet est devant la porte, auprès des grandes lanternes qui servaient aux mariages de minuit, on imaginerait un cortège prêt à grimper gaiement jusqu'à Notre-Dame, la cathédrale de Grasse, qui, avec ses piliers romans rongés d'humidité fait songer à une grotte où pendraient de géantes stalactites.

Car voilà ce qu'offre au visiteur le musée Fragonard : une évasion dans le passé aimable d'une province heureuse. Et cela grâce à ces souvenirs-témoins rassemblés dans les pièces d'une maison où l'on se plaît à évoquer la vie quotidienne, et qui n'ont pas la triste ordonnance des salles désertées par l'humain et ornées par l'esprit, où l'on étiquette des collections.

Bien différent de celui de Grasse est le musée d'Antibes. On ne souhaiterait point habiter au Palais Grimaldi malgré la noblesse de ses murs épais et sa situation au-dessus de la mer. Il n'est devenu musée que depuis une vingtaine d'années et il s'enorgueillissait de posséder, entre autres bas-reliefs antiques, la pierre dite de l'Enfant Septentrion. En septembre dernier il a été sacré musée Picasso. M. d'Or de la Souchère, professeur au collège de Cannes et qui en est le conservateur, rencontra un jour le peintre à déjeuner. Celui-ci lui exprima son désir de trouver de « grandes surfaces blanches » où il pût peindre. « Qu'à cela ne tienne, répondit M. de la Souchère, je vous donne les murs du Palais Grimaldi. » Et Picasso d'installer dans une de ses grandes salles son atelier, de faire venir des plaques de fibro-ciment, et de proposer ses énigmes à la foule de ses admirateurs. Ce sont ces grandes figures symboliques que l'on

appelle « les Dieux d'Antibes », où l'on retrouve les cornes d'un masque africain qui l'avait enchanté, et le filet et le trident servant la nuit aux pêcheurs qu'il aime à regarder travailler ; ou des natures mortes géométriques, des nus, ou encore ce « Mangeur d'oursins » déjà célèbre. Et puis des poteries sur lesquelles il fait d'incessantes recherches remplissent plusieurs vitrines et captivent l'attention. La hantise de la tauromachie y apparaît stylisée. Un taureau, entre autres, semble d'abord un jouet d'enfant en baudruche ; il émerveille ensuite par la puissante force qui se dégage de sa masse en terre rosée.

Ce vieux repaire des Grimaldi, ses constructeurs auraient été surpris si, lorsqu'ils ont planté cette forteresse à la proue d'Antibes, on leur avait dit qu'elle retiendrait un jour prisonnières ces œuvres singulières, cadeau sans prix d'un peintre catalan. Ce musée provincial qui n'avait jusqu'alors à montrer, outre certains souvenirs de l'Ile d'Elbe, que des coffres gothiques, des sarcophages et quelques débris de sculptures antiques, était bien peu fréquenté par les touristes, les rares jours où la pluie et le vent les chassent des plages de la côte. Aujourd'hui il reçoit mieux que des visiteurs, des pèlerins. A côté des « estivants » en tenue élégamment négligée, on y voit aussi de ces voyageurs à pied, en shorts et souliers cloutés, femmes aux cheveux plats, jeunes gens hirsutes, couples graves qui s'arrêtent la main dans la main pour fixer de leurs yeux de voleurs de grands chemins ces témoignages du génie mobile de Picasso, toujours à la recherche de « la formule et du lieu ».

Sortis de cet endroit riche en contrastes troublants, les uns comme les autres ne pourront manquer d'aller se promener sur les remparts pour respirer la mer, et d'errer, pour reposer leur imagination, dans les ruelles du vieil Antibes pleines de querelles et de rires. Dans l'une d'elles, la patiente obstination d'une vigne qui se nourrit de peu, la fait traverser un mur, s'accrocher de fenêtres en fenêtres, devenir treille entre deux maisons et fournir de raisin tout le quartier. On ne peut s'empêcher de penser en la voyant que pour donner ses fruits elle aussi n'a pas craint d'étonner.

VENISE

Que l'on y aille pour la première fois ou que l'on y retourne souvent, Venise ne déçoit aucune attente, fût-ce celle de la surprise ou celle du souvenir. Et qu'une guerre si destructive ait pu passer au-dessus d'elle sans l'atteindre, est-ce privilège dû à la beauté ou bien hasard ? Bénis soient l'un ou l'autre. Ils permettent aujourd'hui encore d'y acheter des cartes postales dont les vues sont toujours pareilles à celles que peignait Canaletto. Un peu moins de gondoles sans doute qu'autrefois sur les canaux. Elles sont trop chères et rares sont les Vénitiens qui ont encore leur équipage de gondoliers à belles ceintures. Mais comme l'on marche facilement et longtemps sur les dalles des places et des rues

étroites! Et puis il y a le traghetto pour traverser le grand canal et le gentil vaporetto pour aller au Lido. Sur la lagune il arrive de penser au lac de Tibériade, car un homme tout à coup s'avance vers une barque en marchant sur les flots ; c'est que hors du chenal l'eau n'a pas trente centimètres de profondeur. Mais au Lido c'est bien la mer et l'air de l'Adriatique qui vous accueillent sur la plage. Tard dans l'après-midi le soleil y chauffe encore les vagues et les corps, et l'on rentre à Venise sous ses rayons obliques. On aborde sur la Piazzetta et l'on évite de passer entre les colonnes du Lion ailé et de Saint-Théodore parce que cela porte malheur dit-on. On suit la foule dans la tortueuse Merceria, en regardant des boutiques où flotte un léger parfum de Mont-Saint-Michel, tant le cadeau-souvenir y abonde, et à des prix de ville-musée. Après des tours et des détours on se retrouve on ne sait comment sur la Piazza. Là, on tombe épuisé sur les chaises du Florian quand il fait chaud et si l'on cherche l'ombre, ou dès que le temps fraîchit sur celles du Quadri parce qu'elles sont au soleil, et l'on mange des glaces. Ou bien l'on va prendre un Americano au bar sous l'Horloge, mais nulle part on n'évite d'entendre le doux parler vénitien ou la grosse voix de bronze de la Marangona qui sort du Campanile. Alors le crépuscule descend sur la place enchantée, quelques fenêtres s'allument aux façades des Procuraties, Saint-Marc perd toute épaisseur et devient un décor de carton découpé sur un ciel dont les étoiles éteignent ses mosaïques d'or. Enhardis par la nuit des enfants s'approchent comme des moineaux familiers et viennent picorer sur les tables des cafés les miettes de sucre tombées des soucoupes. C'est l'heure ou certains s'en vont, comme pour échapper à un charme dangereux, s'enfermer au Harri's bar et boire des cocktails rassurants au milieu d'une foule cosmopolite. La salle est petite et bien close, mais à Venise on n'échappe pas si facilement à la beauté, et à travers la vitre d'une fenêtre étroite on aperçoit quand même la Salute. On dîne tard, et il est plus de neuf heures quand les trattorie ou la Taverne de la Fenice voient arriver leurs premiers clients. Des favorisés, vers le même moment, se rendent à quelque invitation dans un palais, mais ceux-ci, comme ceux-là, aiment encore déambuler dans la ville avant de se coucher. On dormira sans jamais perdre le sentiment que l'on est à Venise tant les bruits y ont une sonorité particulière, appels des gondoliers, clapotis de rames, pas sur les dalles. Mais le réveil en sera plus heureux à l'idée de la journée facile que l'on a devant soi. Car tout ici porte à la flânerie, et il faut un effort de volonté pour décider un matin d'aller voir les Tintorets de San Rocca, le tombeau de Canova aux Frari, à l'Académie les Carpaccio et au Correr les courtisanes qu'il a représentées sur leur balcon. On trouvera plus simple au hasard d'une promenade d'entrer à Saint-Georges des Esclavons, où l'histoire de saint Jérôme et de son lion, nettoyée depuis peu avec soin, montre une fois de plus et dans toute sa fraîcheur la fantaisie poétique du génie de Carpaccio, ou de prendre un café (il est partout excellent en

Italie) à l'ombre du socle du Colleoni en enviant les gamins qui, sans souci de chef-d'œuvre, grimpent entre les jambes de son cheval. Et puisque San Giovanni e Paolo est à côté, pourquoi ne pas en pousser la porte pour aller sur le tombeau d'Alvize Trevizane s'émouvoir de la sereine pureté de son visage à barbe adolescente? En sortant on marchera encore (on marche énormément à Venise) pour la joie de découvrir à chaque instant un nouveau plaisir, un reflet sur l'eau, un jardin secret dont le mur laisse déborder sa verdure, des gondoles qui glissent l'une contre l'autre sans jamais se heurter, des chats (c'est la ville des chats) juchés avec dignité sur un balcon, un figuier dans une cour, un puits sur une place, une dispute, un baiser. Les noms des rues, Dieu merci, n'ont jamais été changés. Et l'on passe par la rue des Assassins, celle des Mouches, de la Poudre, des Méditations ou de la Terre des Soucis, en s'amusant à chercher d'où leur vient ces appellations. Au bout de la Merceria, à l'angle d'un canal étroit, il y a un entresol dont le chanceux locataire accepte parfois qu'on le visite. C'est le Ridotto Venier, en somme la maison galante d'une dame de cet illustre nom, et qui voulait loin de son palais sur le Grand Canal passer des après-midi tranquilles. Ce sont dans une maison d'humble apparence trois petites pièces luxueuses, ornées de stucs délicats, où se trouvent des niches grillagées pour rendre invisible des musiciens, et dans le vestibule une dalle se retire et laisse un trou permettant d'apercevoir qui sonne à la porte d'en bas. Peut-on mieux combiner une retraite clandestine et ce petit casino, comme aurait dit Casanova auquel on pense inévitablement, évoque mieux celui-ci que le grand Ridotto près de la Luna où il jouait au pharaon. Après avoir été un entrepôt de marchandises il est en train d'être remis en état et pourra servir de théâtre. Mais pourquoi un autre théâtre à Venise que celui de la Fenice? La Malibran et Rossini y ont déjà le leur, mais la Fenice est un des plus jolis du monde. Cet été on y donna des séries de représentations et Jean-Louis Barrault et Madeleine Renaud y vinrent, entre autres, avec leur compagnie jouer *les Fausses Confidences*. Marivaux ne pouvait avoir un cadre qui lui convînt davantage. Toute la foule élégante arrivait en gondoles et les femmes adroites malgré leurs grandes robes descendaient avec grâce sur les marches humides. La salle était comble et, n'eussent été les toilettes modernes, on aurait cru voir dans les loges étagées et ponctuées de lumières ces têtes poudrées, ces paniers et ces habits brodés représentés si souvent par Panini dans des salles toutes pareilles. La pièce eut un grand succès. Pourtant ce théâtre est mieux fait pour l'opéra que pour la comédie. Il faudrait toujours y jouer de face, devant la boîte du souffleur, là où se postaient les chanteurs autrefois. Dès que l'on bouge, que l'on se retourne, la voix se perd un peu dans les coulisses. Barrault se plaignait d'ailleurs du bruit arrivant de celles-ci jusqu'à la scène. Plus habitués aux fracas des orchestres qu'aux murmures du marivaudage les machinistes ne prenaient nul souci d'être entendus.

Les Italiens, cela est paraît-il connu, applaudissent peu. La troupe

revenant tout juste d'Écosse où elle avait déchaîné l'enthousiasme, était décontenancée par la sobriété des manifestations qu'elle suscitait ce soir-là. A l'entr'acte pourtant, charmant entr'acte où l'on peut fumer une cigarette soit au bord du canal, soit sur la place San Fantino dont l'église fait vis-à-vis au théâtre, et boire un verre sous les arbres du petit jardin de Martini, les commentaires étaient fort élogieux. Et les acteurs furent pleinement rassurés durant la seconde partie du spectacle *Les poètes que nous aimons*. De Charles D'Orléans à Eluard ils furent écoutés religieusement, et sans doute mieux compris. Tous les Italiens cultivés savent non seulement le français comme une seconde langue natale, mais connaissent la plupart de nos meilleurs poèmes. Et au souper réunissant les comédiens à leurs admirateurs dans les foyers de la Fenice, ceux-ci ne purent plus douter de l'enthousiasme qu'ils avaient provoqué.

Jean-Louis-Barrault et Madeleine Renaud venaient pour la première fois à Venise. Éblouis, ils ne voulaient rien perdre de ce qu'elle peut offrir : le Lido le matin et une vie de touriste l'après-midi. Mais ils restèrent peu de jours, et il fallait choisir. Ils allèrent au Rezzonico. Ce palais où mourut Robert Browning est maintenant et depuis peu consacré au style vénitien du XVIIe et du XVIIIe siècle et ouvert au public. Au milieu des stucs rococos et des fresques en trompe-l'œil on a réuni des meubles, des bibelots et des tableaux, et surtout des Longhi, qui évoquent si bien les modes et les mœurs de Venise. Pour ceux qui n'ont pas la chance de pénétrer dans les palais privés, comme cet Albrizzi par exemple qui semble intouché depuis deux cents ans, rien ne peut être plus représentatif du luxe et du goût vénitien que le Rezzonico dans son état actuel. Si l'on ne fait que passer à Venise ou si l'on n'aime point se fatiguer à courir les musées et les églises, cette visite au Rezzonico peut suffire pour enchanter le voyage.

D'ailleurs il faut vivre la vie d'une ville et y prendre des loisirs pour en saisir le charme. Dans cette Italie bourrée de chefs-d'œuvre le tourisme serait un martyre si l'on n'acceptait pas de répondre, comme le duc de Guermantes : « Si c'était à voir je l'ai vu » pour faire taire les maniaques appliqués qui vous interrogent et veulent vous convaincre que vous avez manqué l'essentiel si vous n'avez pas vu ceci ou cela. La Biennale de Venise, voilà ce qu'il est superflu de visiter. Installée au bout du Canal San-Marco, au large de Saint-Georges Majeur, c'est presqu'une expédition d'y arriver. Et à la vue de tous ces pavillons du meilleur style international disséminés dans le jardin public le cœur vous manque pour y entrer. Bien sûr, quelques-uns contiennent des merveilles et l'on parle beaucoup du remarquable ensemble des impressionnistes français. Mais l'on s'aperçoit avec dépit qu'ils sont presque tous des vieux amis, et que les moins connus viennent des musées de Lyon, Dijon ou Grenoble et l'on regrette de ne pas l'avoir su plus tôt... La collection Gugenheim de New-York a plus d'imprévu. Miss Peggy Gugenheim, depuis 1918, a sélectionné les chefs-d'œuvre de la peinture d'avant-

garde, et Chirico, Chagall, Dali, Max Ernst, Miro, Picabia, Picasso, Klee, Léger voisinent avec beaucoup d'autres. Justement il y en a trop. Et si l'on prétend en outre regarder la peinture hollandaise, suisse, belge, américaine, tchécoslovaque, etc., on sort à bout de forces. Et l'on songe qu'une promenade en auto — un peu longue il est vrai — vous amènerait sans effort à San Sepulcro devant, selon Huxley, le plus beau tableau du monde : *le Christ sortant du tombeau*, de Piero della Francesca. Il est tout seul au fond d'une église, on peut le contempler en paix, sans que nulle autre image importune vienne solliciter l'œil et brouiller sa vision. Plus isolé encore, à vingt kilomètres de là, est un autre admirable Piero. Autour de lui, pas même les rumeurs d'une petite ville, mais le silence d'un cimetière perdu dans la campagne. Là, dans une chapelle désaffectée guère plus haute qu'une niche à chien, peinte au-dessus de l'autel, la Vierge sourit mystérieusement. Sa main s'appuie sur son ventre rond, et l'ange à l'aile rose et celui à l'aile bleue qui encadrent sa robe sombre sont seuls à connaître son secret. Un couple de paysans voisins a les clefs du sanctuaire, il ouvre doucement la porte et se tient respectueusement muet sur le seuil. Muets, et pleins de tendresse pour le chef-d'œuvre qu'ils gardent, ils sont contents qu'on ait fait un détour pour l'admirer. « On ne vient pas souvent », disent-ils. Puis ils referment la porte, et dans l'ombre rétablie le tableau retrouve sa solitude émouvante. Cette petite colline de Monterchi n'a qu'une aigrette de cyprès pour la désigner à l'attention. Rien n'indique le diamant scellé à leurs pieds, plus éblouissant sûrement d'y être caché modestement qu'exposé dans sa gloire à la cimaise d'un musée célèbre. Que les Italiens ont bien fait de le laisser là où le peintre l'avait mis, et comme le voyageur bien renseigné le trouvant sur sa route a de grâces à leur rendre pour lui avoir ménagé ce rendez-vous, auquel ce lieu écarté donne un parfum d'amour !

DENISE BOURDET

DE SHAKESPEARE A STÈVE PASSEUR

La troupe du théâtre de Lausanne est venue donner au théâtre Marigny, à Paris, des représentations d'*Othello* qui ont été accueillies avec sympathie mais sans indulgence. Cette sympathie était justifiée. Le directeur du théâtre de Lausanne, M. Béranger, n'a cessé, en effet, de consacrer ses soins au répertoire français, de recevoir des comédiens de notre pays et, pendant les années où la voix de la France s'était tue, de maintenir ouverte à son influence une scène où elle pût encore s'exprimer librement. Cette fidélité mérite notre gratitude et notre attention. M. Mauclair, qui le seconde comme metteur en scène, est associé aux efforts de M. Béranger et plus d'une fois, durant ces temps difficiles, a marqué son attachement à notre tradition. Il connaît fort bien notre répertoire classique et demeure attentif à nos créations. De jeunes auteurs, comme M. André Roussin, en pourraient témoigner.

Ces considérations, que nous ne saurions, pour notre part, effacer de notre esprit, n'ont pu diminuer la déception que la critique a éprouvée devant l'*Othello* représenté à Marigny. Cette déception s'est traduite, ici et là, avec une absence de nuances qui est un des aspects du journalisme contemporain. On y croit volontiers que l'autorité s'acquiert à coups de boutoir et qu'une certaine modération courtoise (ou détachée) n'est plus qu'une inutile survivance. Cependant la critique ne saurait être simplement une affirmation : elle se doit d'être plus explicite et plus curieuse qu'un décret personnel. Tâchons donc d'analyser notre surprise et notre désillusion devant cette représentation.

La surprise et la désillusion sont venues avant tout de l'interprétation de M. Léopold Biberti, qui jouait Othello. Il y avait quelques faiblesses de mise en scène qui tenaient à la hâte avec laquelle le spectacle avait été monté : elles ne lui eussent pas nui si la troupe s'était montrée supérieure. Or, M. Biberti, qui est certainement un comédien remarquable, a faussé l'interprétation générale du drame par un abus — et par un abus récent. Nous l'avions vu jouer Othello à Zurich, il y a plu-

sieurs années, en allemand qui est sa langue familière. Il y apportait déjà beaucoup de force, mais aussi beaucoup plus de mesure... Que nous a-t-il montré cette fois? Un personnage qui est d'abord un nègre, puis, au second degré, un jaloux. Les ressources de son talent, de sa mimique, de ses convictions profondes, M. Biberti les a vouées à devenir, des pieds à la tête, un noir. Un noir souple, mobile, naïf, orgueilleux, sujet à d'insurmontables transes, tout ce qu'est, en effet, Othello, mais ne doit apparaître qu'à travers le prisme de l'amour et de la jalousie. L'aspect physique d'Othello n'a pas d'importance. Nous connaissons toutes les gloses produites sur ce sombre héros. Shakespeare a pris son affabulation dans une nouvelle de Giraldi Cinthio ; et le conteur italien l'avait lui-même prise dans la vie, c'est-à-dire dans l'aventure d'un noble vénitien, Christoforo Moro, gouverneur de Chypre, au début du XVIe siècle, et bourreau de sa femme. Moro, surnommé Le More, n'était pas noir ; mais Shakespeare avait le droit de colorer le réel aux couleurs du génie. Othello est incontestablement un More, et même un noir, dans la tragédie ; et l'interprète doit tenir compte de cette indication bien plus pour l'interprétation psychologique du personnage que pour son interprétation physique. L'erreur de M. Biberti est d'avoir employé ses dons à une « composition ». Sa réussite, en ce sens, est incontestable, mais cette réussite est une erreur, d'autant plus lourde que son talent impose sa présence. Finalement toute la pièce penchait vers lui, Desdémone n'était plus qu'une ombre douloureuse et Iago, qu'un pittoresque acolyte...

Cette insistance, dont on subissait l'étrangeté, a paru sacrilège à une partie de la critique et du public. Elle ne constituait pas, de la part de M. Biberti, une préméditation orgueilleuse. Il y a glissé, par la recherche excessive d'une vérité physique, laquelle, répétons-le, n'est que secondaire. C'est dommage ; car nous attestons la probité intellectuelle de l'interprète, et un amour de l'art qui l'a conduit, dans sa carrière, à jouer en italien, en allemand et en français les rôles qu'i admirait.

Fascinés par ce sorcier africain nous ne portions plus qu'un intérêt diminué à la tragédie, au sort de Desdémone, aux ruses abjectes de Iago. Iago, pourtant, est une des créations les plus fortes de Shakespeare, un caractère dont l'indignité est totale ; qui offre pourtant une zone d'ombre et garde ce retrait de mystère où se réfugie la poésie. Il y a du dévouement chez Iago. Il a combattu aux côtés d'Othello, il l'a servi, et plus d'une fois peut être avec loyauté, car s'il avait toujours pratiqué envers Othello cette duplicité destructrice, il y a longtemps que leur séparation se serait accomplie par quelque drame. Il a donc aimé Othello avant de lui nuire si atrocement ; il n'est pas sûr qu'il ne l'aime encore en le trahissant. Ces incertitudes donnent une grandeur à cet horrible personnage. Or, cette grandeur n'est pas apparue dans l'interprétation de M. Aimé Clariond, qui a campé un reître rusé, un don

César de Bazan ignominieux, dont les vulgarités bohémiennes faisaient trop souvent oublier l'atroce fourberie. Certes, Iago est ce reître, comme Othello est ce noir ; mais les comédiens doivent avant tout nous montrer un fourbe et un jaloux. Le pittoresque et l'anecdote nuisent à l'essentiel, dans une tragédie si fortement fondée sur les caractères... Mademoiselle Éléonore Hirt, dont nous avons apprécié les créations scrupuleuses dans la troupe de mademoiselle Renaud et de Jean-Louis Barrault, ne pouvait guère rétablir dans la représentation une homogénéité si constamment rompue par les deux principaux interprètes. Elle s'est contentée d'être une victime touchante — et résignée.

Également venue de Lausanne, la troupe du théâtre du Château, conduite par M. Paul Pasquier, a présenté au Théâtre Charles de Rochefort le *Miguel Marana* de L.-O. Milosz. La pièce fut déjà jouée en Suisse où Milosz compte des fidèles et un biographe fort zélé, le poète Armand Godoy. Une édition complète des œuvres de Milosz a été publiée à Fribourg avec une préface d'Edmond Jaloux. Dans la « vie » qu'il a écrite, M. Armand Godoy insiste sur l'aspect catholique de Milosz sans indiquer les particularités de sa conversion. Milosz, fils d'un noble lithuanien (les Milosz étaient d'excellente souche), avait eu pour mère une femme fort belle, juive de Varsovie (on a dit qu'elle était la fille d'un rabbin). Ces origines, ce mélange, définissent le talent, l'esprit, la ferveur, le mysticisme de Milosz. Nous l'avons connu vers 1908 — il y a donc quarante ans — chez notre ami Frédéric Boutet, conteur et esthéticien, qui vouait à Edgar Poe une admiration exclusive. Milosz était fort beau ; et déjà à cette époque l'auteur de poèmes d'une inspiration souvent remarquable que quelques admirateurs comparaient à celle de Paul Claudel (alors privé d'un petit nombre). On contait que le père de Milosz était mort fou à Moscou, que lui-même avait voulu se tuer et qu'à la suite de mystérieux chagrins, il s'était converti. L'homme était charmant, d'une courtoisie raffinée, et d'une compagnie enrichissante, car son savoir était considérable. Il avait lu tous les mystiques et tous les hermétiques ; il connaissait mieux que personne les interprétations de l'Apocalypse et en 1936, peu de temps avant sa mort, il annonçait pour 1940 le début de désastres où s'abîmerait à jamais notre civilisation. Il avait publié, outre ses poèmes, des recherches très savantes sur les origines ibériques du peuple juif et des observations à la fois précises et poétiques sur les oiseaux de la forêt de Fontainebleau. De fait, il les avait charmés et entretenait avec ces bêtes délicieuses, farouches à l'ordinaire, des relations exquises. Sa foi était certainement sincère, profonde, mais elle était discrète. Nulle publicité, nul prosélytisme. Il

demeurait dans le domaine secret de l'esprit et des sentiments ce qu'il était visiblement par sa noblesse naturelle et ses origines : un seigneur.

Miguel Marana est une projection dramatique de ses amours et de la sanction que le poète leur avait donnée : c'est la conversion de Don Juan. L'œuvre manque d'action ; elle s'étire souvent en monologues ; mais on y rencontre des passages magnifiques. La mort de son dernier amour, la voix des ombres, les ordres de la foi, forment autant de morceaux d'une plénitude et d'un resplendissement rares. La représentation en était soignée, d'une mise en scène originale ; M. Paul Pasquier, qui jouait le rôle de Miguel Marana, y apportait la conviction intelligente dont il témoigne dans chacune de ses entreprises en Suisse ; et une jeune comédienne, mademoiselle Véronique Deschamps, qui nous a rappelé Madeleine Ozeray à ses débuts, lui donnait la réplique avec une grâce et une sûreté saisissantes. Cependant, le spectacle n'a pas trouvé d'audience : la troupe de M. Paul Pasquier a joué devant des salles aux trois quarts vides et a dû interrompre ses représentations. A quoi tient cet échec ? En partie à la scène, trop lointaine, du théâtre de Rochefort ; à l'obscurité qui entoure encore le nom d'O. W. Milosz. Entre *Le Maître de Santiago* et *Miguel Marana* la distance n'est pas si grande que le public l'a marqué. Le succès du théâtre pour les pièces d'un certain niveau tient beaucoup à de soudains penchants du goût, à des élections qui s'apparentent à des modes intellectuelles. Pourquoi une salle comble ici, et là vingt personnes pour applaudir une œuvre d'une sérieuse beauté et une jeune comédienne dont les débuts étaient un enchantement ? On ne sait. Mais il importe, en ce dernier cas, d'atténuer l'injustice, en louant, comme il convient de le faire, une œuvre, un effort et un talent.

On a fait grief à M. Steve Passeur du sujet de sa nouvelle pièce, *107 minutes*. Un homme engagé avec une jeune fille dont il est l'amant devient également l'amant de sa sœur. La naissance d'un enfant l'oblige à épouser celle des deux sœurs, sa fiancée, qu'il n'aime plus ; et il prétend s'enfuir avec celle qu'il aime. Mais les deux sœurs, après d'âpres débats et de violentes duretés, retrouvent les inspirations d'une tendresse fraternelle : l'une se sacrifie pour l'autre et rend à son ménage l'homme dont elle avait apprécié et subi les charmes.

Ce sujet s'apparente à ceux que M. Steve Passeur a traités depuis qu'il écrit pour le théâtre ; il ne l'a pas inventé pour la recherche d'un succès, ni pour quelque autre dessein extérieur à ses goûts. Ce sont bien là le même genre de personnages, le même genre de débats que

nous avons connus dans *la Maison ouverte*, dans *A quoi penses-tu*, dans *l'Acheteuse*, dans *le Château de Cartes*, dans *le Pavillon brûle*. On y retrouve même cette tendance — on pourrait la nommer obsession — de M. Steve Passeur à enfermer ses personnages, à les enclore dans des chambres dont ils ne peuvent plus sortir et où ils vont se harceler, s'attaquer, se blesser, comme des bêtes dans leur cage. Cette nouvelle pièce est donc de la meilleure tradition « passeurienne »; et l'on ne conçoit pas qu'on puisse en être surpris, ni la condamner pour son défaut d'actualité générale. Il n'y a aucune raison pour obliger M. Steve Passeur, au nom d'événements contemporains, à déserter le monde imaginaire qui lui est personnel et où il a toujours trouvé ses sujets et ses héros.

Or, cette pièce marque une réussite incontestable : c'est qu'on l'écoute en dépit d'invraisemblables particularités, c'est qu'elle impose la présence du débat, c'est que ses personnages sont vivants et le demeurent jusqu'au dénouement. M. Steve Passeur a plus d'une fois usé de tant de violences vis-à-vis de ses créatures qu'il les tuait sous les coups avant d'avoir achevé le destin qu'il leur avait choisi. Nous n'avions plus devant nous que des fantômes dont l'aventure ne nous intéressait plus. Cette fois, ces deux sœurs sensuelles, ce grand bellâtre, avec son langage canaille et ses épaules autoritaires, ce trio vit. Nous pensons que nous ne dirions jamais ce qu'ils disent, que nous n'agirions pas comme eux, que cette villa d'Algérie, desservie par un mystérieux ascenseur, appartient au roman-feuilleton ou à une symbolique périmée : il n'importe! La pièce s'impose et le second acte est un des plus forts (avec le second acte du *Château de Cartes*) qu'ait écrits M. Steve Passeur.

Ce second acte (comme les deux autres, mais le dernier est plus faible) est remarquablement interprété par madame Marguerite Jamois, qui domine la situation, l'impose, l'enveloppe d'une émouvante chaleur humaine et mademoiselle Michèle Lahaye, dont la réserve, l'air distant, la voix grave et belle donnent beaucoup de ton à son personnage. Entre ces deux comédiennes, M. Jacques Dumesnil déploie avec force une séduction, une décision un peu vulgaires, comme le rôle l'exige. Ne serait-ce que pour l'excellence de cette interprétation, on ira au théâtre Montparnasse entendre *107 minutes*. On discutera la pièce; on en refusera les données inactuelles; mais on en subira, de bout en bout, la forte présence.

GÉRARD BAUËR,
de l'Académie Goncourt.

LES LIVRES D'HISTOIRE

M. Louis André a procuré au public une nouvelle édition du *Testament politique* de Richelieu, édition critique, établie avec une science parfaite, qui ne laisse plus rien dans l'ombre [1].

Le *Testament* était destiné au roi Louis XIII et à lui seul. Ce sont les dernières volontés du grand cardinal. Prévoyant qu'il disparaîtrait avant son maître, il lui lègue une sorte de manuel, de précis politique, qui permettra au souverain de continuer seul l'œuvre entreprise en commun. Le *Testament* est donc, par certains côtés, une œuvre de circonstance : de là, l'inégalité des parties, l'importance donnée aux affaires en cours, les allusions et conseils personnels. Mais, selon l'expression de M. Hanotaux, on sent partout la griffe du lion. Le Richelieu qui se manifeste dans cette confidence majeure n'est, en aucune façon, le ministre impitoyable et brutal que les romantiques ont inventé, mais un réaliste, tenant le plus grand compte des faits accomplis, modéré et patient, se refusant à « violer les droits de la prudence qui ne permet pas que l'on passe d'une extrémité à l'autre, sans milieu ».

Toutefois, sans même le vouloir, Richelieu s'élève à chaque instant à des principes permanents qu'il exprime dans une langue forte et concise.

L'année a été bonne pour Richelieu, d'ailleurs, puisque la grande histoire commencée par Gabriel Hanotaux vient d'être terminée par M. le duc de la Force [2]. Ce sixième tome achève le récit des cinq dernières

1. *Testament politique du Cardinal de Richelieu*, avec une introduction et des notes de Louis André (Robert Laffont).

2. Gabriel Hanotaux et le duc de la Force, de l'Académie française : *Histoire du Cardinal de Richelieu*, tome sixième, in-8° (Plon et Société de l'histoire nationale).

années qui ne sont ni les moins importantes, ni les moins dramatiques. A l'extérieur, c'est la révolte de la Catalogne qui reconnaît Louis XIII comme comte de Barcelone ; à l'intérieur, c'est la conspiration et l'exécution de Cinq-Mars. Presque jusqu'à ses derniers jours, le cardinal fut menacé par les cabales et par les trahisons, contraint, pour se maintenir, d'employer son temps à de misérables puérilités. Les billets quasi-quotidiens, par lesquels le Roi tient son ministre au courant des humeurs et des caprices du favori de dix-neuf ans sont des documents extraordinaires.

Le livre s'achève par deux copieux chapitres consacrés à Richelieu protecteur de la langue française, fondateur de l'Académie, amateur d'art, musicien et collectionneur. Mais l'œuvre politique comportait des parties inachevées. Si, après la prise de Perpignan, le cardinal pouvait penser que la paix était en vue et le péril austro-espagnol écarté à jamais, le rétablissement intérieur du royaume était à peine commencé. La menace étrangère avait absorbé toutes les forces de la nation et tous les soins du ministre. Mais, à certain moment, le choix décisif avait dû être fait entre la paix et la guerre. Le très dévot garde des sceaux, Marillac, incarnait la politique de paix ; Richelieu soutenait que rien de durable ne pourrait être entrepris tant qu'on n'aurait pas brisé la liaison habsbourgeoise en Italie : « Si le Roi se résout à la guerre, écrivait-il après la prise de Pignerol en 1630, il faut quitter toute pensée de repos, d'épargne et de règlement du dedans du royaume. Si, d'autre part, on veut la paix, il faut quitter les pensées d'Italie pour l'avenir. »

PIERRE GAXOTTE

LA BOITE DE PANDORE

Les procès de caractère politique ouvrent toujours voie à revision. A plus forte raison lorsqu'ils ont été plaidés sur dossiers incomplets ou tronqués, dans le feu des passions, sous le regard d'une opinion mal informée. Encore faudrait-il que les revisionnistes eussent la sagesse d'attendre que l'atmosphère se fût refroidie, et la prudence d'apporter au dossier des pièces authentiques ; sinon leur zèle risque d'aller à l'encontre du but qu'ils visent : si les arguments des revision-

nistes sont douteux on incline à croire que le verdict rendu était justifié.

Il est évident que le procès de « Vichy » reste à faire, et qu'il ne s'est agi jusqu'à présent que d'un « référé », bien que, sauf erreur, les référés n'existent pas en matière criminelle. Le jour où il sera plaidé, le livre de M. William L. Langer : *Le jeu américain à Vichy*[1] constituera la pièce principale d'un dossier qui ne sera pas mince. M. William L. Langer est un historien américain qui ne fut pas mêlé directement aux relations du gouvernement de Washington et du gouvernement de Vichy ; il a accepté de retracer leur histoire à la demande de l'ancien secrétaire d'État Hull qui, dans son propre pays, était en butte aux critiques de ceux qui lui reprochaient d'avoir donné l'appui, au moins moral, des États-Unis à « Vichy ». Les archives secrètes — pas toutes mais presque — ont été ouvertes à cet historien scrupuleux dont l'esprit critique est tempéré par le bon sens et dont le zèle pour établir une vérité au moins provisoire est patent : M. William L. Langer a non seulement lu tout ce qui a été publié sur la question, mais par des enquêtes auprès des acteurs, encore nombreux, de cette tragi-comédie, il a pu opérer ces recoupements qui forment l'appareil le plus scientifique des historiens. Comme d'autre part, il est heureusement étranger aux clans et sous-clans qui existèrent dans la capitale éphémère de l'État français, ses jugements et ses conclusions ne sont faussés par aucune préoccupation de défense personnelle ou d'attaque *ad hominem* ; ils rendent un son plein, dont la note paraît juste.

M. William L. Langer n'a pas grand'peine à justifier l'attitude du département d'État et la présence des diplomates américains, jusqu'en novembre 1942, sur les bords de l'Allier. Pour les États-Unis, la maladresse eût été insigne de rompre avec le gouvernement légal de la France, d'abandonner les Français à leur désespoir et à leur misère, de ne pas contre-balancer autant que possible la pression qui s'exerçait en faveur d'un ralliement de la France à Hitler, enfin de se priver d'une source incomparable de renseignements sur les activités de l'ennemi. La présence de l'Amérique officielle tant dans la métropole que dans l'Afrique du Nord, loin de nuire à la cause des Alliés, lui fut de la plus grande utilité ; il est clair que les accords Weygand-Murphy, en permettant, dès 1940, aux Américains d'établir des postes d'observation en Afrique du Nord, frayèrent les voies au débarquement libérateur du 8 novembre 1942.

Mais ces points intéressent surtout les Américains ; le lecteur français est plus curieux des clartés que répand le livre de M. Langer sur les événements mystérieux et sur les personnages énigmatiques de la chronique vichyssoise. L'historien américain ne se vante pas d'avoir élucidé tous les faits, d'avoir percé à jour tous les hommes, cependant

1. Plon

il nous apporte une telle moisson de témoignages et de présomptions que notre curiosité est presque entièrement satisfaite. Les ondulations, les revirements, les rebroussements, les sautes brusques de la politique de Vichy : Montoire, l'éviction de Pierre Laval, le gouvernement de Darlan, le rappel de Laval, les coups de théâtre d'Alger pour ne citer que les principaux, trouvent ici une explication qui satisfait la logique sans comporter des hypothèses aventurées. Les hommes eux-mêmes n'apparaissent point tels qu'on les peint dans les mélodrames, divisés en « cœurs d'or » et en « vilains », en chevaliers et en traîtres, mais tels qu'ils sont dans la vie quotidienne, incertains, changeants, traversés de sentiments contraires, mus successivement par des ressorts antagonistes, ni sublimes ni abominables, tour à tour clairvoyants et aveugles, marchant à tâtons sur une route obscure, jouant la comédie et joués, engeignant et engeignés, et ne sachant pas trop bien ni ce qu'ils veulent, ni même ce qu'ils sont.

M. Langer propose, pour définir « Vichy », une image mythologique qui semble parfaite : *la boîte de Pandore*, cette boîte où étaient enfermés tous les maux qui peuvent s'abattre sur les hommes, avec, au fond, l'espérance. Les Américains pressaient sur le couvercle pour que les Épimethée de Vichy ne laissassent pas échapper les fléaux, et surtout l'espérance. Qui contesterait qu'ils y ont réussi?

Le plaidoyer-réquisitoire que vient de prononcer, pour « Vichy », M. Louis-Dominique Girard sous le titre *Montoire, Verdun diplomatique*[1] est l'œuvre d'un ardent revisionniste, que l'on peut estimer un peu trop pressé. La fidélité est sans doute une vertu et l'on ne saurait faire grief à M. Girard de ne pas renier, dans leur malheur, les maîtres qu'il a servis ; d'autre part, les droits de la défense sont, en France, fort étendus ; toutefois le zèle des avocats ne sert pas toujours les intérêts de leurs clients ; quelque mesure est nécessaire dans les procès de réhabilitation, et le rapprochement Verdun-Montoire, s'il est éloquent, semble paradoxal jusqu'à la provocation. La thèse de M. Girard est d'une intrépidité et d'une rigidité étonnantes : selon lui, Montoire fut un piège « tendu » par le maréchal Pétain à Hitler, dans lequel celui-ci se laissa prendre comme un enfant. C'est Montoire qui « interdit » définitivement à Hitler l'occupation de l'Afrique du Nord ; c'est Montoire qui provoqua la ruée vers l'Est qui devait être fatale aux envahisseurs ; c'est Montoire qui permit le débarquement du 8 novembre ; et comme ce débarquement fut à l'origine de la victoire des Alliés, à bien prendre les choses, Montoire est la victoire-mère. Et tout cela s'enchaînant, se déroulant sous le regard, toujours lucide, des gouvernants vichyssois dont le machiavélisme, sans faiblesse et sans faille, n'est jamais contrecarré par de naïfs adversaires. Ce raccourci, s'il ne fausse nullement, je crois, l'argumentation de M. Girard, ne se pré-

1. Éditions André Bonne.

sente pas aussi abrupt dans le livre ; il est dilué dans un exposé des faits qui ne concorde que rarement avec celui de M. Langer, il est coupé par des diversions fougueuses contre des hommes qui n'étaient pas aimés à Vichy. Ici l'auteur se montre un pamphlétaire vigoureux. C'est son ardeur qui exerce, auprès des lecteurs de M. Girard, une action certaine. Il reste que le débat véritable n'est pas même abordé. Car, en raisonnant comme notre avocat, le général Franco, qui a, en fait, barré l'Espagne à la Wehrmacht, pourrait aussi bien revendiquer la victoire-mère. On pourrait soutenir aussi que Mussolini en retardant de deux mois l'offensive d'Hitler contre la Russie, par son agression prématurée contre la Grèce, a empêché la prise de Moscou avant l'hiver 1941 et éternisé une campagne qui eût été foudroyante ; que, par conséquent, Mussolini est le principal auteur de la victoire des Alliés. Mais cette démonstration ressortirait plutôt à l'humour qu'à l'histoire.

HISTOIRE ET HISTOIRES

L'atmosphère fiévreuse des assemblées et des prétoires est absente du livre de M. Georges Bonnet intitulé *Fin d'une Europe* [1], qui forme le second et dernier tome de son ouvrage *Défense de la paix*. Aucune trace d'apologie personnelle, aucun signe d'animosité contre des adversaires pourtant acharnés qui mirent en danger la vie de l'ancien ministre des Affaires étrangères et celle des siens. Si le calme et la sérénité sont l'indice d'une conscience tranquille, M. Georges Bonnet se sent à l'abri de tout reproche.

L'exposé des faits qui ont eu lieu entre septembre 1938 et septembre 1939, c'est-à-dire entre les accords de Munich et l'ouverture des hostilités, la publication des documents qui se rapportent à cette période forment la matière d'un livre qu'en raison de ses 430 pages et de la gravité du ton il est permis de nommer un livre de poids. Il pèsera fortement dans toutes les discussions qui s'ouvriront désormais sur la politique des nations européennes durant l'année anxieuse qui précéda les années terribles. M. Georges Bonnet a dû à son sang-froid et à son courage de sauver de l'anéantissement ses archives, qui étaient aussi, en grande partie, celles du Quai d'Orsay. Il est donc en mesure de retracer l'histoire véridique des négociations, extrêmement complexes, qui se sont déroulées pendant ces douze mois. On s'aperçoit que la mémoire humaine ne peut suppléer au document ; c'est ainsi que M. Georges Bonnet produit le texte des dépêches qu'il envoya à certains de nos ambassadeurs et dont l'existence avait été niée, avec toutes les apparences de la bonne foi, par ceux-ci.

Si les collaborateurs immédiats d'un ministre des Affaires étrangères,

1. Bibliothèque du Cheval ailé.

si les témoins oculaires de sa politique extérieure sont exposés à de tels oublis, comment l'opinion qui n'a pas accès dans le sanctuaire, à laquelle on est souvent tenu de cacher des instruments diplomatiques de première importance, aurait-elle pu juger équitablement les actes et les intentions de ce ministre ? Sur les points les plus controversés : l'accord franco-allemand qui fut signé à Paris en décembre 1938, les relations franco-polonaises et les garanties données à la Pologne contre toute agression, les pourparlers de Moscou qui se terminèrent par le coup de tonnerre des accords germano-russes, M. Georges Bonnet présente les explications les plus solides et les plus convaincantes. Il est flagrant qu'il a orienté notre politique d'après l'hypothèse, trop fondée, que l'Allemagne voulait le conflit et que les accords de Munich ne constituaient qu'une trêve, bien plus utile à la France et à la Grande-Bretagne qu'à Hitler, en raison de l'incroyable retard des armements alliés sur ceux de l'Allemagne. Il faudrait quelque mauvaise foi pour prétendre que des politiques différentes pouvaient conduire à de meilleurs résultats. Il est vrai que de toutes les armes, la mauvaise foi est celle dont il est le plus difficile d'obtenir le désarmement.

Elle a, au surplus, l'avantage de combler les lacunes de l'ignorance et de s'imposer à ceux dont le bagage de connaissances est léger. A ceux qui oublient ce qu'ils ont su s'ajoutent ceux qui ne savent pas et leur somme s'appelle « tout-le-monde », ou peu s'en faut. Rappelant un mot de Guizot, M. André François-Poncet écrit au frontispice de son récent ouvrage : *De Versailles à Postdam*[1] : « L'histoire d'avant d'hier est la moins connue, celle d'hier, la plus oubliée. » M. André François-Poncet meuble ou rafraîchit la mémoire de ses lecteurs en retraçant à leur intention le quart de siècle qui s'étend entre la date où fut conclu le traité de Versailles et celle où furent signés les accords (?) de Postdam. Il se borne, si l'on peut dire, aux rapports de la France et de l'Allemagne pendant ces vingt-cinq années ; il les étudie sous l'angle psychologique, estimant que dans les relations internationales, la psychologie joue un rôle majeur. Il souligne les malentendus, souvent colossaux, qui ont existé entre la France et l'Allemagne et qui risquent de renaître. Le malentendu initial fut que les Allemands n'ont jamais cru qu'ils avaient été militairement battus en 1918, mais qu'ils avaient été victimes d'une sorte de guet-apens wilsonien et du coup de poignard dans le dos qu'avaient donné à leurs armées invaincues les traîtres de l'intérieur. La France pour sa part a pensé longtemps qu'une nation dirigée par la Prusse, incurablement autoritaire, pouvait aspirer sincèrement à un régime démocratique, alors que seul le fédéralisme était susceptible de favoriser l'épanouissement des idées libérales.

M. André François-Poncet appuie ces leçons de haute psychologie sur une connaissance très étendue et sur une expérience directe. Son ensei-

1. Flammarion.

gnement, qui n'a rien de doctoral, n'exclut pas la finesse, l'esprit et parfois la malice. Cet historien impeccable n'est pas sûr qu'il n'y ait qu'une histoire. « Il y en a plusieurs. Aussi les Latins ne disaient-ils pas *Historia* mais *Historiae.* »

Ancêtre des reporters, Hérodote eût fort goûté les enquêtes de sa jeune camarade Dominique Auclères qui les a réunies dans *Mes quatre vérités* [1] : leur vivacité, leur fraîcheur, leur hardiesse aussi, plairont aux lecteurs qui n'ont pas la faculté d'aller, en un coup d'aile, de Moscou à Berlin ou de Trieste à Istamboul. D'origine autrichienne, mais française de passeport et de cœur, madame Dominique Auclères est bien placée pour démêler les écheveaux qu'ont embrouillés la guerre, puis la paix, en Europe. Sensible et intuitive, elle distingue sous les apparences des vérités qui sont, rarement, réconfortantes ; et comme elle n'appartient à d'autre parti que celui de la pitié humaine, elle ne corrige pas, par la réflexion, ses impressions spontanées. De plus elle possède un art très personnel d'imbriquer ses aventures de reporter dans ses reportages, de telle sorte qu'on aperçoit à peine le passage d'un plan à l'autre. Et quand le reportage est triste, les aventures sont plaisantes, car madame Dominique Auclères n'est pas de ces reporters qui donnent plus d'importance à l'enquêteur qu'à l'enquête.

PIERRE AUDIAT

Éditions *Le Vent du Large.*

※※ GÉRARD BAUËR ※※ A L'ACADÉMIE GONCOURT

Nos lecteurs ont appris par les journaux que notre collaborateur et ami Gérard Bauër avait été élu à l'unanimité membre de l'Académie Goncourt. Il y a quelques mois, quelques semaines même, les chroniqueurs parisiens auraient fait sur le destin académique de Guermantes d'autres pronostics. Ce n'eût pas été sans raison. Dans un article publié par *la Bataille*, André Maurois écrit, en effet : « *Donc notre ami a choisi la maison d'à côté. Ou plutôt la maison d'à côté l'a choisi. C'est dommage. J'aurais eu plaisir, et je ne suis pas le seul, à le voir entrer à l'Académie française.* » Mais Maurois ajoute, saluant ainsi galamment l'Académie sans coupole : « *Puisque notre ami vient d'être honoré comme il méritait de l'être, qu'importe que l'honneur vienne d'un côté ou de l'autre.* »

STATISTIQUE

Dans un article de Paul Valayer paru dans la *Revue politique et parlementaire*, on lit :

« *Un exposé officiel du ministre des Anciens combattants a présenté l'an passé le bilan des pertes de la dernière guerre. Le total s'élève au chiffre de 620 000 personnes dans lequel les combattants entrent, en y comprenant les F.F.I., pour 174 394 éléments. Quand, en dehors des combattants, des prisonniers, des déportés, des disparus, des fusillés, etc., M. Mitterand détache du total indiqué plus haut le chiffre de 97 000 morts pour causes diverses, cette nébulosité nous porte à craindre qu'il s'agisse de Français qui se sont tués entre Français.* »

CONTRE LE ROMAN DESCRIPTIF

M. Armand Hoog, dans *la Gazette des Lettres*, s'en prend une fois de plus au roman descriptif. (On sait que récemment il a exécuté une charge impétueuse contre les partisans de Pierre Loti — qui d'ailleurs ne s'en portent pas plus mal.) S'attaquant gaillardement aux écrivains assez arriérés pour ne pas « penser surréaliste » il écrit aujourd'hui : « *Je vous entends : la photographie vous démange... O le bel œil de vache de l'appareil à cartes postales !...* »

On ignore si M. Hoog est politiquement un libéral, mais il ne semble pas l'être dans le domaine littéraire. Que tout le monde adopte simultanément la même technique, que tout le monde rêve en même temps le même rêve, voilà, évidemment, ce qui lui paraît souhaitable. Le phénomène n'a d'ailleurs rien de nouveau. Il y aurait un ouvrage à écrire sur l'intolérance en littérature.

COMMENT IL FAUT PARLER DE SOI

M. Isidore Izou, dont nous avons eu l'occasion déjà de signaler en novembre 1947 les étranges productions poétiques (*Yulce-Yulce-Youduli dulce-Yulce-yulce-Kzill odaline-Djilce-djile*), publie dans le journal *Arts* une apologie de son œuvre.

« *S'il s'agit de comparer mon œuvre poétique à une œuvre poétique, je ne trouve qu'un unique exemple dans l'histoire de la littérature française moderne, celui de Stéphane Mallarmé, devant lequel Rimbaud semble un morveux, Apollinaire un sous-morveux.* »

« *L'important est d'offrir au critique la permission de dire sur toi des choses qu'il ne peut dire sur personne.* »

« *Il y a une formule qui porte dorénavant ma signature et la poésie est trop pauvre en formules pour que mon paraphe d'*inventeur ne *devienne pas une dédicace recherchée.* »

LES PORTES SONT MURÉES

par Henriette Chandet (*Fayard*)

Les Portes sont murées pose la question de l'influence de l'homme sur son propre sort. Les héros, Juliette, une orpheline de province, et deux jeunes hommes : Escobedo, républicain espagnol en exil, et Laubardière, échappé d'une maison d'éducation surveillée, resteront-ils prisonniers de leur destin ? Les efforts qu'ils tentent pour s'en affranchir échouent, en apparence du moins, et, à la veille de la tourmente de 1939, nous les voyons, cédant à une fatalité inéluctable, retomber dans la voie où ils ont engagé leur vie. C'est un peu le roman des occasions perdues, mais ce n'est pas celui de l'échec sans rémission. L'auteur ne tient pas que le sort de ses personnages soit désespéré : elle leur ouvre une porte sur l'évasion spirituelle. Dans ce premier livre, madame Henriette Chandet montre des qualités remarquables de romancière. A l'attrait d'un récit d'aventures mené avec habileté s'ajoute une peinture vivante, cruelle mais exacte, des années d'avant-guerre et une analyse très fine des sentiments qui animent ses personnages.

S. DE LA B.

Le Directeur-Gérant : Marcel THIÉBAUT

(Croquis et dessins de Drian, P. Hannaux, Christian Bérard, Maicliés et Claude Tolmer.)

IMP. CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 5849-10-48.